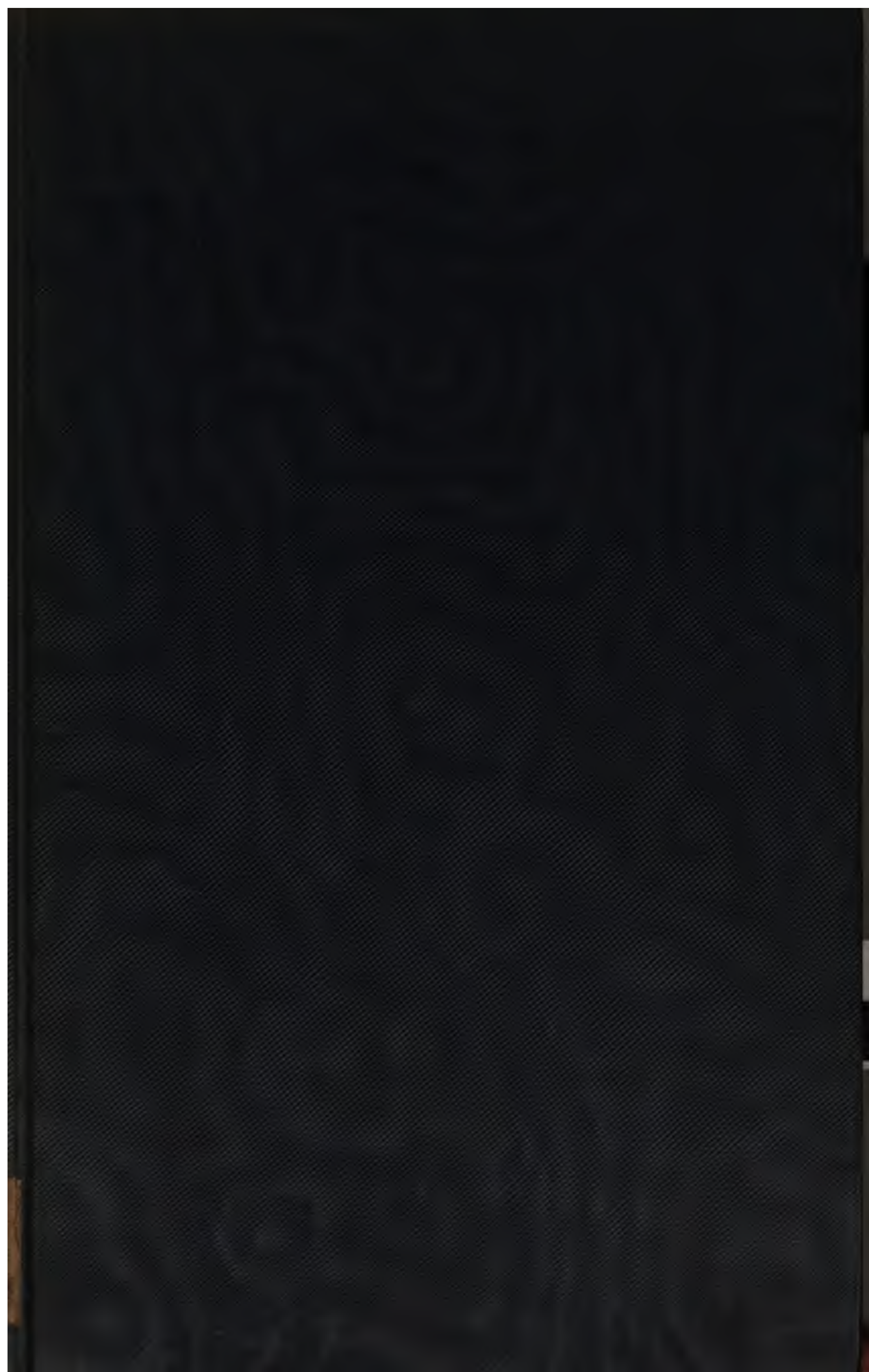
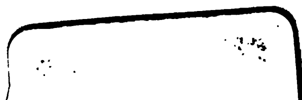



600036874Y



LA RELIGION DES PRÉ-ISRAÉLITES

RECHERCHES SUR LE DIEU SETH.

LA RELIGION

DES

PRÉ-ISRAÉLITES

RECHERCHES SUR LE DIEU SETH.

PAR

W. Pleyte.

AVEC X PLANCHES D'APRÈS LES MONUMENTS.



UTRECHT.
T. DE BRUYN, Libraire,
1862.

A M. LE DOCTEUR

CONRAD LEEMANS

DIRECTEUR DU MUSÉE NEÊRLANDAIS D'ANTIQUITÉS

à

LEYDE.

AVANT PROPOS.

En offrant au public l'ouvrage que je viens d'achever, quelques mots suffiront pour faire connaitre le motif auquel il doit le jour.

Pendant les deux années que je m'efforçais en vain d'obtenir une place comme ministre dans l'église reformée nationale, j'ai pensé employer utilement mes heures disponibles, en éprouvant mes forces à quelques recherches historiques. Ce sont les résultats de ces études qui forment le contenu des pages suivantes. En les publiant je n'ai eu d'autre but que de rassembler quelques rayons épars de la lumière qui perce cà et là sur quelques phases de l'histoire de l'antiquité, afin de les mettre dans un jour plus clair et d'en permettre la vue à quiconque s'y intéresse.

Je remplis un devoir bien doux pour moi en exprimant ici ma vive reconnaissance pour les secours qui m'ont été prodigués par plus d'une main amie et qui ont rendus ma tache moins difficile.

C'est avec un sentiment de profonde gratitude que j'adresse mes remerciements à M. le docteur LEEMANS, *dont l'affable accueil m'ouvrit les trésors de sa bibliothèque et du Musée de Leyde et qui trouva toujours le moyen de dérober quelques heures à son temps précieux et à ses occupations sérieuses pour guider ma jeune expérience dans le sentier obscur où m'avait conduit le sujet de mes études.*

Puisse ce premier essai rencontrer un accueil favorable.

UTRECHT, W. P.

30 Avril 1862.

TABLE DES MATIÈRES.



I.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.



Qu'est ce que la Religion? Question grave, qu'on a tâché de résoudre de différentes manières et qui a donné lieu à des combats interminables, toutes les fois qu'elle a été posée.

L'un prend pour l'essence de la religion, ce qui pour l'autre n'est qu'une forme transitoire; tel, considère cette forme passagère, comme chose parfaitement indifférente, ou s'il veut bien lui accorder quelque valeur, ce n'est qu'en la classant parmi les évènements purement historiques. Bientôt le conflit éclate entre les deux partis et tandis que celui qui se déclare partisan de la forme transitoire,

se voit condamner comme irréligieux, il se raille à son tour de son adversaire et de ses systèmes surannés. La base inébranlable de l'un n'est qu'une illusion sans réalité pour l'autre, et sans pouvoir s'accorder la moindre concession le combat se prolonge toujours.

Cependant, cette question sérieuse, doit elle rester indécise? faut il qu'elle continue à diviser les esprits et à causer des conflits sans fin? Où bien, ce probléme serait il à résoudre?

En discernant l'essentiel de l'accessoire, le principe primordial de tout ce qui s'y est ajouté pendant le cours des temps, ne pourrait il pas que les différends prennent un aspect moins désespérant en même temps qu'ils se placent dans un jour plus clair? Quel est ce principe primordial? D'où nous vient-elle la Religion? La réponse semble ne pas offrir de difficultés sérieuses: Quelques uns diront: „Né de parents religieux, ceux ci m'ont enseigné les dogmes de leur croyance; mes parents sont eux mêmes, issus d'un peuple religieux, qui devait sa religion à un autre peuple;" de manière que l'on arrive toujours à un peuple, qui transmettait a d'autres populations, la religion dont il était le dépositaire, qu'il avait reçu immédiatement de Dieu même; faveur insigne qui fut le partage des Israélites, qui ont été appelés depuis: *le peuple de la révélation.* Un autre répondra: „Moi aussi, je dois ma religion à mes parents, mais bien jeune encore je trouvais dans les dogmes transmis par mes ancêtres à leur postérité, beaucoup de choses qui répugnaient a mon esprit." Goethe en bas âge commençait à douter de la providence en apprenant la destruction presque totale de Lisbonne par suite d'un tremblement de terre,

parce qu'il ne put accorder ce désastre terrible avec l'amour divin et tout puissant de Dieu.

Ce-ci arrive à bon nombre d'hommes. Les uns étudiant la nature et cherchant a découvrir les lois qui régissent l'univers, voient la forme apparente que revêt la religion leur poser pour critérium: qu'il faut croire aux infractions subises par les lois de la nature. Est-il étonnant s'ils doutent alors que la vraie religion ne soit là? Les autres se livrant a l'étude de l'histoire, remarquent comment différents peuples séparés d'abord, se rencontrent et en se rencontrant, concourent à se développer réciproquement; ils apprennent que les lois et les institutions sociales se perfectionnent peu a peu, après que les uns se sont appropriés la civilisation plus avancée des autres. Ils peuvent juger de l'influence puissante qu'exerce sur les populations le climat des pays qu'ils habitent, tantôt en déterminant leurs tempéraments, tantôt en modifiant leurs moeurs. Tout révèle des lois invariables auxquelles l'histoire obéit, ils veulent approfondir ces lois et voilà encore la forme apparente de la religion qui leur dit: „Si vous attachez quelque prix a ce que l'on vous considère comme des hommes religieux, il faut que vous admettiez qu'il a existé jadis une nation toute différente des autres peuples de l'histoire, laquelle isolée, élevée et instruite par Dieu même a été favorisé de l'Être Suprême par le don gratuit d'un recueil de lois religieuses; ce peuple élu seul possède la vraie religion et les cultes de tous les autres peuples de la terre, doivent être qualifiés de superstitions opiniâtres." Faut il s'étonner quand, eux aussi, ils doutent que cette foi soit l'essence de la vraie religion?

Cependant dans ces formes apparentes de la religion, produits d'une époque reculée lorsque les sciences naturelles étaient encore dans leur enfance et que l'on croyait entrevoir dans l'histoire du monde une fatalité qui dirigeait les évènements, grand nombre de personnes reconnurent, comme beaucoup reconnaissent encore de nos jours, l'essence de la vraie religion et quand on fait des recherches pour découvrir par quel procédés ils sont arrivés à de tels resultats, on ne rencontre que des arguments formulés par l'ignorance où des raisonnements de cerveaux exaltés. L'ignorant répondra: „J'ai reçu mes notions religieuses de mes parents et quoiqu'il arrive, leur foi restera aussi la mienne." Il n'admet pas la possibilité que ses ancêtres ont pu se laisser induire en erreur. L'exalté vous dira qu'il doit sa foi a une inspiration divine. Il est difficile de mettre à leur juste valeur de telles effusions du sentiment quand on ne peut pas changer les circonstances particulières dans lesquelles ces gens se trouvent. Néanmoins il parait évident que l'un comme l'autre s'opposent à toute tentative qu'on voudrait faire pour développer leurs facultés dans le domaine religieux, car quiconque s'obstine à considérer comme inséparable de l'essence de la Religion, ce que les sciences naturelles réclament comme leur appartenant de droit, où ce que l'histoire ne peut cèder sans qu'on lui fasse violence, détournera aussi opiniâtrement le regard de tout ce qui serait en état de mettre au grand jour une verité quelconque. Qu'elle est en définitive la base de la religion? Quel est le principe primordial, dégagé de tout accessoire, de tout voile importun qui le cache a nos regards? Le sentiment religieux est inhérent à la nature humaine.

Comment pourrions nous distinguer les sensations agréables ou douloureuses, si nous ne possèdions la faculté d'éprouver le bien-être et la tristesse et comment saurions nous prétendre au sentiment du beau ou de la moralité, quand dans notre nature ne se trouvait le sentiment adéquate de ces manifestations du monde moral. De même, il faut que l'âme, pour que la religion y puisse habiter, possède une faculté de concevoir, qui correspond à l'objet qui inspire des sentiments religieux.

Quelle est cette faculté et de quelle manière se manifeste-t-elle comme idée religieuse? Pour mieux saisir le vrai sens de ce que nous appelons sentiment religieux, il faut que nous cherchions a découvrir comment ce sentiment s'est manifesté parmi les peuples primitifs et dans les âges les plus reculés.

Les tribus sauvages qui occupent les derniers degrés de l'échelle du développement moral, et qui par conséquent peuvent être considérés comme possédant des notions excessivement vagues, nous apprennent tout simplement, qu'ils admettent l'existence d'une puissance invisible qui agit mystérieusement dans le monde. Peu à peu les phénomènes que la nature leur présente attirent leur attention, ils observent et étudient sans comprendre la cause occulte, les effets qu'ils constatent et la puissance invisible commence à être identifiée avec la nature même, ou bien on la suppose supérieure a celle-ci. De cette manière, la conception de l'existence d'un être surhumain prend insensiblement une forme plus déterminée que l'on se figure entrevoir dans le soleil qui brille ou dans le tonnerre qui gronde. Les nuages qui interceptent la lumière font entrer dans leur esprit l'idée que la

divinité se cache comme derrière un rideau; les étoiles qui palissent a l'aube du jour, sont envisagés comme des messagers célestes, êtres mystérieux qui planent dans l'espace et veillent sur les actions des mortels; le vent qui souffle dans le feuillage est transformé en sylphes follatrants ou en démons furieux, tout selon les dispositions momentanées, joyeux ou sombres, de ceux qui l'écoutent.

C'est ainsi qu'un culte grossier et confus d'abord, prend naissance. Ce culte, est il partagé par plusieurs personnes d'une même famille ou d'une même tribu, et ces personnes parlent elles le même langage, alors les différentes expressions du sentiment religieux s'unissent se confondent et forment une secte. Plusieurs sectes réunies, professant les mêmes opinions religieuses, constituent une religion. Quand cette religion devient l'expression des convictions religieuses de tout un peuple, on a droit de parler de la religion de ce peuple: la religion des Grècs, des Romains, des Israélites.

Les peuples différents en se rencontrant et en se mettant en rapport de plusieurs manières, se communiquent réciproquement leurs religions respectives et bientôt l'on remarque que les conceptions primitives subissent de part et d'autre des modifications évidentes. S'il arrive que quelques peuples, dérivant d'une même origine ou issus d'une même race, s'aperçoivent qu'ils possèdent en commun les mêmes notions primitives, cette conformité de conception agira puissamment et contribuera à établir des relations plus intimes entre leurs croyances religieuses.

C'est ainsi que les Romains retrouvaient en Grèce leur Dieu Mercure sous le nom de Hermès, Jupiter sous celui de Zeus, Junon sous celui de Héra.

Quand on étudie les différentes formes dans lesquelles la religion se montre, on peut remarquer que toutes, telles qu'elles ont été conçues, portent l'empreinte plus ou moins distincte du caractère de la nation qui les a produites. Ce caractère spécial nait de certaines influences locales, effets du sol ou de latitude géographique. L'ardente imagination, qu'on trouve dans certaines régions des Indes, est en parfaite harmonie avec la nature splendide et la végétation exubérante du climat des tropiques; le quiétisme du culte du Bouddha doit a coup sur, beaucoup à la fertilité prodigieuse d'un sol qui donne abondance de fruits sans demander aucune culture et à l'influence d'un climat heureux qui convie continuellement à la mollesse et au repos; l'assujettissement des Egyptiens à leurs prêtres s'explique aisément par la constitution de leur pays. Les phénomènes que présentait a leur observation le Nil, fleuve grandiose et mystérieux, dont les débordements périodiques et fertilisants, excitaient l'admiration en commandant le respect, étaient considérés comme les manifestations spontanées d'une providence identique avec l'élément bienfaisant. Les prêtres qui seuls en connaissaient les secrets, l'exploitaient habilement à leur profit. La civilisation Européenne doit sans doute une grande partie de son développement énorme, aux exigences continuelles d'un sol qui ne produit des fruits qu'à force de travaux pénibles et fatiguants et au climat propice qui permet aux laborieux de se livrer au travail sans interruption pendant toute l'année.

Il est donc évident que le caractère particulier d'un peuple ou d'une nation imprime son cachet sur la forme de sa religion. Cela énoncé plusieurs faits historiques,

s'expliqueront d'une manière saisissante. P. e. Le culte d'Isis languissait et finit par disparaître tout à fait à Rome; enfant de l'Egypte, il ne put vivre qu'aux bords du Nil. Tel fut aussi le sort du culte Phénicien de Mélech, transplanté en Grèce. Kronos qui devora ses enfants fut détroné par Zeus.

Parmi les causes principales qui mettent en rapport les différentes nations, il faut compter en premier lieu le commerce et les guerres. Le premier fait naître les relations tranquilles de la paix, les dernières mênent à leur suite les conflits sanglants et les bouleversements terribles. Toutes cependant concourent aux mêmes fins: établir des rapports de différente nature entre les nationalités étrangères, soit qu'elles s'unissent et se confondent, soit qu'elles se chassent et font place les unes aux autres. Il en résulte toujours que les formes religieuses des peuples commercants et belligérants se rencontrent ou se heurtent comme les individus, elles en subissent l'influence, reçoivent des empreintes plus ou moins profondes et se modifient en raison de la force, de ces impressions.

Étudier les influences qu'ont exercé sur l'esprit d'un peuple connu le contact avec des nationalités étrangères, c'est en même temps rechercher les lois qui régissent l'histoire de l'humanité. En suivant toutes les phases de la civilisation antique nous voyons de différents peuples, les caractères les plus dissemblables s'allier, se combiner, se confondre, et produire des conceptions neuves qui à leur tour font naître de nouveaux resultats. Constammant les causes égales sont suivies des mêmes effets et l'on n'a pour se convaincre de cette assertion qu'a jeter un regard sans prévention dans les pages de l'histoire.

Si nous désirons rendre hommage a la providence divine, il faut s'appliquer aussi à apprendre à la mieux connaître. Si Dieu agit sur le monde, il nous est permis d'attendre qu'il se manifestera dans cette activité. Scrutons donc les lois sublimes et invariables de la nature qui nous révèlent la main de l'ouvrier divin et tout-puissant; étüdions les lois qui régissent les destinées de l'humanité depuis son apparition dans le monde, alors la nature et l'histoire deviendront les organes révélateurs qui nous montreront le Dieu de l'univers. Le peuple de la révélation sera donc pour nous celui dont nous connaîtrons le mieux l'histoire, dont nous pourrons suivre pas à pas les destinées à travers les siècles et dont nous saurons expliquer les influences sur les nations contemporaines.

Cette étude nous apprendra les lois par lesquelles Dieu conduit l'humanité dans les voies de la perfection, et s'il nous arrive de trouver rapporté parmi les traditions de l'antiquité qu'en vertu de la volonté divine, des infractions au droit des gens ou des violations de la conscience ont eu lieu, nous protestons contre de semblables assertions. L'histoire d'un tel peuple ne saurait nous guider dans nos recherches pour trouver la verité, ne saurait nous servir de point de comparaison pour notre moralité, nonobstant que la divinité y soit introduite comme donnant ses ordres aux mortels.

Néanmoins un tel peuple ne serait pas condamné pour cela sans retour, car en examinant à quelle époque il a vécu et sous quelles circonstances il fut placé, les choses changeront peut-être d'aspect et en nous rendant compte des influences différentes qui ont joué un role important dans son histoire, ces traditions rejetées d'abord comme

inutiles et indignes de notre attention se montreront dignes de notre respect. Chaque évènement appartient à l'histoire, dépend d'une cause et produit un effet. Apprécier la juste valeur des faits historiques, voilà la grande difficulté qu'il faut vaincre et qu'il n'appartient qu' aux esprits courageux et éclairés à surmonter.

La principale cause des dissensions continuelles sur le domaine religieux c'est que l'on s'obstine à séparer de la religion, ce que l'histoire revendique a juste titre ou ce qui appartient de droit aux sciences naturelles. Tant que l'on persistera à confondre ces éléments hétérogènes les malentendus continueront. Ce n'est qu'en plaçant chaque chose dans sa catégorie, qu'on peut rétablir l'harmonie.

Ce n'est aussi qu' après avoir vu se dérouler l'histoire dépuis le commencement jusqu'a la fin et les évènements se succéder dans un enchainement régulier et conséquent, que nous pouvons nous former une idée d'un gouvernement providentiel dont nous remarquons les traces non équivoques et devant lequel nous nous prosternons, saisis d'un respect réligieux en adorant la suprême sagesse qui régit l'univers.

Ce respect religieux, nous ne saurons l'éprouver là où nous remarquons les actes d'un dispotisme arbitraire.

Partout dans la nature nous voyons régner un ordre merveilleux, un accord parfait entre toutes les parties; si donc nous pouvons constater une semblable harmonie dans le monde moral, notre conception d'un être suprême qui dirige l'univers deviendra une conviction profonde.

Dans l'histoire de l'humanité nous pouvons remarquer un développement continuel. Ce développement se montre parfois à nous, marchant avec une régularité parfaite; les

évènements se succèdent gagnant en importance et le siècle qui s'en va est toujours suivi d'un autre, supérieur en lumières et en civilisation. Ces progrès cependant, doivent souvent leur naissance à de rudes combats moraux. Que d'efforts il en a couté au monde pour enfanter le christianisme! Mais sans combat la victoire est chose impossible.

Ce mouvement progressif se montre aussi dans le domaine religieux, bien que bon nombre de gens s'obstinent à l'admettre, et beaucoup cherchent leur salut dans un retour vers le passé. En agissant ainsi ils confondent l'essentiel avec l'accessoire. Le principe religieux mis au grand jour par le fondateur du christianisme, était un principe de vérité éternelle, mais étroitement lié à une cosmogénie, produit des temps antiques, et tandis que l'on relève de nos jours ce principe fondamental avec une vigueur nouvelle, il y en a qui prétendent que l'on ne saurait être fidèlement attaché à ce principe, si en même temps on ne déclare adhérer toujours à la cosmogénie, qui florissait il y a plus de dix huit siècles. C'est là que se trouve le différend. Conservons le grand principe intact, mais n'oublions pas que le temps a marché, que le cercle des connaissances humaines s'est élargi considérablement et que les lumières acquises dans les sciences de la nature et de l'histoire ont fait changer pour nous la face du monde. Appliquons le principe aux évènements du temps présent et ne faisons pas un retour vers une époque, naïve peut-être, mais assurément ignorante des grandes vérités, dont la génération présente est le dépositaire.

Si *Copernic* ou *Newton* avaient vécu parmi les premiers

chrétiens, il est probable que ceux-ci auraient jugé tout différemment de beaucoup de choses et qu'ils se seraient trouvés plus proche de la vérité. Mais parfois on va plus loin en arrière encore, en considérant la génération primitive, comme ayant possédé la suprême révélation, tandis que les descendants doivent se contenter de modifications erronées. Toutefois, cette opinion n'a pas même un fond vraisemblable; la critique historique met tout à fait en défaut la source que l'on allègue en sa faveur. D'ailleurs, serait il trop hasardé d'admettre qu'un individu, qui n'a laissé à ses descendants *aucune preuve* de ses connaissances religieuses, ne saurait avoir connu l'Être Suprême, ou du moins n'a pas été le dépositaire de la suprême révélation.

Le monothéisme, dont on croit retrouver les vestiges plus ou moins marqués chez plusieurs peuples, a été le fondament des religions de tous et ce n'était pas la race sémitique seule qui le possédait exclusivement, comme *M. Renan* a voulu le démontrer. Nous en retrouvons les traces chez les Grècs et les Ariens, mais leur monothéisme s'est converti en polytheïsme et cette transformation s'explique aisément. Les rapports de différente nature qui s'établirent peu à peu entre les peuples, donnaient lieu souvent à des changements remarquables, tant religieux que politiques. Imposées par les vainqueurs ou introduites par le commerce, et acceptées soit par contrainte morale, soit par des considérations politiques, les divinités étrangères acquirent insensiblement droit de domicile et finirent par se confondre avec les dieux nationaux. Plus tard nous les retrouvons ensemble rangés dans les différents systèmes.

L'expression du sentiment religieux a suivi la marche suivante. Au commencement, nous voyons l'homme rendre hommage à la matière inanimée; peu à peu ce culte primitif et grossier se voit remplacé par un autre qui révère la matière vivante; celui-ci disparait à son tour pour faire place au culte qui a pour objet un esprit invisible à qui l'on rend hommage par moyen d'offrandes matérielles lequel enfin se transforme dans la religion qui adore en esprit, un Dieu esprit.

Il arrive parfois que dans l'homme religieux, comme dans la forme que revêt son expression religieuse, un certain vide annonce l'absence de la puissance divine; on se figure alors la divinité comme fixée dans certains lieux ou les prètres seuls ont la faculté de l'approcher. Telle fut la conception des Israélites à l'époque ou Moria était le lieu de l'adoration. Une autre fois, le sentiment de se trouver partout en présence de l'Être divin, se fait jour et alors l'on croit entrevoir dans tout ce qu'on observe que la divinité est proche. Tels, les Grècs se réprésentaient leurs dieux et leur déesses. Dans le murmure des ruisseaux, ils croyaient entendre la douce voix des Naïades et dans le souffle des Zefirs, les soupirs des Dryades, qui folâtrent dans la forêt. Ainsi dans le soleil levant ils aperçurent la déesse de l'aurore.

Wo jetzt nur wie uns're Weisen sagen
Seelenlos ein Feüerball sich dreht,
Lenkte damals Seinen goldnen Wagen
Helios, in stiller Majestät,

Diese Höhen, füllten Oreaden
Eine Dryas lebt' in jenem Baum
Aus den Urnen lieblicher Najaden
Sprang der ströme Silberschaum.

Toutefois ce panthéisme poëtique dut passer comme le Déisme des Israélites. L'homme qui traverse les vicissitudes nombreuses de la vie ne trouve la tranquillité d'âme, que lorsqu'il peut adorer une providence divine, invisible, dont il voit les oeuvres sublimes répandus partout dans l'univers, dans lesquels elle lui montre les conceptions merveilleuses et grandioses de son esprit tout-puissant. Lorsqu'on se représente ainsi l'Être divin, l'ideé qu'il est le père jaillit dans notre esprit en même temps que la créature se reconnait son enfant.

Ces réflexions préliminaires expliqueront suffisamment, je l'espère, le choix du sujet que je me propose d'étudier dans les pages suivantes. J'ai intitulé cette étude: *La religion des Pré-Israélites, recherches sur le Dieu Seth.* Je tacherai de répandre quelque lumière sur la religion du peuple d'Israël, avant qu'il sortit de l'Egypte pour commencer son séjour dans le désert. Inutile de rélever ici que les différentes opinions qui existent, concernant cette matière, sont loin d'être en parfaite harmonie. Ceux qui admettent avant tout une révélation surnaturelle toute spéciale et consultent la conception qu'ils se sont formés de l'inspiration, plutôt que de scruter la valeur des canons de l'ancien testament, cherchent ordinairement dans la Génèse, ce qui se trouve seulement en Jérémie. Il est évident qu'en agissant ainsi, les documents historiques doivent perdre beaucoup de leur intéret, mais sans doute

un tel chemin ne conduit pas et n'a jamais conduit à la vérité. Je tâcherai donc de recueillir les vestiges des opinions antiques, éparses dans les vieux documents qui sont arrivés jusqu'à nous, et nous marcherons vers le but que nous comptons atteindre en prenant pour point de départ le fait historique que le peuple d'Israël, à une époque bien reculée de son histoire, a été en contact avec les populations qui habitaient alors la Phénicie, l'Arabie, la Palestine et l'Égypte. Nous examinerons ce que l'on connait de ces différentes nations qui vécurent vers le temps ou les Israélites arrivèrent en Égypte.

L'Égypte est le pays des monuments par excellence. Nous possédons des inscriptions de dates contemporaines qui remontent à la plus haute antiquité et qui, taillées dans la pierre des rochers ou tracées dans des documents impérissables, se sont conservées jusqu'à nos jours. Cela nous permet d'interroger les anciens Égyptiens sur ce qu'ils savent nous communiquer de l'arrivée des Hébreux dans leur pays, nous leur demandons s'ils confirment ou nient la *tradition* Mosaïque ou s'ils répandent sur elle plus de jour en comblant les lacunes qu'elle nous présente. S'il arrive que nous trouvons conservée l'histoire du séjour des tribus étrangères parmi eux, nous serons en état de comparer les témoignages acquis avec la tradition hébraïque et les résultats seront concluants.

Notre travail se divise en deux parties; la première traitera l'histoire primitive des peuples avec lesquels Israël à été en contact en Égypte dans les temps les plus reculés et les souvenirs que les différentes nations ont conservés de ce fait historique.

Dans la seconde partie nous rechercherons qu'elle a été

la religion des tribus étrangères en Égypte et les traces qu'elles ont laissées chez les Hébreux.

Puisse cet essai contribuer à faire mieux connaître l'histoire du peuple d'Israël et attacher un chaînon de plus à la grande chaîne qui réunit les phases diverses de l'histoire de l'humanité, qui est la révélation suprême de la providence divine.

Plus nous y découvrirons l'ordre et la sagesse, plus notre foi en le gouvernement de Dieu deviendra ferme, elle seule est en état d'établir la réconciliation entre le créateur et la créature.



II.

L'HISTOIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

L'histoire primitive des peuples avec lesquels Israël a été en contact en Égypte dans les temps les plus reculés et les souvenirs que les différentes nations ont conservés de ce fait historique.

Les Phéniciens fondirent de très bonne heure des colonies. En descendant les côtes ils arrivèrent en Égypte et plus tard ils abordèrent à la côte septentrionale de l'Afrique. — Les Arabes régnaient, selon leur tradition, anciennement en Égypte. Voyons ce que le peuple lui même nous en rapporte et ce que les traditions aux bords du Nil nous racontent. — Les Hébreux aussi visitèrent ce pays. Examinons ce qu'ils nous communiquent de leurs voyages et ce que nous en trouvons mentionné en Égypte même.

Il y a cependant encore d'autres peuples qui se souviennent de ce rapprochement de différentes nations. Voyons aussi ce que ceux-ci savent de ces migrations de l'antiquité. Voilà les questions qu'il faut résoudre d'abord parce qu'elles sont étroitement lieés à l'histoire d'Israël, à cause que la réunion ou la rencontre des différents peuples, comme nous le prouverons plus loin, paraît avoir eu lieu vers la même époque de l'histoire.

Suivons d'abord les Phéniciens dans leur voyage le long des côtes, puis rendons nous en Égypte et chez les Berbères qui habitent les bords de l'Afrique septentrionale, écoutons ensuite les récits des Grecs, des Arabes et des Romains pour terminer nos recherches en interrogeant les traditions des Hébreux.



I.

LES PHÉNICIENS.

Ilos [1] (El) ou Kronos, le Saturne des Phéniciens, fils du ciel et de la terre, s'était rendu maître du pouvoir suprême en sacrifiant son père, qu'il détrôna avec l'aide de Hermès (Thaaut). Cet acte accompli, il descendit du ciel et se rendit vers cette partie de la terre ou se trouve la Phénicie.

Il posa les fondaments de la première ville Phénicienne appelée Byblos [2], fondit plus tard Berytus et entreprit ensuite un voyage autour du monde. [3] Vers ce temps là les Kabires, descendants des Dioscures, naviguèrent vers l'Égypte et prirent terre près du mont Casius où ils batirent un temple.

Astarté, fille du ciel et déesse de Sidon, suivait Ilos sur sa route. En signe de sa puissance [4] elle changeait sa tête de déesse en tête de taureau et suivant à quelque distance, elle aussi fit le tour du monde.

Arrivé en Égypte, (Ilos) Kronos se hata de nommer Thaaut roi de ce pays des deux cotés du Nil. [5]

Ces mythes nous sont rapportés par Sanchuniaton. Selon cette tradition le peuple avait conservé très longtemps le souvenir de l'établissement de colonies, a une date très ancienne, sur la côte de l'Égypte. L'histoire de ces

voyages commerciales étant perdue, on les rattachait aux noms des principales divinités ou de celles dont le culte était gardé le plus en honneur. Ainsi Bel ou El, le Kronos ou Saturne Phénicien, entreprit ces voyages dans le but de se rendre maître du monde. Astarté, sa soeur, la plus puissante déesse, le suivit dans ses pérégrinations. De cette manière l'histoire a été conservée dans la mythologie, reste donc à démontrer que les Phéniciens ont été réellement en Égypte et y ont laissé des traces de leur séjour.

Tous les voyageurs Grecs s'accordent d'avoir rencontré dans le Delta un culte particulier connu sous le nom de Culte de la Vénus étrangère. Hérodote entre autres, nous en raconte ceci:[6] „Les prêtres Égyptiens prétendent qu'un certain homme originaire de Memphis, qui s'appelait Protée, était arrivé à la puissance suprême et l'on peut voir encore de nos jours un petit et élégant édifice érigé en l'honneur de ce même Protée, au sud du temple d'Hépheste (Ptah). Des Phéniciens de Tyr habitent dans le voisinage et cet emplacement est appèlé le camp des Tyriens. Dans l'intérieur de cet édifice de Protée se trouve un autel désigné sous le nom d'autel de la Vénus étrangère. Les autels dédiés à l'autre Vénus ne s'appèllent pas ainsi." Il parait donc que les anciens savaient qu'à Memphis le culte de la Vénus étrangère, l'Astarté des Phéniciens, était gardé en honneur. Voyons s'il y a des monuments qui confirment cette assertion. Nous possédons un papyrus du temps de Rhamses IX (environ 1200 ans avant notre ère) [7]; c'est aux soins de M. Chabas que nous devons la connaissance de ce monument intéressant. Il contient des formules magiques pour

conjurer des malheurs. Nous y lisons ces mots: [8] „Fermez les bouches...... comme est scellé le fil du glaive d'Anata et d'Astarté, les déesses grandes qui conçoivent non enfantent, elles sont scèllées par les dieux." Anata et Astarté étaient par conséquent deux déesses importantes considerées par l'auteur comme des esprits malins dont il fallait conjurer le courroux. Il est remarquable que le nom d'Astarté s'écrit de la même manière comme nous le trouvons dans l'ancien testament. Nous le rencontrons encore bien des fois ailleurs, mais écrit tout autrement. Anata est aussi une divinité des Tyriens [9] et si généralement connue en Égypte que nous en possédons non seulement une figure portant casque et lance, [10] mais nous trouvons le cheval et le chien de Rhamsès II (le grand Sésostris des anciens) qui partout où ils portèrent leur pas répandirent la mort et la désolation, portant le surnom d'Anata. [11]

Le papyrus en question rappèle une époque où le culte d'Astarté était déja généralement répandu. Reste à savoir à présent le temps où l'on a commencé à bâtir le premier temple en son honneur, pour fixer l'époque de l'établissement des premières colonies. Hérodote, que nous consultons encore, nous présente Phéron [12] comme le successeur de Sésostris. Après Phéron règnait selon lui un homme qui s'appèlait Protée. Dans le cas que Sésostris soit identique avec Rhamsés II, Séthos II serait le Protée d'Hérodote, mais comme nous l'avons indiqué déjà, l'arrivée des Phéniciens en Égypte date d'une époque plus ancienne. Du milieu des Phéniciens qui habitaient Memphis, sortirent des messagers qui transmirent leur culte aux Grecs. Les prêtresses qui plus tard établirent

l'oracle de Dodone [13] y étaient transportées par des navires Phéniciens. Des mythes antiques nous informent „que les prêtres Égyptiens racontent, que les Phéniciens ont enlevé deux femmes de Thèbes qui étaient prêtresses de Zeus (Amun). Ils les vendirent l'une en Lybie, l'autre en Grèce, et les prêtres avaient fait des recherches après elles, sans cependant les trouver. Seulement il leur fut rapporté qu'elles avaient créé des oracles. Les prêtresses de Dodone au contraire prétendent que deux pigeons noirs s'étaient envolés de Thèbes en Égypte, que l'un s'était arreté en Lybie et l'autre avait pris son vol pour Dodone où se perchant sur un hêtre et se servant de la voix humaine, il avait crié qu'un oracle dédié à Zeus (Jupiter) serait créé dans le lieu même. L'autre pigeon avait parlé de la même façon en Lybie, ordonnant l'établissement aussi d'un oracle pour Zeus (Amun).

Il est évident que la base dans les deux récits est la même; nul doute que les Phéniciens ont transporté en Grèce les premiers messagers de leur culte, sortant de l'Égypte. Nous trouvons cité ailleurs Io [14], partant d'Argos dans un navire Phénicien, entreprendre le voyage au Nil et Homère chantant leurs exploits maritimes, fait dire par Ulysse :

Mais lorsque pour moi fut venu la huitième année roulante
Un Phénicien me joignit, homme plein d'astuce et de fraude,
Qui commit chaque jour plus d'un crime, vraiment un fléau pour le peuple,
Me persuadant de le suivre, de m'en aller en Phénicie
Son pays, sa maison, ses trésors me faisant des promesses brillantes, [15]

Plus tard nous trouvons les Phéniciens, ayant établis des relations de commerce régulières avec l'Égypte et d'autres pays. Hérodote cite les rapports commerciaux d'Argos avec l'Égypte [16] et Strabon ceux qui c'étaient formés entre la Phénicie et la vallée du Nil. La route que suivaient les caravanes s'étendait le long de Raphia, Rhinokura, Ostracène jusqu'au mont Casius et était de cinq journées. [17] Près du mont Casius se trouvait un excellent entrepôt et le chemin se croisait ici avec ceux qui se dirigeaient en Nabathée et en Arabie. [18] La ville bâtie au pied du mont Casius était selon toute apparence, un des plus anciens établissements coloniales des Phéniciens en Égypte et la mythe de Sanchuniaton confirme tout à fait ces récits historiques.

A partir du mont Casius la route conduisait à Memphis Pélusium etc. Il parait que la frontière [19] de la Palestine a été entre Migdol et Baal-Zéphon [20] et que l'on entrait en Égypte tout près de Migdol. Ces deux villes aux noms Phéniciens sont considérées par Ezéchiel et Jérémie, comme ayant fait partie de l'Égypte. [21]

Migdol signifie Tour; Baal-Zéphon ou Baal-Typhon est le nom d'une divinité phénicienne dont nous parlerons plus tard. [22] Outre ces deux places nous trouvons encore cité comme étant d'origine phénicienne le lieu Liébris [23], nom qui signifierait camp ou quartier des Hébreux.

Tous ces établissements dérivaient des colonies des côtes de la Palestine, tandis que ceux qui se trouvaient le long de la côte Africaine étaient la continuation des colonies Égyptiennes.

Nous trouvons cité en premier lieu Dor, Jopé et Askalon, comme villes maritimes de la Phénicie. [24] Nous lisons

au sujet de Dor „non loin de Cesarée se trouvait Dor, petit bourg habité par des Phéniciens." Ceux-ci étant arrivés pour la pêche de la pourpre, avaient commencé à se bâtir des cabanes et lorsque cette pêche devint abondante et lucrative, ils fendirent les rochers et batirent un port convenable avec les pierres. Sur cette même côte on trouve encore une autre ville du même nom que l'on appelle aussi Raphat-Dor. Celle-ci appartint au royaume d'Israël [25] a une période plus récente. La principale ville de commerce était Jopé, ville Phénicienne située sur les frontières de la Phénicie et de la Palestine[26], qui fut un entrepôt commercial du royaume des Israélites.

En descendant toujours la côte on arrivait à Askalon que l'on appèlait une ville de Tyriens. [27] Celle-ci et la ville de Gaza étaient designés ensemble par le nom de: port de Majuma. [28]

De cette manière, toujours longeant la côte, les Phéniciens atteignèrent l'Égypte; nous savons qu'ils y établirent des colonies, mais ce-ci ne nous est rapporté que par des historiens étrangers. Tâchons de découvrir aussi les preuves de leur arrivée en Égypte même, mais citons d'abord quelques monuments Phéniciens trouvés dans la basse Égypte.

Gésénius dans son travail sur les monuments Phéniciens en fait mention. [29] En premier lieu il cite un bas-relief portant une inscription Phénicienne et représentant une offrande à Osiris par une prêtresse. La traduction de Gésénius est celle ci: „Bénie soit Thèbes, fille de Téchépus, prêtre d'Osiris! Jamais elle n'a offensé cruellement qui que ce soit, jamais elle n'a colomnié. O! immaculée devant la face d'Osiris, soyez bénie par Osiris.

Que l'on vous rende hommage, vous qui faites accroitre mon bonheur et prenez place parmi les pieux. Adieu!"

Ce monument, selon toute apparence, semble avoir été erigé du temps des Ptolomées par un Israélite qui appartenait au culte Égyptien. Le second monument qui puisse servir à notre recherche c'est le Papyrus de Turin trouvé parmi d'autres par Hamaker en 1823 et copié par Seyffarth. Celui-ci est encore d'origine Juive et selon la traduction de Gésénius on y lit: „Dieu mon seigneur, arrachez ton serviteur misérable à l'oppression, mon véritable seigneur c'est Jéhova."

Un troisième monument sont les papyrus du duc de Blacas, trouvés par celui-ci à Rome chez un marchand d'antiquités Égyptiennes dans l'année 1825. Ce sont quatre fragments. Le n°. 1 est expliqué par Gésénius de la manière suivante: „Le discours que l'on y trouve à rapport à un temps futur, il parait que quelqu'un s'adresse a son roi en lui parlant d'un peuple auquel il ne faut plus distribuer des vivres et dont les usances doivent être condamnées aussi longtemps qu'il n'aura executé l'ordre qu'il avait reçu de bâtir une ville. Le peuple en question fut déja en disgrâce près du père du roi actuel. La personne parlante est apparemment celle qui dans le fragment n°. II apparait sous le nom de Bar-Hanès, vu que là le roi s'entretient avec un personnage de ce nom qui est le préfêt des guerriers, à qui le roi accorde force louanges a cause de ses faits d'armes, du butin qu'il à su faire tout en menageant ses jours et qui sera nommé premier dignitaire civil. Les fragments III et IV ont rapport à la même circonstance. Toutefois il est presque impossible de fixer l'époque. Gésénius les ramène au temps du séjour des

Israélites en Égypte, ce que nous croyons peu vraisemblable.

Nous possédons encore un libatoire rapporté du Sérapeum, avec une inscription en caractères Phéniciennes. Cette incription a été traduite de plusieurs manières mais qu'elle que soient les différentes explications auxquelles on est arrivé, on est d'accord sur le point principal et l'on convient que c'est un Phénicien qui l'a consacré a Apis, le taureau sacré. [30]

En résumant ce que nous venons de dire, notre conclusion est celle-ci : nous trouvons en Phénicie la tradition d'une fondation très ancienne de colonies sur les côtes de l'Égypte. Ces rapports entre l'Égypte et la Phénicie sont confirmés par les Grecs d'une part, et de l'autre par les monuments qui ont été conservés en Égypte. Ces colonisations ont eu lieu à partir de la Palestine, jusqu'à la côte du Delta.

Pour fixer l'époque juste de ces évènements, il nous faut consulter l'histoire de l'Égypte même.

II.

LES ÉGYPTIENS.

L'étude des traditions Égyptiennes trouve pour ses recherches un fonds de documents authentiques, comme nul autre peuple de l'antiquité n'a légué aux générations.

Les habitants de la vallée du Nil enrégistrèrent les évènements historiques qui se passaient parmi eux, soit qu'ils en taillèrent le récit dans le granit ou dans le calcaire des rochers, livres impérissables dont nous pouvons encore

de nos jours feuilleter les pages imposantes, soit qu'ils les inscrirent sur les feuilles du papyrus., dont plusieurs rouleaux de grandeur différente soigneusement cachés dans des urnes, nous ont été conservés, souvent intactes et comme étant écrits d'hier.

Nous possédons ainsi l'histoire rapportée de deux manières différentes mais contemporaines. Impossible d'avoir des bases plus solides pour ériger l'édifice de l'histoire.

Outre ces monuments antiques nous possédons encore un fil conducteur dans les méandres historiques, dans les écrits attribués à Manethoos de Sébennyte [1] qui vécut du temps de Ptolemée Philadelphe et appartenait à une famille sacerdotale. Il fit l'histoire de sa patrie en décrivant les 30 dynasties qui se succédaient au pouvoir suprême et fit usage pour ses recherches des monuments de pierre et des livres des prêtres.

On a beaucoup discuté sur l'authenticité de ses écrits, mais on peut considérer a présent les récits de Manethoos comme fondés sur des bases solides et les monuments qui existent encore en sont les preuves irrécusables. Lepsius dans son „Königsbuch" a fait revivre Manethoos. [2] Il a comparé les différentes chronologies Égyptiennes de plusieurs historiens de l'antiquité qui sont arrivés jusqu'à nous. Il y a ajouté les noms des rois que l'on a trouvé sur les monuments qui datent de différentes dynasties. Maintenant, avec un peu de connaissance des hiéroglyphes Égyptiennes, chacun peut faire la comparaison qui prouve en général l'exactitude de Manethoos.

Dans le chapitre précédant nous avons démontré que les Phéniciens possédaient des traditions d'une fondation très réculée de colonies Égyptiennes et que le témoignage

de quelques monuments rendent ce fait très probable. Voyons à présent ce que nous en trouvons mentionné par l'hiérogrammate de Sébennyte; examinons si l'arrivée des Phéniciens lui a été connu et ce qu'il nous en communique, confrontons ensuite son récit avec les monuments afin de constater la réalité de ce fait historique.

Nous lisons chez Manethoos:[3] „Pendant le règne du roi Amuntimaüs, il arriva que Dieu était irrité contre nous pour des causes que j'ignore et l'on vit arriver des hommes de basse extraction, maîtres vaillants qui envahirent le pays et s'en rendirent maître sans peine et sans combat. Et quand ils avaient assujetti les princes ils brûlèrent les villes et démolirent les temples; ils se montrèrent très cruels envers les habitants qu'ils massacrèrent ou en firent des esclaves, sans en excepter les femmes et les enfants. Ils choisirent un roi d'entre eux qui s'appelait Salatis. Ce prince qui habitait Memphis levat des impôts dans tous les lieux et mit des garnisons dans les places fortes. Cette mesure fut prise pour rendre plus formidable la frontière orientale, car il redoutait une invasion des Assyriens qui étaient trés puissants. Il trouva un endroit situé à l'est de la branche du Nil Bubastique, que l'antique théologie appelait Avaris. Il rebâtit cette ville, l'entoura de murs épais et y plaçait un garnison de 240,000 hommes.

Après lui régnèrent Béon Apachnas, Apophis, Annas et Assis. C'étaient les six premiers rois. Ils firent continuellement la guerre et voulurent exterminer les Égyptiens. Cette tribu étrangère est appelée les Hyksôs, ce qui signifie princes-pasteurs; Hyk veut dire dans le langage sacré Roi et Sôs, Pasteur, ce qui réuni

donne Hyksôs. Il y en a qui prétendent que ce furent des Arabes et dans un autre document on trouve une autre signification donnée à ce mot. Là Hyk est traduit en prisonnier ce qui parait aussi plus vraisemblabe à Josèphe. — Ces rois et leurs successeurs, raconte Josèphe, se sont maintenus dans la possession de l'Égypte pendant 511 années, lorsque le roi Mephrathutmosis leur fit la guerre et les chassa de l'Égypte. Enfermés dans un endroit appelé Avaris, où selon Manethoos tous les trésors des pasteurs étaient entassés, Thutmosis fils de Mephrathutmosis se décida à prendre cette place forte par la force et il attaqua ses remparts avec 480,000 guerriers; mais comme il commença à douter de la réussite de l'entreprise, il leva le siège sous condition qu'ils quitteraient l'Égypte avec sauf-conduit pour un endroit qu'ils pussent choisir. Ceci étant accepté, ils prirent avec leurs familles, leurs trésors et 240,000 guerriers, le chemin qui mène à la Syrie en traversant le désert et de peur pour la supériorité de la puissance des Assyriens, qui règnaient à cette époque en Asie, ils batîrent dans le pays qui porte à présent le nom de Judée, une ville assez grande pour renfermer tant de milliers d'hommes, qu'ils nommèrent Hiérosolyma."

Voilà le contenu du vieux fragment qui traite une partie de l'ancienne histoire de l'Égypte, qui a été l'objet de recherches sérieuses et dont les opinions sont très différentes. On a discuté beaucoup sur l'époque à la quelle l'invasion des tribus étrangères a eu lieu, on différe sur la manière d'écrire les noms de leurs rois et on est allé même jusqu'à considérer cet évènement comme une fiction de Manethoos, composée d'après le récit de l'auteur de la Génèse.

Ce qui explique cette diversité d'opinions contradictoires, c'est que les monuments que l'on possédait alors ne font aucune allusion au fait important de l'invasion et de la domination étrangère; mais depuis on a découvert d'autres monuments qui répandent assez de jour sur ce sujet pour résoudre cette question. Voyons d'abord quels sont les noms de ces princes; en confrontant les listes des rois nous trouvons pour la quinzième dynastie:

Josèphe. dyn XV.	Josèph. Arm. XV.	Africanus. XV.	Sothis. XXI.
Salatis.	Silitis.	Saites.	Silites.
Beon.	Banon.	Bnon.	Baion.
Apachnas.	Apachnan.	Pachnan.	Apachnas.
Apophis.	Aphosis.		Aphophis.
Annas ou Jannas.	Annan.		
Assis.	Aseth.	Archles.	Sethoos.
		Aphobis.	Kertoos.

Eus. Arm. XVII.	Eus. sync.	Schol. Platonis. XVII.
Saites.	Saites.	Saites.
Bnon.	Bnon.	Bnon.
	Aphophis.	
Archles.	Archles.	Archles.
Aphophis.		Aphophis.

L'examen des différentes listes donne à peu près le même résultat, seulement la place qu'occupe dans la série d'Africain le nom d'Aphobis, doit nous étonner. M. Lepsius dit à ce sujet: „Josèphe est le plus ancien auteur qui a donné des extraits de Manethoos et Africain diffère de lui en deux endroits. Il place le nom d'Aphobis en bas de

la liste d'où suit la seconde différence, qui consiste dans l'irrégularité des années. Dans les années qui marquent le règne de Pachnan, on trouve la preuve qu' Aphobis a occupé autrefois chez Africain une autre place et bien celle qui est la quatrième en dessous de Salatis." [5]

Dans le grand papyrus de Turin, qui contient les listes des rois [6], on cherchait vainement les noms que nous avons cité et l'on se perdait en conjectures pour expliquer cette omission.

Depuis quelque temps cela s'est éclairci. Devéria [7] a trouvé parmi les restes du papyrus royal un petit fragment, le nº. 112, sur lequel se trouvent les noms Annub . ., Ap et . . . Ap, le reste de ces noms est illisible.

Toutefois la trouvaille était importante, surtout lorsqu'on avait découvert que la traduction Arménienne de Josèphe donnait aussi la lection Anon pour Bnon. [8] Il est donc plus que probable que la liste de Manethoos soit historique. Nous lisons ainsi pour la quinzième dynastie les noms suivants: Salatis, Annub ou Beon, Apachnas, Apophis, Annas et Assis. Ce n'est pas seulement la question des noms qui a été mise dans un jour plus clair, l'origine aussi des étrangers à gagné en certitude.

Selon Manethoos c'étaient des gens obscurs, de simples pasteurs, qui venaient de l'orient, soit de la Palestine, soit de l'Arabie. [9] Africain les considère comme des Phéniciens. [10] Plus loin les investigations ne purent étre poussées, faute de preuves recueillies dans des monuments de pierre ou de papyrus. Plus tard ces monuments indispensables sont trouvés. Le papyrus Sallier I est le principal monument historique. Les efforts de M. de Rougé et de M. Brugsch ont été couronnés de résultats

brillants qui ont jeté une nouvelle lumière sur ce temps si obscur. Voici la traduction de ce monument: „Il arriva que l'Égypte tomba dans le pouvoir des rebelles et personne n'était roi dans ce temps là. Voila! le roi Raskénen n'était que régent suprême de la haute Égypte. Les revoltés séjournaient en Héliopolis et leur chef Apepi (Apophis) dans la ville Ha-uar (Avaris). Tout le pays se montrait devant lui avec des présents, il se mettait entièrement à son service et lui fournissait les meilleurs produits du pays." [11]

Apophis règnait ainsi sur la basse Égypte, pendant que le pouvoir sur la haute Égypte se trouvait dans les mains de Raskénen. L'auteur du papyrus appèle les étrangers des rebelles, qui tenaient dans leur pouvoir tout le pays de la Delta sous le 4e roi de la 15e dynastie de Manethoos. Outre ce papyrus, il y a encore un monument qui confirme ce témoignage en la donnant encore de l'extension. Sur le tombeau d'Ahmès se trouve une inscription [12], dont M. de Rougé a donné une traduction partielle. Nous y lisons selon lui: „Le supérieur des nautoniers Ahmès, dit: lorsque j'ai fait mes transformations dans la place d'Élytheia, était mon père commandant du navire du roi des hautes et basses régions, Raskénen le justifié." Plus loin nous lisons qu'il y eut lieu un combat dans les eaux de Petetka ou de Tetku près d'Ha-uar (Avaris) [13]. Dans ce combat Ahmès excellait par sa vaillance et pour le récompenser de sa bravoure, il reçut un collier d'or du roi. Mais la guerre n'était pas terminée encore, car quelques lignes plus loin nous lisons qu'un second combat est livré, dans lequel le courage d'Ahmès reçut de nouvelles louanges [14] et après un troisième, nous le voyons qui

prend part à la prise de Ha-uar.[15] Ce-ci se passait dans la troisième année du règne d'Ahmès, premier roi de la dix-huitième dynastie.[16] L'inscription conclut par annoncer que sa majesté finit par exterminér[17] les pasteurs ou Ména. A présent nous sommes en état de faire les conclusions suivantes.

En comparant les deux monuments avec le fragment de Manethoos, nous voyons que les rebelles ou les pasteurs ont possédé pendant quelque temps l'Égypte et que leur capitale fut Avaris. Raskénen le roi de la haute Égypte, leur fit la guerre, mais ce fut son successeur Ahmès ou Amosis qui réussit à les expulser dans la troisième année de son règne. Le récit de Manethoos qui raconte que ce fut Thutmosis qui exécutait cette expulsion, n'ôte rien à la véridicité des monuments, mais cela prouve simplement que Manethoos était mal informé, ce qui peut s'expliquer peut-être par le fait que Thutmosis est souvent cité comme expulsateur et vainqueur des tribus orientales de l'Asie. Il se peut aussi que les étrangers ne fussent pas tout a fait vaincus ou chassés par Amosis, mais seulement subjugués.

Plus loin nous reviendrons sur ce châpitre et nous dirons à présent deux mots concernant l'origine des étrangers. Presque toujours les peuples Asiatiques sont désignés sur les monuments comme les habitants du pays de Heth ou Chet et plus tard on attachait à ce nom un certain mépris.

Il y a quantité de monuments qui font mention du peuple Chet, qui y est représenté comme des esclaves enchainés qui présentent le type Asiatique très prononcé; nez courbé, arcade zygomatique proéminente et barbe

touffue, ce qui les distingue au premier abord de l'Égyptien parfaitement rasé.

Les Israélites trouvèrent les Chittim en Canaän lors de leur arrivée dans ce pays [18] et les Philistins étaient connus de très bonne heure comme les fils de Chet [19]. Ceux-ci habitaient près de la frontière de l'Égypte, ce qui sans doute donna lieu à quelques rapports entre ces deux peuples depuis un temps immémorial, de sorte qu'il n'est pas étonnant de trouver désignés sous ce même nom plusieurs tribus différentes, qui entrèrent successivement en Égypte, soit avec des intentions paisibles, soit pour des motifs hostiles. Les Hyksôs, selon toute apparence, furent un mélange de peuplades Palestino-Phéniciens, qui ont été pendant quelque temps les maîtres de l'Égypte. Les relations qui existaient entre ces deux tribus, prouvent évidemment que les Palestiniens en firent partie.

Il est très remarquable que nous lisons que Hébron fut bâti sept années avant Zoan en Égypte. [20] Hébron fut appelé autrefois Kirjath-Arba (ville d'Arba). Selon Josué Arba fut l'homme gigantesque parmi les Énacites. [21] Il y eut donc quelque rapport entre Zoan et Arba, qui peut fixer les différentes époques de la fondation de ces deux villes. Zoan est identique à Avaris, comme il à été prouvé depuis peu. [22] On a beaucoup discuté sur l'emplacement juste de cette ville et c'est aux fouilles nouvellement pratiquées dans le petit village de San, nommé Tanis par les Grecs, que nous devons la certitude que cet endroit et Avaris sont parfaitement identiques. [23] Déjà Champollion considérait Avaris identique à Tanis après qu'il eût déchifré les hiéroglyphes d'Avaris écrites comme Tan [24] et M. de Rougé nous a démontré tout récemment que Zoan est la

traduction Hébraïque de Ha-uar, mots qui tous les deux signifient *départ*. Josué aussi cite un endroit du même nom, mais écrit au pluriel Zoanim. [25]

Cependant San ne se trouve pas situé à l'endroit que Manethoos nous indique comme le lieu où se trouvait Avaris, mais il parait que l'on se trompe aussi quant à la situation de Pélusium; d'ailleurs il n'y a rien qui en fait de preuves, saurait remplacer les monuments.

Tanis ou San ou Ha-uar est situé au bord du lac Serbo, qui comme plus tard le bras du Nil Tanitique, ne jouit pas d'une bonne renommée [26] à cause du séjour des Hyksôs dont on a trouvé des monuments dans ces lieux. Il y a en premier lieu les quatre Sphynx de San. [27] Nous remarquons de suite la différence qui existe entre ceux-ci aux physionomies sémitiques et les Sphynx Égyptiens véritables. M. de Rougé [28] en donne cette description: „Les yeux sont petits, le nez vigoureux et arqué en même temps que plat, les joues sont grosses en même temps qu'osseuses, le menton est saillant et la bouche se fait remarquer par la manière dont elle s'abaisse aux extrémités. L'ensemble du visage se ressent de la rudesse des traits qui le composent et la crinière touffue qui encadre la tête, dans laquelle elle semble s'enfoncer, donne au monument un aspect plus remarquable encore."

Les inscriptions qui se trouvent sur ces quatre Sphynx sont très difficiles à déchiffrer. Il est probable qu'ils ont figuré devant le temple érigé par Apophis, dont nous parlerons plus loin, et dans ce cas ils ont été nommés d'après le nom de ce roi.

Outre ces Sphynx il y a trois statues de rois appartenant à la treizième dynastie. Les inscriptions que l'on

y trouve sont de date postérieure et originaires des rois pasteurs. La première statue est celle de Ra-smenkhka [29] et porte le nom d'Apophis que celui-ci fit tailler dans la pierre. Cette statue après avoir été découverte [30], a été une seconde fois enfoncée dans le sable. Le pendant de celle-ci est la statue de Sévekhoteph III, qui se trouve au Louvre [31] et la troisième est celle connue sous le nom de Colosse de Tel-mokdam [32] pourvue d'une inscription de Menephtah et d'un roi Hyksôs du nom Sutechti. [33]

Nous possédons ainsi une collection de monuments de la treizième dynastie qui sont aussi des témoignages de la quinzième, puis de véritables monuments de Hyksôs, que l'on ne connaissait pas il y a quelques années.

Le Louvre en possédait bien un seul [34] mais ce n'est que depuis peu de temps, que l'on à pu y découvrir le nom d'Apophis. [35]

Tous ces monuments intéressants ont jeté beaucoup de lumière sur une partie bien obscure de l'histoire. Ils nous ont fait connaître l'époque de l'arrivée des tribus étrangères et c'est par eux que nous savons que le règne de la treizième dynastie n'a pas été troublé par des invasions.

Ce sont les documents d'origine Égyptienne toute pure, qui se trouvent dans les musées du Louvre et de Leide [36], qui nous l'assurent. M. Lepsius et M. Bunsen sont d'avis que la prise de l'Égypte eut lieu pendant que la douzième dynastie était en pouvoir, bien que M. de Rougé eût démontré que le Colosse de Sevekhoteph III est d'un style Égyptien des plus purs et que cette statue avait été trouvée selon M. Mariette dans la basse Égypte, où les tribus étrangères avaient règné. Toutefois le fait que nous possèdons trois monuments de la Basse Égypte, tous du temps de la

treizième dynastie, prouve évidemment que l'invasion des pasteurs n'a pu avoir lieu avant que la quatorzième dynastie règnait sur l'Égypte; mais il y a plus encore.

Selon le récit de Manethoos les Hyksôs dévastèrent tout par feu et par armes, démolirent les temples et exterminèrent tout ce qui s'appelait Égyptien. Il est possible que Salatis fut un oppresseur, mais il est certain aussi qu'Apophis ne s'est pas rendu coupable de semblables violences, témoin les monuments qui ont été conservés des dynasties antérieures et les statues des Pharaons que l'on a laissé intacts et leurs inscriptions respectées. Ce sont là des preuves irrécusables que les Hyksôs n'ont pas tout détruit, mais qu'ils ont au contraire accepté, en partie du moins, la religion Egyptienne et qu'ils ont écrit dans l'idiome de ce pays. Il est donc plus que probable que Manethoos s'est laissé induire en erreur ou bien que l'antipathie contre la domination des étrangers fut la cause que son coup d'oeil n'a pas été impartial sur ce fait de l'histoire, prévention assez expliquable d'ailleurs, chez le prêtre de Sébennyte.

En résumant ce qui précède nous arrivons au résultat que pendant le règne de la quatorzième dynastie, une invasion de tribus Palestino-Phéniciennes a eu lieu en Égypte. Ces tribus plus généralement connues sous le nom de pasteurs du pays de Chet ou les Hyksôs, possédèrent la Basse Egypte, s'assimilèrent les moeurs Égyptiennes, pratiquèrent le culte Égyptien, écrivirent l'idiome Égyptien et habitèrent la place forte Avaris, ce qui traduit en Hébreu signifie Zoan. Ils y règnèrent environ 417 années, depuis l'an 2101 jusqu'a 1684 av. n. ère selon la chronologie de M. Lepsius, lorsqu'

Amosis les chassa. La quatorzième dynastie est appelée celle des Choites, originaire de Chois (Delta occident). Il est très probable que cette dynastie, comme l'indique M. Robiou, a règné en même temps que les Hyksôs, d'où suivrait que dans la succession des règnes, la quinzième dynastie suit immédiatement la treizième. [37] Sur ce départ nous dirons encore quelques mots.

Manethoos nous communique que le successeur de Mephratuthmosis avait assiégé Avaris et que les pasteurs s'étaient éloignés après avoir rendu la ville à certaines conditions; qu'ils avaient traversé les déserts de Syrie et s'étaient établis en Judée où ils bâtirent la ville d'Hiérosolyma ou de Jérusalem. [38] Après l'expulsion des pasteurs par Thutmosis, comme le raconte Manethoos, une série de rois se succèda jusqu'a Amenophis, dont on rapporte ce-ci: Il voulut, à l'exemple de son ancêtre, voir les dieux et quand il eut exprimé ce désir, il reçut la réponse qu'il serait éxaucé sous la condition qu'il purifierait tout le pays des lépreux et des autres gens impurs.

Le roi enchanté de cette réponse, ordonna immédiatement que tous ceux dans le pays qui seraient trouvés ayant quelque mal physique, seraient rassemblés. La multitude réunie de cette façon, compta huit myriades d'hommes, que le roi fit conduire aux carrières qui se trouvaient au côté oriental du Nil, pour y travailler tout comme les ouvriers destinés spécialement à ce genre de travail.

Parmi les lépreux bannis se trouvèrent quelques prètres très érudits. Amenophis fils de Paäpios, sage et prophéte, qui portait le même nom que le roi, craignant que la colère des dieüx serait excitée par la violence infligée aux

prètres, prévit que l'on verrait arriver des gens qui délivreraient les lépreux pour régner ensuite pendant treize années sur l'Égypte, mais ne se sentant pas le courage de le dire au roi de vive voix, il l'écrivit. Le roi saisi d'épouvante écrivit sans tarder, littéralement ceci: „Parce que ces gens ont travaillé depuis longtemps dans les carrières, on a prié le roi de leur indiquer un endroit pour se reposer et spécialement qu'il leur serait donné une ville sans habitants qui a appartenue autrefois aux pasteurs et que l'on appèle Avaris. Le roi veut bien leur accorder cela."

Selon les anciens théologiens, la ville en question est un lieu Typhonique, c'est à dire, appartenant au malin esprit.

Quand les lépreux étaient entrés dans la ville et s'y étaient établis de manière qu'ils pouvaient prendre l'offensive, ils choisirent comme conducteur ou chef, certain Osarsiphos, prètre de Héliopolis, auquel ils prêtèrent serment d'obéissance absolue.

Celui-ci leur donna une loi qui contenait qu'ils ne se prosterneraient plus devant les dieux des Égyptiens et qu'ils ne s'abstiendraient plus de se servir des animaux considérés comme saints par les Égyptiens; qu'au contraire ils étaient autorisés de les tuer et de se nourrir avec leur chair, n'étant plus liés à quoi que ce soit qui ne fut compris dans le serment.

Cette affaire arrangée et après avoir pris quelques autres mesures, toutes opposées aux moeurs Égyptiennes, le législateur fit rebâtir les murs de la ville par une grande partie du peuple et se prépara à la guerre contre Amenophis. Il manda ensuite quelques prêtres et quelques

lèpreux qu'il envoya aux pasteurs expulsés par Thutmosis et qui habitaient Hiérosolyma. Après avoir raconté le traitement infame, subi par lui-même et ses sujets de la part du roi d'Égypte, il leur fit la proposition d'arranger ensemble une expédition contre l'Égypte. Il s'engagea à leur ouvrir d'abord les portes d'Avaris, leur ancienne patrie et de leur procurer en abondance tout ce dont ils auraient besoin; il promit de se mettre à la tête des combattants, si on le désirerait, tout en leur persuadant que la victoire serait remporté facilement. Les pasteurs épris de cette proposition, se hatèrent de rassembler 200,000 guerriers, avec lesquels ils arrivèrent peu après à Avaris.

Quand le roi Amenophis apprit la nouvelle de cette invasion, il en fut tout découragé, se rappelant aussi la prédiction du fils de Paäpios. Il convoqua le peuple et tint conseil avec les principaux. Il fit venir les animaux sacrés et en premier lieu ceux que l'on adorait dans les temples; il ordonna aux prêtres de cacher soigneusement les images des dieux, tandis qu'il cacha son fils Séthos agé de cinq ans, chez un ami. Lui-même partit à la tête de 300,000 des meilleurs guerriers pour Memphis, sans tacher de rencontrer les ennemis, emporta de cette ville.... Apis et les autres animaux sacrés et se rendit ensuite en Éthiopie avec tous ses vaisseaux et grand nombre d'Égyptiens.

Le roi de l'Éthiopie l'accueilla cordialement, lui et son peuple et pourvut à leur subsistance. Il prit aussi les mesures nécessaires pour le séjour de treize années, temps fixé pour l'exil fatal de tout ce monde et fit partager entre eux des villes et des villages. Enfin il place son armée comme sauve garde pour Amenophis et les siens.

Les Solymites réunis aux lépreux éntrèrent en Égypte, où ils maltraitérent les vaincus à un tel point que ceux qui furent les témoins de leurs cruautés les appelèrent les plus vils des usurpateurs. Ils brulèrent les villes et les villages, commirent des actes sacrilèges en démolissant tout ce qu'ils trouvèrent de statues et d'images des dieux. Ils tuèrent les animaux sacrés auxquels on rendait des honneurs divins et en rotirent les chairs, ils contraignirent les prêtres d'en verser le sang avec leurs propres mains, après quoi ils jétèrent ceux-ci tout nus dehors.

L'on prétend que le fondateur de ce nouvel état fut prêtre et législateur originaire d'Héliopolis (On) et portait le nom de Osarsiphos ce qui veut dire „appartenant au dieu Osiris" (divinité qu'on adora a Héliopolis) mais qu'il changea ce nom en celui de Moïse, lorsqu'il passa dans ce peuple étranger. Plus tard Amenophis retourna de l'Éthiopie avec grand nombre de guerriers, tandis que son fils Rampsès (autre nom pour Séthos) avait de son côté rassemblé une armée aussi. Contre ces forces réunies les pasteurs et les lépreux s'allièrent, mais ils furent vaincus et les Égyptiens après avoir tué un grand nombre d'étrangers les ont poursuivi jusqu' aux frontières de la Syrie."

En résumant les traits principaux de l'histoire de Manethoos, nous obtenons le résultat que les Pasteurs firent une invasion en Égypte, se soumirent ce pays et bâtirent la ville d'Avaris. Ils furent chassés ensuite par Amosis dans la troisième année de son régne. (Le départ des pasteurs eut lieu selon Manethoos en vertu de certaines conditions accordées aux vaincus et pendant le règne de Thutmosis.) Ils se rendirent en

Syric où ils bâtirent la ville d'Hiérosolyma. Il y avait encore un autre tribu connu sous le nom de tribu des impurs ou des lépreux auquel fut donné la ville déserte d'Avaris. Après avoir été opprimés pendant un certain temps, ils s'y établirent, devinrent puissants, contractèrent une alliance avec les pasteurs et conquirent l'Égypte. Plus tard Amenophis et son fils Rampsès agé de dix-huit ans, les chassérent à leur tour et les poursuivirent jusqu'en Syrie.

Plusieurs monuments nous ont été conservés du temps des conflits avec les tribus étrangères. Ils se succèdent de la manière suivante: Le tombeau d'Ahmès; [39] le stèle de Thoutmès,[40] les monuments d'Amenophis III et celui d'Ibsamboul où l'on trouve le récit de la bataille que Ramses Meiamun livra aux Chets, jusqu' aux moindres détails. Nous y lisons qu' Ahmès chasse les Chets dans la troisième année de son règne et que Thoutmès III, le premier roi de la 18me dynastie [41], poussa ses conquètes jusqu' en Syrie. Amenophis III étendit son royaume jusqu'a Naharain [42] (Mésopotamie). Ramses Meiamun les soumit à son tour et conquit aussi une partie de l'Asie. [43] Menephta [44] et son successeur Séthos [45] poursuivirent ces conquétes. La vingtième dynastie, celle des Ramessides ne livra pas tant de batailles. [46] Enfin pendant le règne de la 21me dynastie, l'ancienne Avaris fut rebatie sous le règne des Tanites. [47]

Il nous est impossible de fixer avec certitude l'époque de l'expulsion des Hyksôs, parce qu'il parait que plusieurs rois se sont alliés à ce peuple et qu'il se peut qu'ils n'ont pris la fuite qu'en partie, ou bien que ce soient les guerriers seulement qui ont été chassés. Nous trouvons ensuite qu' Amosis mit une fin à la guerre avec les habitants

d'Avaris, mais aussi que plus tard cette ville fut rendue aux tribus opprimées, tandis que celles-ci s'allièrent aux Hyksôs expulsés et reconquirent l'Égypte. Il nous reste des monuments qui datent de la réconciliation d'Amenophis avec les Éthiopiens. [48]

Quand nous demandons maintenant, ce qu'il y à dans tout ce qui précède de vraiment historique, il me semble que l'on peut établir comme tel, les évènements suivants: Pendant la troisième année du règne d'Ahmès, roi d'Égypte, Avaris à été prise et ses habitants chassés jusqu'à Sharihéna ou la plaine de Saron. [49] C'était vers l'an 1681 av. n. ére. Amenophis fit encore une fois la guerre, mais selon M. de Rougé, ce fut contre d'autres tribus de pasteurs. [50]

Thoutmès étendit ses conquètes jusqu'en Mésopotamie, d'où il suit que les tribus furent ou chassées ou soumises et peut être alliées. Cette dernière supposition est la plus vraisemblable, parce que nous savons que Ramses leur fit de nouveau la guerre.

Ce n'est donc qu'une partie qui fut chassée; jusqu' ici nous ne possèdons qu'un seul monument qui a rapport à cet évènement. C'est un petit Sphynx à la tête de lion et portant le nom d'un roi Hyksôs. Il a été trouvé sous un vieux mur à Bagdad et fait partie aujourdhui de la collection de M. de Saint Sauveur. Devéria en à donné une notice et selon lui le nom du roi est Ra-set-noub. [51]

Il est probable que ce monument à été emporté par les fuyards, bannis d'Avaris; toutefois le bannissement du peuple tout entier, n'en recoit pas un témoignage irrécusable.

Il n'y à pas longtemps que M. Mariette a trouvé dans les environs des fouilles de Tanis, des hommes habitant à

Mensaleh, dont la physionomie présente le type sémitique tout à fait semblable a celui que l'on rémarque sur les monuments des Hyksôs. Il déduit de cette découverte la conséquence intéressante: „que les descendants des pasteurs habitent encore de nos jours aux bouches du Nil.“ [82]

III.

LES GRECS.

Quels furent d'aprés les traditions des peuples étrangers les rapports qui existèrent entre l'Égypte et la Phénicie? Voilà la question qui nous occupera à présent. Pour la résoudre d'une manière satisfaisante il faut que nous consultions en premier lieu les souvenirs que les Grecs ont conservés de ce fait historique.

Nous avons vu plus haut que l'oracle de Dodone, qui selon la tradition Grecque est d'origine Égyptienne, y fut transplanté par des navires Phéniciens, d'où suivrait nécessairement que les Grecs ont connu à une très ancienne date l'existence de relations entre l'Égypte et la Phénicie, établies par la navigation.

Strabon fait mention de la route que suivait le commerce entre ces deux pays, et plusieurs villes Égyptiennes étaient regardées par les Grecs comme des colonies Phéniciennes. Mais il y a des preuves plus concluantes encore.

Ils connurent par exemple un culte d'un caractère Phénicien très prononcé et tout à fait opposé au culte Égyptien. Selon Hérodote, [1] Ménélaus sacrifia des enfants

pendant son séjour dans la Basse-Égypte où il avait été envoyé en mission pour traiter avec le roi Protée les affaires d'Hélène, et en parlant du naufrage qu'il fit après, Euripide [2] nous communique, qu'il trouva des navires Sidoniennes dans la Basse-Égypte, qui le ramènèrent chez lui. Plus évidents encore que ces preuves sont les mythes concernant ce peuple, que nous trouvons conservés chez Apollodore. [3]

Les relations intimes établies entre les tribus Asiatiques et les habitants de la Basse-Égypte, sont prouvées par l'origine du nom d'Égypte, qu'il fait dériver du père qui fut la souche de ce peuple et qui s'appelait Aegyptus. Il était le fils de Bélus (Bel ou Baal) et d'Amphirroë, la fille du Nil. Le nom d'Amphirroë ne peut être considéré comme un nom propre, dans le sens ordinaire que l'on attache à cette expression; c'est plutôt un nom symbolique qui signifie: *celle qui est arrosée de tous côtés*, désignation donnée aussi à Memphis, parceque cette ville était entourée partout de canaux dérivés du Nil. [4] A un autre endroit l'on trouve Memphis designée sous le nom d'Amphirroë d'où il suivrait qu' Aegyptus serait le fils de Bélus et de Memphis. [5] Memphis, capitale de la Basse-Égypte et Bélus, la principale divinité des tribus Asiatiques sont ainsi représentés comme les parents d'Aegyptus. Le sens de ce mythe répond donc d'une manière affirmative à la question qui nous occupe, savoir: Que les Grecs ont eu connaissance des rapports entre l'Égypte et la Phénicie. Quelque peu nombreux qu'elles soient, les preuves enoncés nous suffisent; seulement il nous importe beaucoup de savoir si nous pouvons acquérir quelques éclaircissements quant à l'époque où ces relations ont

commencé à s'établir. Nous lisons chez Diodore que l'arrivée des tribus étrangères en Égypte et leur domination temporaire, lui fut connu et il s'accorde avec le récit de Manethos sur ce sujet, toutefois sans désigner les peuples conquérants par leurs noms. Lui aussi emprunta ce qu'il nous communique à des sources connues; nous reviendrons sur cela quand nous examinerons les traditions Romaines.

IV.

LES ROMAINS.

La tradition romaine à pour base principale les récits de Manethos et peut-être aussi ceux de Josèphe. En comparant les différentes traditions, cette assertion devient évidente.

Quand on examine attentivement les citations que Josèphe emprunte à Manethos, on est frappé de la confusion d'idées qui s'est introduite dans les écrits du premier, ce que l'on ne remarque pas chez le second. En nous communiquant les traditions de Manethos, Josèphe nous raconte en premier lieu le séjour des Pasteurs à Avaris, puis leur départ de là; plus loin il cite l'oppression que subirent les impurs où lépreux et la liberté qui leur fut rendue plus tard; après il fait mention du pacte qu'ils firent avec les Pasteurs bannis d'Hierosolyma et la conquête de l'Égypte.

Le chef du peuple allié s'y appelle Osarsiphus et Josèphe en s'arrêtant à ce nom, s'exprime ainsi : [1] „Il est certain

que nos ancétres, qui s'appellairent Pasteurs, ont abandonné l'Égypte 393 ans avant le départ de Danaus pour Argos. Manethoos dit quelque part que nos ancêtres sont arrivés par milliers en Égypte, qu'ils ont assujetti les habitants et que plus tard ils se sont retirés de là, pour aller se fixer dans le pays qui s'appelle la Judée où ils ont fondé la ville d'Hierosolyma et bâti un temple. Il se permet en suite des plaisanteries au sujet des Israélites en racontant des choses absurdes. Il nous confond par exemple avec les lépreux et nous considère comme ayant fait partie des Égyptiens qui furent chassés de l'Égypte, à cause des maladies impures dont ils étaient affectés."

Comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, Manethoos fait mention de Hyksôs et d'impurs ou lépreux et parmi les derniers il compte Moïse.

Josèphe, qui fait la même distinction, range les Israélites parmi les Hyksôs. En nous abstenant d'examiner, s'il peut alléguer pour justifier cette assertion, d'autres motifs que le sentiment de nationalité froissé, nous nous bornerons à constater que la confusion qui régne dans les récits historiques à partir de Manethoos, loin de diminuer, va en s'augmentant.

Voyons maintenant ce que nous trouvons chez Diodore, qui, comme nous le remarquions déjà, à cause de sa conformité avec les historiens Romains, peut être rangé parmi eux; nous y lisons: [1]

„Dans ces temps là il se trouvait en Égypte grand nombre d'étrangers, dont les opinions religieuses et les manières de sacrifier différaient considérablement des usances Égyptiennes, de sorte qu'ils étaient regardés par ceux-ci comme des gens qui scandalisaient les dieux du pays.

Pour se débarrasser de ce fléau, les Égyptiens résolurent de les chasser de chez eux, ce qu'ils mirent à exécution. Les plus braves et les plus considérés parmi ces étrangers bannis, se transportérent en Grèce sous le commandement de Danaus et de Cadmus, tandis que les autres plus forts en nombre, partirent pour le pays qui s'appelle aujourdhui la Judée, région à cette époque déserte et inhabitée. Le chef de cette colonie s'appelait Moïse, homme éminent par son intelligence et sa force physique.

Après avoir établi son peuple dans les différentes parties du pays, il fit bâtir la ville d'Hierosolyma et le temple que l'on y garde en grand honneur.

Il enseigna un culte divin et des cérémonies sacrées et fut le législateur du jeune état, dont il divisa les sujets en douze tribus, d'après les douze mois de l'année. Il leur défendit de faire l'image de Dieu, parce qu'il jugeait que le ciel qui embrasse le monde était tout-puissant et seul Dieu, dont il était impossible de faire une image."

Jusqu' ici le récit de Diodore. Il est évident qu'il à puisé aux sources de Josèphe et de Manethoos, quoiqu'il ne fasse pas mention des Hyksôs et qu'il partage l'opinion de Manethoos, qui désigne Moïse comme le chef des lépreux.

L'historien romain ne se distingue pas de son collégue Grec par des rapports plus clairs ou plus originaux. Justin [3] nous donne à quelques exceptions une histoire analogue à celle que nous connaissons déjà. Selon lui, les Israélites seraient originaires de Damas, un état considérable en Syrie, qui devait son nom au roi Damascus, dont les successeurs furent Azelus, Adores, Abraham et Israël; ce dernier jouit d'une plus grande célébrité que

ses prédécesseurs parce qu'il avait dix fils. „Après avoir partagé son peuple en dix partis qu'il appelait tous juifs d'après Juda, il en donnait le pouvoir suprême à ses fils. Le plus jeune des frères, Joseph, jeune homme d'une rare intelligence, fut écarté secrètement par ses aînés et vendu à des marchands étrangers qui le menèrent en Égypte. Arrivé là et vendu une seconde fois, il s'initia vite, guidé par ses dispositions naturelles, dans les secrets de la magie et sut captiver en peu de temps la bienveillance du roi. Il fut tellement habile à expliquer des songes, qu'il annonça plusieurs années d'avance une stérilité de la terre qui menaçait le pays d'une disette affreuse, dont les conséquences auraient été incalculables si le roi, persuadé par son favori, n'eut ordonné des mesures afin d'emmagasiner pendant plusieurs années une partie des récoltes.

Ce Joseph avait un fils Moïse, qui fut héritier des connaissances de son père et qui outre cela était remarquable par la beauté de sa personne. Mais les Égyptiens exhortés par l'oracle, chassèrent de leur pays les nombreux habitants souffrants de la gale et d'autres maladies impures, afin de mettre un obstacle aux ravages de la peste.

Élu chef des expulsés, Moïse emporta les vases sacrés des Égyptiens qu'il avait volé, mais qu'il fut obligé de leur rendre, lorsqu'ils les réclamèrent les armes a la main. Moïse reprit le chemin de Damas, sa patrie et se reposa pendant quelques jours près du Mont Syna, à cause des fatigues que le peuple avait eu à endurer pendant les sept jours qu'ils mirent à traverser le désert d'Arabie et pendant quel temps ils furent privés de nourriture. Il consacrait pour les siècles à venir le septième jour, qui

selon les coutumes juives est appelé Sabbath, parce que ce jour avait mis un terme a leur faim et afin qu'ils ne vivraient plus ensemble avec des étrangers dans l'avenir, en se souvenant qu'ils avaient été chassés de l'Égypte par la crainte qu'ils communiqueraient la contagion."

Nous voyons que Justin, lui aussi, consulte Josèphe ou Manethoos, mais garde le silence au sujet des Hyksôs en désignant Moïse comme le chef des lépreux.

Tacite[1] se trouve à la même hauteur des connaissances historiques; il cite les mêmes évènements, mais modifiés cà et là, à sa manière. Son dernier livre de l'histoire commence par le récit de l'expédition de Tite en Palestine et la conquête de Jérusalem. En traitant cette matière, il entre aussi en quelques détails au sujet de cette ville et de son origine et cite plusieurs dérivations du nom du peuple qui l'habite et entre autres celle-ci: „Du temps qu' Isis possédait la souveraineté de l'Égypte, une grande partie d'un certain peuple qui s'était accru considérablement peu a peu, aurait émigré, sous la conduite de deux chefs, Hiérosolyme et Judée. Selon d'autres, ce peuple serait descendu d'une nation qu' Homère avait déja connu, les Solymi, qui bâtirent une ville qu'ils appelèrent d'après leur propre nom Hierosolyma. Toutefois, les historiens les plus dignes de foi déclarent unanimement, qu'a une certaine époque, une épidémie désola l'Égypte entière et fit dépérir tout homme qui gagnait la maladie; que le roi Ochoris consulta l'oracle d'Ammon, qui lui ordonna de purger son royaume et de chasser cette nation impure, comme les disgraciés des dieux. Tout ce peuple fut donc rassemblé et banni du pays, puis chassé vers des lieux déserts ce qui les rendit

tristes et désèspérés. Mais Moïse, un des bannis, parla à ce peuple en lui disant, qu'il ne fallait plus èspérer de secours ni des dieux ni des hommes, mais qu'ils n'avaient qu'à mettre leur confiance en lui comme dans un messager divin. Les tribus l'acceptèrent comme tel et entreprirent sous sa conduite une excursion incertaine, sans savoir où ils allaient. Ce qui leur manquait le plus pendant leurs courses, c'était de l'eau pour boire, mais un jour on vit paraitre un troupeau d'ânes sauvages qui s'avancèrent vers un rocher au pied duquel se trouvait un bosquet ombragé et Moïse en les y suivant trouva de l'eau en abondance.

Après six jours de voyage ils arrivèrent en Judée, y bâtirent une ville et un temple et chassèrent les habitants. Moïse donna de nouvelles lois, tout à fait opposées à celles des autres peuples. Ils regardent comme sacré, ce qui chez nous est réputé profane et de cette manière ils ont consacré dans l'intérieur de leur temple l'image de l'animal qui les à sauvé autrefois, quand ils se trouvèrent errants dans le désert et succombèrent de soif." Nous trouvons ainsi le récit de Tacite tout a fait en accord avec ceux de Justin, de Diodore et de Manethoos, mais ce dernier seul est la source originale où tous les autres ont puisé, quoique les différents historiens aient orné leur récits en les entremèlant de plusieurs légendes. Chaque écrivain a sa manière particulière de reproduire l'histoire et ces particularités mettent toujours hors de doute, le rapport qui existait entre la Palestine et l'Égypte.

Il nous est impossible de décider si les écrivains Romains ont connus et consulté d'autres sources que Diodore, Josèphe et Manethoos, bien que le cachet original

qui les caractérise tous, puisse donner lieu a le croire. Les accuser d'avoir agi arbitrairement, trancherait la question d'une manière facile mais sans toutefois la résoudre. Nous nous contenterons pour le présent d'établir la thèse: Que les Romains ont eu connaissance des rapports qui existèrent entre les tribus de la Palestine et de l'Égypte.

V.

LES BÈRBÈRES.

„Avant de faire son entrée en Canaän, Josué fit trois propositions aux habitants de ce pays, savoir: Ceux qui désiraient émigrer avaient la permission de s'en aller, ceux qui désiraient la paix, n'avaient qu'a se rendre, tandis que ceux qui préféraient de combattre pouvaient se préparer au combat.

Alors les Gergésites qui croyaient en Dieu, prirent la fuite et se rendirent en Afrique." [1] C'est ainsi que s'exprime la tradition Hébraïque et elle ajoute, que quelque temps après, les tribus qui s'étaient enfuis reviennent pour faire valoir leurs droits sur le pays de Canaän; là-dessus nous lisons ce qui suit: „Quand les fils de l'Afrique étaient arrivés, pour comparaitre avec les Israélites devant Alexandre de Macédoine ils parlaient ainsi." Le pays de Canaän nous appartient car il est écrit Nom: 32, 2." Un juif savant sut convaincre Alexandre de la nullité de leurs arguments." [2] Voilà la tradition et il y en a qui sont d'avis que ces citations ont été

empruntés à un document apocryphe qui traite de la conquète de Canaän.[3]

Les anciennes chroniques font descendre aussi les Africains des tribus de Palestine et rapportent que les Africo-Phéniciens et les Carthaginois doivent leur origine au petit fils de Noë.[4]

Les tribus qui habitent l'Afrique septentrionale y seraient arrivés en traversant le Delta, lorsqu'ils étaient mis en fuite par Josué. Nous possédons un rapport conforme à celui-ci du temps d'Alexandre Sévère (234 années après J. Chr.) qui nous communique que les habitants des îles Baléares descendaient des Cananéens qui prirent la fuite devant Josué et que la ville de Cadix en Espagne fut bâtie par des Jébusites et autres tribus Cananéennes.[5]

Tous ces gens fuyant devant Josué auraient érigé un monument à Tingis en Numidie en signe de leur origine. Le plus ancien historien rapporte a ce sujet ce que voici:[6] „Lors de leur défaite par Josué, les Cananéens, fuyant leur exterminateur, passèrent en Afrique naviguant sur Tingis, fait constaté par une inscription gravée sur des colonnes en Afrique, inscriptions conservées jusqu' aujourd'hui et littéralement ainsi concues: „Mis en fuite par le brigand Josué, nous princes des Cananéens, nous sommes venus habiter ici." Cette citation a été probablement empruntée de Procope, qui était au service de Bélisaire, le général de Justinien. Dans sa description de la guerre contre les Vandales et les Maures, il rapporte: „que le littoral de la Palestine fut dans la possession des tribus Phéniciens et que les Gergésiens et les Jébusites mis en fuite par Josué s'étaient rendus en Égypte. Qu' arrivés là ils furent de nouveau chassés par les habitants

et se retirèrent en Lybie ou ils bâtirent plusieurs villes. Ils peuplèrent la côte jusqu' aux colonnes d'Hercule (Gibraltar). Toutes ces tribus parlaient la langue Phénicienne, ce qui est prouvé par une source en Tingis où l'on voit écrit en caractères Phéniciens: „Nous avons pris la fuite pour Josué le brigand le fils de Nave." [7] Ces mythes sont d'une grande valeur pour la comparaison avec les légendes des tribus alliés aux habitants de l'Afrique septentrionale. Tous ces habitants sont nommés Berbères. M. Deveaux est le dernier qui à écrit sur eux et est arrivé au résultat suivant. Le fond de la population Kabyle est de race Berbère et par conséquent de race Caucasique. La race Berbère forme le noyau de la population qui habite la partie de l'Afrique qui s'étend depuis le littoral jusqu' à une zone encore inexplorée, peut-être jusqu'en Éthiopie." M. Texier, dans sa critique de cet ouvrage ajoute à ce-ci: „Nous savons par Procope l'époque où cette partie de la côte d'Afrique fut envahie par les tribus Phéniciennes, par des Gergésiens et des Jébusites. Ces derniers étaient chassés de la Phénicie par les Hébreux qui étaient arrivés sous la conduite de Josué. Après un court séjour en Égypte les Phéniciens furent contraints de se rétirer en Afrique où ils étendirent leurs habitations jusqu' aux colonnes d'Hercule. Ils bâtirent une place forte en Numidie où se trouve à présent la ville de Tingis (Tanger). [8]

Tout ce que nous savons de ce peuple s'accorde avec cette origine Palestinienne; les récits des anciens historiens en font mention de la même manière que leur propres légendes populaires et celles d'autres nations; d'ailleurs cette assertion est mise hors de doute par leur

idiome et leurs monuments. Nous venons de citer déjà quelques témoignages mais nous possédons la source principale de leur histoire dans le travail de Ibn-Kaldun.[9] Celui-ci nous raconte au sujet de leur origine ce qui suit: [10] „Leur langage est un idiome étranger, différent de tout autre, circonstance qui leur à valu le nom de Berbères. Voici comment on raconte la chose: Ifricos envahit le Maghreb et l'Ifrikia et y bâtit des bourgs et des villes, après avoir tué le roi. Ce fut même d'après lui à ce que l'on prétend, que ce pays fut nommé Ifrikia. Lorsqu'il eut vu ce peuple de vue étrangère et qu'il eut entendu leur langage, dont les variétés et les dialectes frappérent son attention, il céda a l'étonnement et s'écria „Quelle Berbèra est la votre;" on les nomme Berbères pour cette raison. Le mot Berbèra signifie en Arabe un mélange de cris inintelligibles. Les hommes versés dans la science des généalogies s'accordent à rattacher toutes les branches de ce peuple a deux grandes souches, celle de Bernès et celle de Madghis. Comme ce dernier était surnommé El-Abter on appelle ses descendants El-Botr (signifiant: sans postérité) Madghis et Bernès, s'appelaient tous deux fils de Berr . . . . , d'autres déclarent que les Béranès sont enfants de Berr qui descendait de Mazigh fils de Canaän, tandis que les Botr ont pour ayeul un autre Berr, qui était fils de Kais et petit fils de Chailan." — Selon cette déclaration la liste généalogique serait ainsi:

Canaän. — Chailan.
Mazigh. — Kais.
Berr. — Berr.
Béranès. — El-Botr.

Selon d'autres traditions Bel, dieu principal de la

Syrie, disparut en Afrique.[11] Il y règnait en prince très sévère [12], chassa Ammon le dieu des Lybiens et s'empara de son royaume. Son fils Aphros règnait après lui et donnait au pays le nom d'Africa. [13] Chez les Arabes nous trouvons aussi que les Africains du Nord sont censés d'être d'origine Cananéenne. Abulfeda en donne les témoignages les plus détaillées. [14] Selon la légende des Himjari le premier conquérant de l'Afrique était Seddad fils d'Ad que nous retrouvons en Phénicie sous le nom de Sadid fils de Kronos. [15] Il s'était avancé jusqu'en Mauritanie et avait bâti la ville de Tingis, qui levait des impôts sur le pays environnant. [16] Après celui-ci règnait Dhu-el-Karnain, dont le Koran prétend qu'il fit une expédition en Afrique [17] et qui eut pour successeur Afrikis fils d'Abraham et de Kétura. [18] D'après une autre légende Afrikis fit la conquête de la Mauritanie et s'avança jusqu'à Tingis; sa suite était composée d'un mélange d'Amalécites et de Cananéens qu'il transporta de la Syrie en Afrique, ce qui est constaté aussi par Ibn-Kaldun qui s'exprime en ces termes: [19] „Ces tribus sont des branches de la population Yéménite qu'Ifricos établit en Ifrikia avec les troupes qu'il y laissa pour garder le pays." Plus loin il dit. „Selon Et-Tabiri (célèbre historien et théologien mort en 923) et d'autres historiens, les Berbères sont un mélange de Cananéens et d'Amalécites, qui s'étaient répandus dans divers pays après que Goliath fut tué. Ifricos ayant envahi le Maghreb, les y transporta des côtes de la Syrie et les ayant établis en Ifrikia, il les nomma Berbères. Les Berbères, selon une autre opinion, descendent de Cham, fils de Noë et ont pour aieul Berber fils de Temla, fils de Mazigh, fils de Canaän, fils de

Cham. Une autre dit, qu'ils descendent de Berber fils de Kesloudjim (Casluhim), fils de Mesraim, fils de Cham.

Selon une autre hypothèse, ce sont des Amalécites qui descendent de Berber fils de Temla, fils de Mareb, fils de Faran, fils d'Amr, fils d'Amlac, (Amalec) fils de Lavad, (Lud) fils de Sem. D'après cette opinion les Berbères seraient des Amalécites. Les Berbères, dit un autre, se composent de diverses tribus, Himjérites, Coptes, Amalécites Cananéens et Coreichites, qui s'étaient réunis en Syrie et parlaient un jargon barbare. Ifricos les nomma Berbères à cause de leur loquacité. D'autres rapportent qu' Ifricos formait avec ces gens une armée afin de conquérir l'Afrique et que cela fut la cause de leur émigration. Ils les nomma Berbères et à ce sujet on cite de lui les vers suivants :

„Le peuple Cananéen murmura (berbèrat) quand je le forçai a quitter un pays misérable pour aller vivre dans l'abondance."

On n'est point d'accord, dit un autre, sur le nom de celui qui éloigna les Berbères de la Syrie; les uns disent que ce fut David qui les en chassa après avoir reçu par une révélation divine, l'ordre suivant... O David fais sortir les Berbères de la Syrie, car ils sont la lèpre du pays. D'autres veulent que ce soit Josué fils de Noun ou bien Ifricos ou bien encore un des rois Tobba, qui les en expulsa. Enfin, les Berbères voulurent rester en Égypte, mais ayant été contrariés par les Coptes jusqu'à quitter ce pays, ils s'en allèrent à Barca en Ifrikia et à Maghreb. Ayant a soutenir dans ces contrées une longue guerre.... etc. Pendant plusieurs siècles les Berbères vécurent sous la tente dans les régions abandon-

nées et ne s'occupaient qu'a mener paître leur troupeaux aux environs des grandes villes, depuis Alexandrie jusqu'à l'Océan.

C'est ainsi que l'on fait descendre les Berbères de différents peuples, des Phéniciens, des Philistins, des Amalécites. Il y a encore une opinion qui leur suppose une origine Égyptienne, Ibn-Kaldun [20] dit encore: „Le plus probable est cette opinion qui réprésente ce peuple, comme les enfants de Cobt fils de Ham. Quand Cobt se fut établi en Égypte, ses fils en sortirent pour aller vers l'occident et ils prirent pour habitation le territoire qui s'étend depuis la frontière de l'Égypte, jusqu'à l'océan vert.... et en se prolongeant jusqu'à la limite du grand désert."

Il est cependant peu vraisemblable que tout le littoral de l'Afrique septentrionale fut peuplé par ces tribus, car on trouve parmi les peuples qui l'habitent des races différentes. Toutefois ils parlent presque tous un dialecte de l'idiome Berbère. La plus près de la vérité sera donc l'opinion qui établit, que les tribus Asiatiques en côtoyant l'Égypte se sont fixés là, de sorte que les habitants seraient un mélange de peuples de l'Asie et des aborigènes du pays. [21] Il y a des monuments qui affirment ces différentes opinions. Le musée de Constanstine les possède en quantité et celui de Leyde en a quelques uns aussi. [22] Le dieu Syro-Phénicien Baal reçoit en général les honneurs d'une divinité principale. Quant a l'époque où ces différentes tribus ont fait leur entrée en Afrique, j'ose énoncer à ce sujet l'hypothèse que voici: Arba fondit Hebron, la fondation de Hebron coïncida avec celle de Zoan en Égypte, l'Avaris des Hyksôs. Arba est appelé le père

des Lybiens, il ne sera donc pas trop hasardé de supposer que vers cette même époque eut lieu l'invasion des Hyksôs et la population d'une partie du littoral de l'Afrique septentrionale.[23] Le nom d'Arba cependant est écrit avec une préfixe, de manière qu'il faut le lire comme T-Arba, une façon très commune, dont ils se servirent pour indiquer les noms d'origine étrangère.[24] Nous possédons ainsi dans la tradition légendaire des Berbères, une preuve historique du séjour des tribus Palestiniennes et Phéniciennes dans la Basse-Égypte et en faisant des recherches chez leurs plus proches voisins nous trouvons là aussi la tradition confirmée.

VI.

LES ARABES.

Abulfeda nous communique: „que Joseph, après avoir été vendu par ses frères pour quarante draghmes, fut mené en Égypte et vendu une seconde fois à El-Aziz le directeur des magasins de blé. A cette époque règnait en Égypte un Pharaon qui s'appelait El-Rayan fils d'El-Walidi, issu des Amalécites, peuple .... qui descendait d'Amlac fils de Sem, fils de Noé.

Après quelques successeurs de celui-ci, le trône échut à El-Walid, qui ordonna de tuer les petits garçons des Israélites. A cette occasion Moïse fut soustrait à la vigilance des assassins et sauvé. Il délivra le peuple tandis que le Pharaon et les siens périrent. Il conduisit le peuple à Hiéréchun la ville des géants."[1] Cet histo-

rien, comme nous voyons, change le règne des Hyksôs en celui des Amalécites. Ceux-ci avec les habitants de Yemen étaient en relation avec la tribu d'Ismaël.[2] Dans un autre chapitre ils sont appelés les descendants d'Amaléki fils de Laudhi, (Lud) fils de Sem. Après la confusion des langues a Sanaam, ils bâtirent une ville en Yemen, puis partirent de là pour le pays de Mecca ou ils assujettirent les tribus ennemies. Les Amalécites avaient aussi, errants en Syrie, des hordes armées auxquelles Moïse et après lui Josué fit la guerre. De ces Amalécites sont issus les Pharaons de l'Égypte.[3] M. Tuch dans son explication des inscriptions Sinaïtiques[4], à donné quelques éclaircissements au sujet de ce peuple. Le désert de Pharan limité par les montagnes de Et-Tih, était peuplé par les Paranites ou Pharanites de l'antiquité, qui selon Strabon, continuèrent leur vie de nomades dans des vallées plus méridionales, lorsqu'ils furent forcés de quitter le désert à cause de son aridité. Selon l'ancien testament les Amalécites étaient les habitants du désert de Pharan et de là nous les voyons étendre leurs brigandages en Égypte, en Palestine et même jusqu' au limites méridionales de la Judée. Nous les trouvons aussi refusant aux Israélites l'entrée, lorsque ceux-ci quittèrent l'Égypte. Les Pharanites et les Amalécites sont les mêmes tribus, qui exercaient le brigandage jusqu'en Arabie et qui règnaient en Mecca, d'où résulte que les noms de villes et de personnes sont liés à ce tribu et parmi les inscriptions Sinaïtiques, M. Tuch trouvait trois noms qui revendiquent une telle origine. Ces traditions sont ainsi d'une grande valeur pour le but que nous poursuivons. L'authenthicité ne sera contestée par personne. Il résulte donc de ce qui

précède que les tribus de l'Arabie ont conservé le souvenir que l'Égypte a été dans la possession d'étrangers. Les Arabes attribuent cette domination à la tribu des Amalécites, qui habitèrent le désert de Paran entre la Palestine et l'Égypte. Il reste indécis s'ils furent les alliés des Hyksôs ou bien s'ils furent eux-mêmes les Hyksôs, mais ceci ne nous importe pas pour nos recherches; il nous suffit qu'ils soient désignés comme les étrangers qui se trouvaient en Égypte du temps de Joseph et le résultat que nous avons recueilli c'est que chez les différents peuples la tradition a été conservé du fait historique, qu'une tribu Asiatique à séjourné dans la vallée de la Basse-Égypte et qu'elle était composée d'un mélange de nations Phénico-Palestino-Arabes, parmi lesquelles les Israélites, selon toute probabilité, ont occupé une place.

VII.

LES ISRAÉLITES.

Lorsqu'on relit les anciens documents du peuple d'Israël et que l'on étudie attentivement les faits historiques qu'ils contiennent, nous apercevons qu'avec un peu d'efforts on peut retrouver dans l'ancien testament le fil conducteur qui nous guide à travers cette histoire antique.

Il faut pour cela que l'on fasse quelques efforts, je le répète, et rien n'est plus aisé à comprendre, car il va sans dire que les arts et les sciences ne peuvent être cultivés avec quelque succès par un peuple nomade, qui n'a pas même un séjour fixe et ignore tout à fait les avantages

de la société et ceux qui résultent des relations internationales, qui ont tant d'influence sur le développement de l'esprit humain. Aussi ces vieux documents dont nous parlions tout à l'heure portent l'empreinte très marquée d'une légende de famille, qui s'est conservée à travers les siècles à force d'avoir été transmise de père en fils par tradition orale. Il n'y a qu' Abraham, Isaäk, Jacob et Joseph qui ont une histoire, tandis que la série des faits et des évènements, qui s'attachent à ces individus, prouve bien qu'ils se sont passés dans un même endroit, mais ne présente pas une histoire qui se déroule et dont les phases se suivent dans un enchainement nécessaire.

Plusieurs généalogies se trouvent éparses parmi ces récits. On y rencontre les noms des ancêtres d'Abraham ou des membres de sa famille et de tribus amies ou parentées. Quand nous examinons attentivement ces généalogies nous voyons presque toujours que les noms qui s'y trouvent sont les noms des pays ou des tribus qui furent en rapport avec le peuple d'Israël. Toutefois il se peut quelles serviront pour nous indiquer le chemin qui conduit à la découverte d'autres phases de l'histoire antique.

Nous commencerons nos recherches par les ancêtres d'Abraham. Voyons ce que la généalogie peut nous apprendre de l'histoire de la tribu qui a vu naître ce patriarche. M. Bunsen, dans son „Bibelwerk," a déposé les résultats de ses études scientifiques sur cette matière et nous lui empruntons en partie ce qui suit. [1]

Selon le onzième chapitre de la Génèse nous lisons le régistre de famille ainsi:

Sem — Arpakschad — Schélach — Héber — Péleg — Réhu — Sérug — Nachor — Tharach — Abraham — Izaäk — Jacob.

A partir de Nachor, nous trouvons rapporté les évènements historiques des quatre personnes qui viennent après lui, de sorte que nous pouvons considérer leurs noms comme des noms de personnes. Quand nous examinons, pour faire la comparaison, la généalogie qui se trouve dans le chapitre précédent, nous lisons encore: Sem (Elam-Assur) Arpakschad (Lud-Aram) — Schélach — Héber — Péleg et Joktan. Ce sont les mêmes noms jusqu'à Péleg, seulement avec cette différence que de plusieurs personnes, nous trouvons cités aussi les fils. Semblables sont les noms de Sem — Arpakschad — Schélach — Héber — Péleg et Réhu, ce dernier nous l'ajoutons de l'autre généalogie.

On cite le fils de Héber, Péleg, avec cette remarque: „Du temps qu'il vivait le monde fut partagé," ce qui signifie que de son temps, l'humanité vivante se séparait en deux parties. Joktan, le frère de Péleg, avait treize fils et tous ces Joktanides portent les mêmes noms que les tribus qui habitèrent Yemen (le presqu'île de l'Arabie).[2] Cette division dont nous parlions s'accorde ainsi avec l'époque où la tribu de Yemen se sépara des autres Sémites. Elle se rendit en Arabie tandis que les autres allèrent plus loin encore.

Quand nous reprenons la généalogie à son commencement, nous y lisons que Sem était le fils de Noë et que le plateau du Caucase fut le lieu où, selon la tradition, l'arche de Noë toucha terre et où la postérité de Sem tint son séjour les premiers temps. Au pied de

ces montagnes étaient situés les royaumes de Chaldée, d'Assyrie et de la Perse et les premiers noms cités dans la généalogie de Sem sont ceux de Elam, Assur, Lud et Aram.

D'ailleurs, dans les noms des fils de Sem se trouve caché le sens que voici: Sem signifie nom, Schélach émigration, Héber traverser, Péleg division, Réhu paturage. Il est donc très probable que ces noms se rattachent à un sens plus profond qu'ils ne font supposer au premier abord. Examinons les donc séparément:

Sem. Le nom donné à la personne d'où le peuple élu a pris son origine, selon le point de vue Israélite. Ses fils furent:

Elam — Assur — Arpakschad — Lud — Aram.

Elymais. Tribu ou peuple habitant la rive orientale du Tigre dans la Babylone orientale. [3]

Assur. Tribu aux sources du Tigre où se trouvait le royaume de Ninus.

Arpakschad. Arapachitis qui touchait aux pieds des montagnes de l'Arménie.

Lud. Lydie pays célèbre dans l'Asie mineure.

Aram. Le plateau de l'Arménie. Plus tard le nom d'Aram fut généralement employé pour désigner la Syrie.

L'endroit où fut Arpakschad ou Arapachitis est limité ainsi: à l'est se trouvait Elymais, au sud l'Assyrie, à l'ouest la Lydie et au nord l'Arménie.

Après Arpakschad suit, parmi les fils, Schélach ce qui signifie émigration, nom qui se rattache à un fait historique qui eut lieu du temps où les ancêtres d'Abraham commencèrent leur vie de nomades. Ils sortirent d'Arapachitis longeant la rive orientale du Tigre et traversèrent cette

rivière, évènement dont le souvenir s'est conservé dans le nom de Héber, fils de Schélach. Il parait cependant qu'une dispute eut lieu après cette traversée, une de ces fréquentes discordes entre les nomades qui plus tard devinrent tant de fois les causes de guerres, et dont l'origine était l'accroissement de la tribu, d'où suivait souvent manque de nourriture suffisante, ou de terrain nécessaire pour se fixer temporairement. Après Héber la multitude se divisa en deux parties, évènement auquel se rattache le nom de Péleg qui signifie division. Une partie de la tribu partit pour Yemen et le reste retourna au Caucase en longeant la rive droite du Tigre et en traversant la Mésopotamie. La plaine fertile de ce pays offrit de magnifiques paturages aux nomades et le nom Réhu, fils de Péleg, est sans contredit la plus propre dénomination que l'on a pu donner à cet évènement. Ils s'avancèrent jusqu' à Osroéne, lieu appelé Sarug par les Syriens et y séjournèrent pendant quelque temps. Cette phase nous a été conservée dans le nom du père de Nachor Sérug; cette région est l'Ur des Chaldéens ou le pays de Haran, lieu qui vit naître Abraham.

Nous trouvons ainsi dans ces généalogies l'histoire ancienne des Abrahamides. La tribu prit naissance sur le plateau du Caucase, elle était errante au delà du Tigre, tout en se multipliant et se divisait en deux parties après avoir passé cette rivière. Ils traversèrent la Mésopotamie, jusqu' aux plaines d'Édessa et séjournèrent temporairement à Haran, qui est l'Ur des Chaldéens.

La généalogie d'Abraham contient encore les noms des personnes suivantes:

Nachor I
Tharach

Abraham — Nachor II — Haran
épouse épouse

Sarai – Hagar. Qéturah – Milka. Milka – Lot – Jiskah.

Après un séjour à Haran, Abraham passe l'Euphrate et le Jourdain pour aller habiter la rive occidentale de la mer morte, près des forêts de chênes de Mamre, dans le pays des Amorites. Plus tard il descend en Égypte où son peuple se mèle aux Égyptiens. Il avait épousé Sarai, Hagar et Qéturah, dont il eut plusieurs fils dont les noms sont conservés dans les généalogies. De son mariage avec Hagar[4] il eut Ischmaël, qui à son tour eut douze fils, dont on trouve les noms chez différentes tribus Arabes. Sa postérité est connue aussi sous le nom de Hagarènes, qui plus tard dans l'histoire des Israélites[5] sont cités comme ennemis. La race de Qéturah[6] offre les mêmes particularités, ce sont aussi tous des noms de tribus Arabes des environs de la Mecque, de sorte que ces deux généalogies démontrent clairement, que les habitants d'une partie de l'Arabie furent en relations très intimes avec la race d'Abraham. Ces deux documents ont été écrits évidemment dans le même but. Qéturah n'a pas d'histoire et celle d'Hagar est écrite plus tard d'après la généalogie.[7]

En Abraham se trouve ainsi personifié l'ancienne tribu Araméo-Chaldéenne, qui se confonda dans le désert, qui s'étend entre l'Arabie et Babylone et dans l'Arabie septentrionale, avec plusieurs autres races. Les Hagarènes sont réprésentés par Nébajoth, qui fut le père des Nabathéens qui

habitérent du côté sud-est de Babylone; les Qéturites par Midian qui est limitrophe du pays précédent. De cette manière la race d'Abraham, est liée à l'Arabie et à Babylone.

Quand nous examinons la suite de son histoire nous trouvons les descendants qu'il eut de Sarai, dans l'ordre suivante :

Sarai

Izaäk

Jacob — Édom.

Les Iraélites. Les Édomites.

L'histoire d'Édom est étroitement liée à l'Arabie pétrée et à son nom se rattachent aussi les Amalécites, dont nous avons fait déjà la connaissance et qui, selon la tradition Arabe, dominèrent l'Égypte et furent les principales tribus parmi les peuples Asiatiques. Selon les légendes Israélites ces Édomites furent intimement liés avec le peuple d'Israël et nous remarquons dans cette assertion une tentative de l'auteur pour rattacher au héros de la tradition toutes les tribus qui ont eu des rapports avec le peuple Hébreux ou qui s'étaient alliés à lui. De la comparaison des généalogies [8] résulte évidemment que les Édomites furent les descendants des Chorites ou Troglodytes, qui disparaissent insensiblement du théatre de l'histoire, tandis que l'on voit Édom exister encore du temps d'Hérode, roi d'Idumée, époque ou Édom, frère jumeau d'Israël, règnait pour s'éteindre l'un avec l'autre.

Toutes ces généalogies démontrent des relations plus ou moins intimes entre les différentes tribus et la race d'Israël. Cette race ainsi entremelée arrivait en Égypte d'après leur propre tradition. Il n'est pas possible de fixer l'époque

de cet évènement quoiqu'il est très probable qu'ils y séjournèrent du temps de Ramsés II Sésostris. Cette opinion acquiert un certain degré de vraisemblance, par les détails qui nous sont rapportés au sujet de Joseph et de son gouvernement, dont nous trouvons chez Diodore [9] une citation conforme: „Sésostris divisa le pays entier en 36 provinces, appelés nômes par les Égyptiens. Pour gouverner ces nômes il nomma un gouverneur, dont la charge était de reçevoir les revenus royaux et de veiller aux intérêts des provinces.... Il fit élever de grandes collines et y fit bâtir des villes."

L'érection de ces collines et la fondation des villes est aussi très compatible avec la tradition Israélite, qui nous apprend que ce peuple devait bâtir les villes de Pithom et de Ramses, et la longue vie et le règne de Ramses II s'accordent à ce que l'on dit du Pharaon de l'exode.

Voyons si nous pouvons découvrir quelques traces des Hébreux dans la Basse-Égypte. Tout récemment M. Chabas a traité cette question dont nous empruntons les passages suivants. [10]

„Si les monuments de la domination des Pasteurs sont peu nombreux, bien plus rares encore sont ceux du séjour des Hébreux en Égypte, on n'en a jusqu'à prèsent signalé aucun qui n'ait éte récusé par la critique."

Ici la question se présente: Si, dans le cas que ces traces existent, elles se trouvent sur les monuments qui contiennent les victoires glorieux des Pharaons ou bien, si on doit les chercher dans les papyrus où se trouvent décrits plusieurs choses différentes. „Dans ces papyrus nous voyons apparaitre les Maschawascha, les Kahaka, les Schardana, auxiliaires plus ou moins importants des

forces Égyptiennes, et bien plus souvent encore les Madjaï, peuplade soumise par les armes des Pharaons de la XII° dynastie. Ces étrangers paraissent s'être aisément accommodés au joug Égyptien. Ils formèrent longtemps une troupe spéciale chargée de maintenir l'ordre et de veiller à la sûreté publique.

Colonie productive, retenue par force sur le sol Égyptien et employée par les oppresseurs à des travaux variès, les Hébreux ont dû donner lieu à des mentions du même genre, et notre espoir d'en rencontrer quelques unes est tenu en éveil par cette circonstance remarquable que la plupart des papyrus hiératiques ont été écrits à une époque voisine des évènements de l'exode."

Quand nous verrons apparaitre les Hébreux parmi les tribus mentionées dans les papyrus, sous quelle dénomination se présenteront ils alors? Ce ne sera pas sous celle de *Sémites*, comme le prétend M. Heath et M. Lenormant, ni sous celle *d'enfants d'Israël*, terme d'une signification religieuse inconnu hors de ce peuple, ni sous celle de *Juifs*, nom qui date d'une époque postérieure à l'exil. Ce sera donc probablement sous le nom de *Hébreux* que nous les trouverons.

„La Bible nous les montre employés à la construction des villes de Pithom et de Ramses, à la fabrication de briques et de ciment et aux travaux des champs les plus écrasants.... C'est dans cet ordre de faits qu'on peut espérer trouver une trace du séjour de ce peuple en Égypte. — Or nous possédons précisément trois documents qui nous parlent d'individus de race étrangère, nommés Aperi-u, occupés à des travaux de construction; deux de ces textes datent justement du règne de Ramses II,

Remarquons d'abord que le groupe hiéroglyphique remplit parfaitement les conditions d'exactitude que j'ai prévues; c'est la transcription correcte de Hiberi-m (ou Iberim, les Hébreux) à la finale plurielle près, que les Égyptiens n'ont jamais imité.... Ainsi donc des règles philologiques bien constatées, nous permettent d'identifier le nom des Hébreux avec l'ethnique Aperi-u.

Voyons maintenant si l'étude des documents où cet ethnique se rencontre, nous fournira quelques indices favorables à l'identifiation des deux peuples.

Dans le premier, le scribe Kaüssar rend compte en ces termes à son maître, le scribe Bek-en-Ptah, de l'exécution d'un ordre concernant les Aperi-u. [11]

„Pour la satisfaction de mon maître; j'ai obéi au mandat que m'a donné mon maître, en disant: Délivre la nourriture aux soldats, ainsi qu' aux Aperiu qui charient la pierre pour le grand Bekhen du roi Ramses Meriamen, ami de la justice, (lesquels sont) confiés au chef des Madjaï Ameneman. Je leur donne la nourriture chaque mois, selon les instructions excellentes que m'a donné mon maître."

Le second titre est du même genre; il est adressé par un scribe nommé Keniamen à son maître le Kadjena Hui de la cour de Ramses II.[12] En voici les termes:

„J'ai obéi au mandat que m'a donné mon maître, en disant: Donne la nourriture aux soldats, ainsi qu' aux Aperiu qui charient la pierre pour le soleil du soleil (lisez pour le temple du soleil) Ramses Meriamen, au sud de Memphis."

Nous trouvons ainsi les Aperiu, employés aux travaux de construction de deux édifices différents, et placés sous

la direction supérieure de hauts fonctionnaires résidant à Memphis, car c'est dans les ruines de cette ville qu' ont été trouvé les deux manuscrits qui nous les font connaitre. Cette tribu ainsi fut chargée spécialement du transport de la pierre.

„Dans le premier cas l'édifice en construction est nommé le grand Bechen de Ramses II. Cette expression de Bechen pouvait s'entendre de toute espèce de demeure.... on peut se faire une idée de l'étendue du Bechen de Ramses II par les détails que nous en fait connaître un texte dont nous possédons deux copies. [13]

„Sa Majesté, s'est bâti un Bechen, dont le nom est *très-fort*, entre le pays de Zahi et l'Égypte; pour ses provisions délicieuses, il ressemble à Héliopolis; pour la joie de l'existence, il est comme Memphis. Le soleil se lève à son horizon et s'y couche; chacun quitte sa ville et est accueilli dans son étendue; son occident est à la demeure d'Ammon, son sud à la demeure de sutech; Astarté est à son orient, Ouaté à son nord etc."

La Bible appelle les villes construites par les Hébreux au Delta, villes de provisions, de trésors. Ce sens est en harmonie avec ce que nous savons des Bechens royaux.

Dans la seconde lettre il s'agit de la construction d'un temple ou d'une ville du soleil ce qui pouvait être exprimé en hiéroglyphes par les groupes Pa-Ra et Pa-Tum.... Quoiqu'un papyrus nous parle d'un Pa-Tum situé à la limite orientale de la Basse-Égypte, [14] je ne veux pas prétendre que nous soyons ainsi en possession non seulement du nom des Hébreux, mais encore de ceux de deux localités mentionnées spécialement par l'Écriture comme théâtres de leurs pénibles travaux. Il est probable que

les Égyptiens les employèrent sur beaucoup d'autre points, même en dehors du Delta. — C'est du reste ce qui résulte de la teneur du troisième document qui nous parle des Aperiu.

Il s'agit d'une stèle sculptée sur les rochers des carrières d'Hammamat. (en hiéroglyphes Bokhen), et datée de l'an III de Ramses-Mati-Meriamen, le Ramses V de M. Lepsius. Voici le sommaire de l'inscription :

En l'an III, le 24 du mois de Payni, le roi parcourut la montagne sainte pour rendre hommage aux dieux, et fit graver la stèle à son nom. Il avait chargé trois hauts fonctionnaires, entre autres l'un des prophètes du temple de Chons à Coptos, de veiller à l'exécution de ses ordres à la montagne de Bokhen, et lorsque les travaux furent achevés, il ordonna au premier prophète d'Ammon, architecte en chef, de les amener en Égypte. Le texte énumère ensuite les fonctionnaires qui assistèrent le prophète dans sa mission, ainsi que les prêtres, les chefs, la force armée et les ouvriers chargés des travaux, le tout s'élevant à environ 9,000 personnes. Leurs provisions avaient été amenées en Égypte dans des chars attelés chacun de six paires de boeufs.

Les Aperiu figurent dans cette colonie industrielle, au nombre de 800, et de même que dans les premiers cas ils s'y trouvent accompagnés d'une force armée et d'un détachement des Madjaï. Mais Ramses V a régné dans le siècle qui suivit à l'exode.

Si mon assimilation est exacte, il faut supposer que tous les juifs n'avaient pas quitté l'Égypte. Il se pourrait en effet que tous n'aient pas eté dans la possibilité de répondre à l'appel de Moïse, et tel a dû être le cas pour ceux

que les Égyptiens auraient relégués au sud de leur empire ou dans les établissements du désert.... Quelques troupes de malcontents auraient pu gagner les établissements Égyptiens de la péninsule du Sinaï, et de là, reprendre le chemin de l'Égypte."

Nous pouvons joindre les résultats obtenus par M. Chabas à ceux que nous avons cités déja au sujet des Hyksôs: „que tous les étrangers ne sont pas partis mais que même de nos jours, on trouve encore le type Sémitique dans le Delta."

Selon toute probabilité on peut compter les Israélites parmi les tribus Asiatiques qui ont séjourné pendant un certain temps dans la Basse-Égypte. Cela explique aussi que Jethro, quoique Arabe, les accompagnit à leur voyage, et que Moïse avait épousé une femme Arabe nommée Zippora et une Éthiopienne ou femme Cuschitique. Les mariages mixtes qui donnèrent lieu plus tard, dans le désert, à tant de horreurs, trouvent aussi leur explication dans ce mélange de tribus. Cependant ces relations intimes diminuèrent peu à peu et finirent tout à fait, jusqu' à ce que les Israélites se séparérent comme nationalité isolée des tribus environnantes.

Toutefois en Égypte ces diverses tribus étaient encore réunies et maintenant nous ajouterons ce résultat aux autres.

Selon la tradition Phénicienne, les ancêtres de ce peuple avaient fondé des colonies en Égypte et y transportèrent leur culte. D'après la tradition des Arabes, les Amalécites furent environ ce temps-là les maîtres de l'Égypte et à cette même époque les tribus Phéniciennes peuplèrent la côté septentrionale de l'Afrique. Les Hébreux nous com-

muniquent aussi que leurs ayeux sejournèrent en Égypte et nous racontent leurs alliances avec plusieurs de ces tribus.

Nous venons de demander à l'Égypte l'affirmation de ces traditions et elle nous a montré les monuments, qu'ont laissé ceux qui vécurent à la même époque. Il nous semble que les certitudes acquises peuvent nous suffire. Interrogeons maintenant ce peuple sur ce qu'il peut nous apprendre concernant la réligion des tribus étrangères avec lesquelles Israël était lié si intimement.



III.

LA RELIGION.

SECONDE PARTIE.

La religion des Hyksôs.

Comme nous l'avons remarqué dans le chapitre précédent, plusieurs nations arrivèrent de l'Asie dans la basse-Égypte, qui fut conquise et dominée pendant quelque temps par eux. Nous avons pu constater aussi que ces tribus d'origines différentes se sont trouvées là ensemble, environ vers la même époque que les Phéniciens fondèrent des colonies. Sur les monuments, ces tribus étrangères sont indiquées comme des Palestiniens sous le nom de Chet. La tradition Arabe leur donne le nom d'Amaleku ou d'Amalécites, l'histoire Hébraïque les considère comme les ancêtres des Israélites et selon les légendes des Berbères, ce furent des Philistins ou Phéniciens qui pénétrèrent jusqu' aux confins de l'Afrique, mais toujours nous rencontrons toutes ces tribus mêleés ensemble. — Tantôt Moïse est cité comme chef du peuple émigrant, tantôt

6

leur conducteur s'appelle Hiérosolyme ou Judée, mais toujours la tradition Hébraïque est étroitement liée à toutes ces légendes historiques.

L'histoire des Hébreux récèle d'ailleurs des relations intimes qui existèrent entre les différentes tribus. Nous réunirons toutes ces tribus sous le nom collectif de Hyksôs. Nous pourrions les appeler aussi et avec raison les Chetites ou Pasteurs, mais la première dénomination présente l'avantage d'être plus généralement connue en même temps qu'elle permet une conception plus étendue.

Que savons nous concernant la religion de ces tribus?

L'examen des documents qui ont été conservés, nous apprendra quels sont les vestiges que nous en trouvons dans les récits des anciens Hébreux.

Selon le papyrus Sallier I dont nous parlions déjà, le dieu de ces tribus était *Sutech.* C'est ce dieu qui sera le sujet de nos recherches dans les pages qui suivent. Nous lisons que le roi Apophis choisit ce dieu comme maître suprême et que ce fut le seul parmi les divinités Égyptiennes à qui il rendit hommage et auquel il dédia un temple solide et magnifique. Cet Apophis, un des rois Pasteurs, le quatrième selon la liste de Manethoos, était le monarque souverain de la Basse-Égypte. Il avait pour capitale Avaris ou Ha-uar et nous avons remarqué que le village actuel de *San,* renferme encore les ruines de cette ancienne capitale. Le culte de Sutech, le dieu des tribus étrangères, s'unit à celui du dieu Égyptien Set, dont l'adoration remonte à une très haute antiquité. Du temps de la sixième dynastie, il y avait déjà un autel où son nom était inscrit dans la série des dieux principaux. Quel fut à cette époque le degré

de nationalité dont jouissait ce culte? C'est une question, dont l'examen nous mènerait trop loin et qui sort du cadre de ce travail. Il est probable qu'il était un dieu local que l'on révéra particuliérement à Ombos et qui plus tard fut placé parmi les autres dieux après la réunion des différentes régions. Il nous suffit de savoir que son culte fut gardé en honneur spécial par les Hyksôs et que ce ne fut que vers la vingtième dynastie qu'il fut abandonné. Jusqu'à cette époque il reçut les honneurs divins aussi de la part des gouvernements Égyptiens pur sang, comme le furent ceux de la dix-huitième et dix-neuvième dynastie. Les princes considérèrent comme un titre distingué de s'appeler: „Aimé de Set" ou aimé d eSutech. Peu à peu cependant toutes les qualités excellentes de Set disparaissent et lui que l'on nommait le bon dieu par excellence, se voit transformer dans un être qui représente la personification du mal. Une persécution acharnée éclate contre lui, pendant laquelle les monuments ornés de son image sont livrés à la mutilation. Il est difficile de fixer l'époque juste de cette révolution et de rendre compte des motifs qui la firent naître. Pour procéder regulièrement à la solution de ces questions, nous examinerons d'abord ce que nous trouvons rapporté de Set comme un dieu bon, pour rechercher plus tard ses titres à la qualité de dieu malin.



1.

SET COMME BON DIEU, DIEU DES HYKSÔS.

Nous possédons pour y puiser les sources historiques les plus authentiques, que l'on puisse consulter. Ce sont les monuments de dâtes contemporaines, conservés jusqu'à nos jours. Afin de procéder avec ordre dans nos recherches, nous commencerons à examiner les papyrus, divisé en papyrus historiques. sacrés et littéraires. En désignant les différents papyrus par les noms de leur propriétaires ou de ceux qui les ont découvert, nous parlons du papyrus Sallier, d'Orbiney, de Harris etc. Le premier que nous ayons à consulter c'est le papyrus Sallier I. [1] Nous avons déjà remarqué ailleurs qu'il est d'une grande valeur historique, nous ajoutons ici qu'il est indispensable pour l'étude de l'histoire du culte Égyptien. Nous y lisons que le chef des Pasteurs rendit un hommage tout particulier à Sutech et qu'un temple magnifique et solidement bâti fut érigé en son honneur. Peu de temps après eut lieu l'expulsion de ce peuple par Ahmès. Nous examinerons si l'ordre dans lequel se succèdent ces différents évènements, peut jeter quelque lumière sur les causes du

mépris général, qui plus tard fut le partage de cette divinité. Raskénen qui règnait avant Ahmès, se servit probablement du culte rendu à Sutech, comme prétexte pour chasser ce peuple.

Le papyrus qui nous occupe présente une lacune, c'est à dire il y manque un fragment. Les évènements s'y succèdent dans l'ordre suivant: Les Pasteurs, Apépi, Sutech, Raskénen et se terminent par le seul hommage rendu à Sutech et la fondation d'un temple en son honneur. La supposition que Raskénen puisa dans cette question religieuse le prétexte pour faire la guerre aux Pasteurs, repose sur le fait qu'Apépi rendit honneur exclusivement à Sutech, comme seigneur d'Avaris, au détriment de tous les autres dieux, parceque les qualités qu'on lui attribuait jadis, étaient tout à fait changées par les influences Asiatiques. Lorsque les Hyksôs furent entièrement opprimés, on donnait à Set transformé en Sutech, le dieu que l'on regardait généralement comme la cause et le protecteur du grand mal, savoir la domination étrangère, le nom de dieu malin. Toutefois il fut gardé en honneur pendant longtemps et un autre papyrus nous cite encore qu'il reçut un hommage non partagé. Cette fois ce fut le grand Ramses II qui le lui rendit et le papyrus Sallier III [1] qui nous l'apprend est outre cela remarquable, parce que nous possédons une inscription hiéroglyphique, martelée dans le temple d'Ibsamboul, qui contient le même récit dans les mêmes termes. Ces deux monuments se complètent l'un l'autre et nous en possédons à présent le texte achevé avec la traduction. M. de Rougé nous donna la version française du papyrus et c'est à M. Chabas que nous devons

la traduction de l'inscription d'Ibsamboul. C'est le récit d'une expédition dirigée contre les mêmes tribus conquérantes qui, bien que chassées, menacérent de nouveau les frontières de l'Égypte, on y lit: „Le roi entouré d'une garde nombreuse était assis dans sa tente, dressée au sud de Kates (Kadesch) quand deux espions ennemis se présentaient devant lui avec l'intention de l'induire en erreur d'une manière ou d'une autre. Ils prétendaient que les Chets ou Hita's avaient voulu faire une alliance avec eux, parce qu'ils appartenaient à une tribu guerrière qui avait l'habitude de servir les différentes parties belligérantes. Ils avaient réfusé de servir les Chets et étaient venus pour informer le roi de la position des armées. Mais c'était un piége qu'ils tendirent au roi, car à peine Ramses s'était-il rapproché de Kates, qu'il aperçoit un nouvel espion, duquel il apprend à force de coups de baton, des informations tout à fait opposées. L'armée était déjà parti en avant et le roi était resté en arrière avec quelques gardes seulement, quand tout à coup les Chets en quittant leurs cachettes paraissent et se jettent sur ceux qui étaient restés près du roi. Le roi voyant ses gardes plier sous le choc, fut contre l'ennemi comme une panthère; il se révêtit de ses parures de combat et saisit sa lance. Il était semblable au dieu Baal à son heure terrible. Voilà qu'il monte à cheval et prend son élan. Il était seul de sa personne. Il pénètre dans la troupe de l'abject Chet, à immoler à massacrer semblable au dieu Sutech le très vaillant. Sa majesté fut au milieu d'eux à faire tomber eux en cadavres un sur un dans l'eau de l'Oronte."

Ainsi le suprème dégré imaginable de vaillance fut

„une vaillance comme celle de Sutech" ceci prouve donc que ce Dieu fut gardé en honneur, encore après l'expulsion des Hyksôs.

Dans un acte public, le papyrus 360 [3] du musée de Leyde, écrit du temps de Ramses II Meiamun, nous trouvons Sutech rangé parmi les dieux supérieurs dans le palais de ce prince. Les dieux mentionnés se suivent ainsi: Harmachis, (Phre–Hor–Sjoeti, nom du grand Sphynx de Giseh) Amun, Phtah, Phre, Sutech le grand guerrier. Dans le papyrus Amastasi II [4] dont nous avons la copie dans le papyrus Anastasi IV, nous lisions déjà que le palais ou le Bekhen de Ramses était environné de temples; „son occident est à la demeure d'Ammon, son sud à la demeure de Sutech, Astarté est à son orient, Ouaté à son nord etc."

Dans un autre papyrus nous trouvons cité l'hommage rendu à Set du temps de Menephtah, le successeur de Ramses,[5] et outre cela nous rencontrons plusieurs fois le signe de Set dans les cartouches royaux, [6] entre autres dans le nom de Séti-Menephtah. Ces différents monuments d'auteurs contemporains prouvent évidemment que les noms de Set et de Sutech jouissaient d'une grande considération sous le règne de la dixneuvième dynastie.

Nous consulterons maintenant les papyrus sacrés pour voir si nous y pourrons découvrir des vestiges qui ont rapport à un culte rendu à ce dieu. Ces papyrus sacrés se divisent encore en deux catégories pour le motif suivant: M. Lepsius [7] a trouvé à Turin une collection de fragments d'un contenu sacré, qu'il a publié. Outre ceux-ci il en existent encore d'autres de la même espèce, connus sous les noms de rituels funéraires, livres des morts ou

papyrus funéraires, puis encore d'autres contenant des hymnes à plusieurs dieux, des conjurations etc. Nous appellerons la première cathégorie les rituels et la seconde les papyrus sacrés.

En commencant avec les rituels funéraires nous suivrons l'édition de M. Lepsius. M. de Rougé par les explications qu'il donna de quelques fragments, nous rendit un service important. En examinant sa traduction du chapitre 17 [8] nous nous apercevons, que malgré que plusieurs personnes se soient occupés à la composition de ce chapitre, l'empreinte d'une manière d'envisager plus ancienne y est conservé. Nous lisons dans le verset 35: „Horus te purifie Set te renouvelle tour à tour" et M. de Rougé pour expliquer ce passage cite un monument sur lequel Set et Horus répandent sur le roi les signes de la purification et de la vie éternelle.

De même dans les papyrus sacrés, dont un très remarquable, sinon unique exemplaire, se trouve au Musée de Leyde, [9] un hommage est rendu à Set comme au Seigneur des cieux. Dans un hymne en son honneur il est appelé: „le seigneur du ciel et de la terre, à qui l'on adresse des louanges et des prières, le bon dieu, lui qui veille toujours." Quoique ce monument attend encore son explication, nous voyons par ce qui précède que Set reçut les honneurs des divinités suprêmes de l'Égypte et les monuments cités sont autant de témoignages qui le prouvent évidemment. Nous montrerons encore le dieu Set devant lequel les rois se prosternent et que nous trouvons sur les monuments qui ont resisté jusqu'ici à la puissance destructive des siècles, où nous le voyons encore révêtu de toute sa gloire. Passons en revue dabord les statuettes.

Comme nous le remarquions déjà, nous possédons des statues qui représentent des rois de la dynastie qui précédait immédiatement le règne des Hyksôs. Celles-ci portent des légendes différentes. Nous commencons par les statues connues de la treizième dynastie et en premier lieu avec celle de Sévekhoteph III, qui se trouve dans le musée du Louvre et qui porte le nom d'Apophis qui y fut taillé plus tard. La mutilation qu'a subie cette statue à fait disparaitre l'image de Set. Les statues de Ra-smenkh-ka et d'un autre roi, trouvées à Tel-mokdam nous apprennent davantage. Le nom d'Apophis s'y trouve aussi avec l'inscription de „bon dieu, astre des deux mondes, fils du soleil, Sutechti, le chéri de Sutech, le seigneur d'Avaris." Ceci nous prouve que le même titre que l'on donnait aux autres dieux, que l'on appelait aussi „seigneur du monde," est conféré aussi au dieu d'Avaris, capitale du pays des Hyksôs.

Nous avons déjà cité ces monuments et outre ceux-ci encore d'autres du temps des Hyksôs; ce sont principalement ces derniers qui nous prouvent que Sutech fut le dieu des Hyksôs par excellence. Ce sont les Sphynx de San au type Sémitique et de Bagdad. L'image de Set est effacée sur le devant des bustes des Sphynx de San, mais conservée sur les épaules avec le nom d'Apophis, de sorte que nous avons retrouvé ainsi le temple, bâti par Apophis, devant lequel ces statues étaient placés. Sur les Sphynx de Bagdad nous lisons le nom du roi des Hyksôs Ra-set-nub, ce qui prouve que les noms des rois, comme Sutechti, furent empruntés du nom de Sutech, le dieu suprême. Nous trouvons donc ici la même usance qui eut cours en Égypte, l'union des noms des personnes

personnes aux noms des dieux, ce qui explique le nom de Ra uni à tant d'autres; ici c'est le nom de Sutech ou de Set dont on se sert.

Les dynasties suivantes gardent aussi ce dieu en honneur et les rois prirent des noms empruntés à celui du seigneur d'Avaris, comme Séti-Menephtah et Sèthos; Ramses s'appelait le chéri de Set, le seigneur d'Avaris et nous lisons sur un Sphynx en granit rouge qui réprésente Ramses II, cette inscription: [10] „Le Set de Ramses Meiamun donne une vie stable et puissante sur le trône du soleil à toujours." Sur le côté gauche est une phrase tout semblable où la figure de Set a été martelée. M. de Rougé dans sa description ajoute encore ceci: „Le dieu Set fut en grand honneur sous la dixneuvième dynastie, Séti I et II empruntèrent de lui leurs noms." Il se trouve à Berlin un monument qui confirme ce que nous venons de citer; [11] c'est le colosse de Ramses II avec l'inscription: „Menephtah Hokphima le chéri de Sutech le seigneur d'Avaris." Au Louvre se trouve encore un colosse de Séti II [12] fils de Menephtah, que M. de Rougé décrit ainsi; „la légende royale est martelée et repetée sur la base et sur le dos du colosse. Le dieu Set est mutilé partout, son image n'a échappé qu'une seule fois à cet outrage dans un des cartouches gravés sur le dos. La ceinture du roi fermée par une boucle sur la quelle était gravé le nom royal avec une addition remarquable Séti aimé de Ptah etc...." Le pendant de cette statue se trouve à Turin, nous en avons la description dans le catalogue du musée, de M. Orcurti: [13] „Un colosse d'homme en pied, qui réprésente le roi Séti II; sa tête porte la double couronne, il a dans sa main droite

un long bâton sur lequel se trouve martelé un nom royal, Har-phre, le puissant, l'aimé du roi du soleil, seigneur des deux mondes, qui dirige l'Égypte, frappe le pays des étrangers, roi de la haute et basse-Égypte; seigneur des deux mondes, fils du soleil, seigneur des deux couronnes, Séti II Menephtah, aimé de Set, grand par gloire, aimé de Phre, source de vie pour l'éternité." „Il faut observer, y ajoute l'auteur, que partout où l'on rencontre le nom de Set, il est mutilé avec un soin particulier, tandis que les autres signes sont restés intactes."

Nous pourrions passer maintenant à l'examen des bas-reliefs, si avant de poursuivre nos recherches il ne fallait pas que nous donnions une réponse à la question, s'il n'y existe aucune statue du dieu Set, comme des autres dieux Égyptiens. Et nous pouvons répondre à cela affirmativement, quoique ce n'est qu'une seule statuette qui existe et qui se trouve au musée de Leyde.[14] Elle représente une figure assise avec la tête de Set, mutilée en plusieurs endroits ainsi que l'inscription. Toutefois c'est assez intéressant. On y lit: „Acte d'adorations à Set le grand, le vigilant, le grand dieu, le roi céleste, seigneur de la victoire;" dans un autre endroit: „Acte d'adorations à Set, fils de Nutpe, l'esprit de Hor-Nuchti (Horus le vainqueur)," et encore; „Suti, fils de Nutpe, grand vigilant, qui est aimé par le dieu Ra." M. Leemans donne la description suivante de cette statuette. „Cette statuette est jusqu'ici l'unique qui soit connue et qui a survécu à la destruction générale de toutes les images." Dans sa description raisonnée des monuments à Leyde il ajoute encore: „Le travail de notre statue appartient à la plus

belle époque de l'art Égyptien et remonte au moins jusqu'au commencement de la XVIIIme dynastie."

Jetons à présent un régard sur les monuments qui nous restent encore et que nous divisons en inscriptions des temples, pierres funéraires ou votives et scarabées. Le culte était très étendu et Set fut généralement adoré comme divinité suprême par la XVIIIme, XIXme et une partie de la XXme dynastie. Nous avons vu qu'il portait les noms de, fils de Ra, seigneur des deux mondes, (Haute et Basse-Égypte) astre des deux mondes, mais presque toujours il est surnommé Noebti et s'appelle alors Set-noebti. Ce nom est écrit avec ou sans le signe des villes ou des régions. Quand ce signe est supprimé, le nom veut dire: Set le resplendissant ou Set d'Or. Ainsi nous lisons à Ibsamboul, dont nous parlerons encore plus loin: „Nous vous donnons la vigilance de Horus-noub et Set-noub," ce qu'on ne peut traduire qu'en „nous vous donnons la vigilance de Horus et de Set, les resplendissants (excellents)." Noebti avec le signe de région signifie Ombos. Il est probable que ce dieu reçut honneur à Ombos, principalement du temps des dynasties qui précédérent le règne des Hyksôs. Toutefois, quand Set est devenu seigneur d'Avaris, c'est à dire le dieu national des Hyksôs, ceux-ci ne lui donnent jamais ce titre. Cependant les dynasties Égyptiennes lui donnent le nom sous lequel il fut connu autrefois, d'où il suit que nous trouvons sur les monuments de ceux-ci, le dieu des Hyksôs surnommé dieu d'Ombos.

Passons maintenant aux bas-reliefs, que nous possédons en quantité dans les ouvrages de M. Rosellini [15] et de M. Lepsius. [16]

Les dieux sont représentés toujours comme les précepteurs des rois; c'est ainsi que le dieu de la XVIIIme et de la XIXme dynastie est introduit aussi. Les rois reçoivent la force, la vie et la pureté des dieux. Thoutmès les reçoit, tantôt de Set, Amun et Horus,[17] tantôt de Nephthys et Set-noebti.[18] Ailleurs Set vient Thoutmès en aide[19] ou protège ce roi pendant qu'il est allaité par Hathor.[20] Le roi Horus reçoit la vie de Set et de Nephthys dans le temple de Karnak.[21] Ailleurs encore Set instruit Thoutmès à tendre l'arc.[22] Presque toujours il est réprésenté avec Horus dispensant la vie. Son emblême apparait encore dans les noms des rois Séti Menephtah et Séthos. Ramses II le grand est réprésenté comme protégé par Set, Nephthys et Horus.[23] Le roi sacrifie lui même des offrandes à Set[24] qui figure dans une série de dieux.[25] On le trouve encore répresenté couronnant un roi avec l'aide de Horus.[26] Set-noebti placé à côté du roi Herhersiamon offre à celui-ci la couronne de la basse-Égypte, tandis que Horus, qui se trouve à l'autre côté, lui donne celle de la haute-Égypte. Une femme de la haute-Égypte cherche à persuader le roi d'accepter la couronne que Horus lui présente et une femme de la basse-Égypte cherche de son côté, que le roi honore Set de son choix. Le roi tourne son regard vers Horus qui est à gauche.

En examinant les monuments de M.Rosellini nous trouvons en partie les mêmes figures et en partie d'autres, qui sont autant de preuves des mêmes faits. Menephtah le seigneur de l'orient et de l'occident, est toujours représenté comme recevant la vie et la pureté de Set et de Horus[27] et dans un autre lieu nous voyons que Ramses Meiamun lui rend honneur d'une manière particulière.[28]

Le culte de Set comme bon Dieu était généralement répandu parmi les rois et ils aimaient à se nommer après lui. Il y à une couple de stèles qui prouvent d'une manière évidente qu'il reçut honneur aussi de la part de personnes de condition inférieure. Sur une des stèles au musée de Leyde est la figure d'un nommé Kiana, sacritiant à Set-noebti le tueur du dragon.[29] Toute la réprésentation a été dorée autrefois et on voit en haut le ciel avec le soleil et la lune; en dessous le soleil on lit: „Set-noebti grand dieu." Ces mots ont rapport à la personne qui s'y trouve dessous, tuant le dragon. Cette personne présente le type Asiatique et le dragon à la tête d'homme le type Égyptien. Plus bas se trouve l'Égyptien Kiana, qui sacrifie à Ra dans le caractère de Noebti. Cette stèle est d'un travail exquis comme celui des monuments de la XVIIIme dynastie. Il est remarquable que Set est répresenté ici comme Ra, dieu suprême et tueur du dragon et plus loin nous verrons qu'il devient dragon lui même, qui menace a chaque instant les dieux les plus honorés. Comme dieu des tribus Asiatiques il présente le type de ces peuples. Ce petit monument est donc d'une grande valeur parceque la domination des Asiatiques en reçoit un témoignage irrécusable et outre cela c'est une preuve du bon accueil que l'on fit à leur dieu, quoiqu'on le considérait toujours comme Set le dieu d'Ombos. Ce n'étaient pas les rois seuls qui le rendirent honneur, car cet homme mort était un homme du peuple, ce qui prouve que le peuple imitait en cela ses rois. On allait même jusqu'à emprunter des noms au nom de ce dieu. Nous avons une preuve pour cela dans une autre stèle qui se trouve aussi à Leyde, où l'on voit représenté un garde du palais de Thoutmès,

nommé Noebti et sa femme Set-amon, qui sacrifient à Osiris.[30]

Avant de terminer ce chapitre, nous dirons quelques mots encore sur les Scarabées.[31] On s'en servit en guise d'amulettes ou d'ornements et ils sont pourvus d'inscriptions qui prouvent l'honneur que l'on rendit à Set. Ils remontent à la XVIIIme et à la XIXme dynastie et portent les titres de Séthos ou Menephtah. Tous ces monuments réunis prouvent d'une manière évidente que Set, le dieu par excellence des pasteurs ou Hyksôs, fut gardé en honneur spécial par les rois et le peuple pendant les XVIIIme et XIXme dynasties. Plus tard Set a perdu cet honneur et fut méprisé au même dégré qu'il avait été adoré jadis. La cause de ce changement n'est pas difficile à trouver; il était devenu le dieu des tribus des Pasteurs; une invasion que l'on regardait, à partir de la XXme dynastie, comme le plus grand fléau qui eut pesé encore sur l'Égypte et qui fut placé sous sa protection particulière. Voyons maintenant, comment il est représenté comme dieu malin.

II.

SET COMME DIEU MALIN.

Pendant le règne de la vingtième dynastie, une persécution religieuse générale fut ordonnée contre le culte de Set et le dieu guerrier tant exalté jadis, fut detroné, son nom et son image effacé ou mutilé sur les monuments, partout où il n'échappait aux recherches avides. Sous

la XXIme dynastie son culte à disparu et quoiqu' avec la XXIIme dynastie une nouvelle succession de rois, originaire de Tanis, monte sur le trône de l'Égypte, l'ancien dieu de Tanis continue à être méprisé.

Les prêtres prirent part à cette extermination et comme nous l'avons déjà observé, ce n'est qu' avec grande peine que l'on peut découvrir quelque vestige du culte de Set comme bon dieu.

Il y en a d'avantage de Set en sa qualité de dieu malin. On a poussé la haine jusqu'au point de bannir son nom hors du monde, en même temps que l'on détruisit son image, que l'on remplaça par une autre divinité. Commencons encore à examiner les papyrus et en premier lieu les rituels. Nous le rencontrons dans le premier chapitre, combattant contre le dieu Horus. Pour expliquer ce passage il faut que nous citions le mythe en son entier, tel qu'il a été conservé par Plutarque et auquel les papyrus font allusion à chaque instant.

Plutarque nous la communique dans son étude sur Isis et Osiris de cette manière : [1] Osiris le soleil et Isis la lune qui avec Thoth sont les trois dieux principaux des Égyptiens, condescendirent à quitter le ciel afin de favoriser la terre de leurs bontés. Isis inventa le blé et Osiris les outils de labourage. Il attela le premier le taureau à la charrue et pourvut les hommes de fruits de toute espèce, outre cela il leur donnait des lois qui réglaient le culte et la vie sociale. Après avoir comblé de ses faveurs la vallée du Nil, il part pour faire participer les autres pays à ses bienfaits. Il vainquit avec une armée immense tous les peuples, non par la force des armes mais par la musique et des paroles. Son frère méchant fut Typhon

qui portait aussi le nom de Set, poussé par jalousie et par haine il s'empara, pendant l'absence de son frère, du trône de l'Égypte et conçut l'intention d'assassiner son frère, lorqu' Isis fit échouer ses desseins. Après le retour de celui-ci il trouva moyen de l'enfermer dans une caisse qu'il jetta en mer où périt Osiris. En apprenant ce crime Isis se mit à lamenter et à se désoler, cherchant partout afin de trouver la caisse avec le défunt. Pour venir à bout de cela elle choisit pour son aide Anubis, fils d'Osiris et de sa soeur Nephthys, qui fut pendant quelque temps l'épouse de Typhon. Anubis possédait les qualités du limier. Ils cherchèrent en vain pendant longtemps, car la caisse était arrivée à Byblos en Phénicie où le bois prenant racine était devenu un grand arbre, à cause de la force énorme qui s'exhalait du dieu qui se trouvait dedans. Cet arbre fut bientôt abattu et avec le cadavre qu'il renfermait, placé en guise de colonne dans le palais du roi de la Phénicie. Tout cela est rapporté à Isis par Anubis. Isis va se mettre après cela dans l'attitude d'une femme désolée devant les murs de Byblos et se laisse engager comme nourrice par les servantes de la reine, qui venait d'accoucher d'un fils. Au lieu d'allaiter l'enfant, elle lui met le doigt dans la bouche et le pose la nuit sur le feu, afin de le purifier des taches de la terre. La reine qui vit cela avec terreur, commença à crier de toutes ses forces, sur quoi Isis apparait comme deésse dans un orage, touche de sa main la colonne, de manière que la caisse et le cadavre en sortent. Elle s'en empare et les cache dans l'endroit le plus épais de la forêt. Typhon se trouvait par hasard à la chasse et découvre le corps, qu'il coupe en quatorze morceaux qu'il jette autour de soi.

Isis en retrouve treize, qu'elle range ensemble de manière à en faire un corps entier et ajoute à la place de ce qui y manque, du bois de sycomore. Le défunt Osiris apparait ensuite à son fils qu'il excite à la vengeance contre Typhon. Ce fils réunit ses fidèles et triomphe de Typhon qu'il fait prisonnier. Cependant Isis, par compassion pour Typhon le délivre, après quoi il s'enfuit avec ses compagnons dans le désert.

Après cela Horus prend possession du trône de son père et devient le dernier des dieux qui ont regné sur les mortels. Sur ces entrefaites Osiris est devenu roi et chef des régions inférieures (de l'hadès).

C'est à ces légendes que l'on fait allusion chaque fois et dans le premier chapitre du Rituel nous les trouvons déjà cités. Le défunt y est répresenté comme paraissant devant le siège de justice d'Osiris où sa vie et ses oeuvres seront soumises à un jugement équitable. Il faut qu'il plaide lui même sa cause et afin de disposer Osiris favorablement à son égard, il se compare à Horus qui, sollicité par son père, combattit Typhon ou Set. Le titre du premier livre chapitre 1—15 est conçu en ces termes: „Commencement des chapitres de la manifestation au jour de la résurrection des manes (ceux qui sont devenus esprits après la mort) dans Ker-neter (ou la demeure inférieure, c'est le nom le plus ordinaire du séjonr des morts). On le dit (ou lit) le jour de l'ensevelissement. Que le défunt N. N. justifié, avance dans la manifestation au jour." [1] Lorsque le défunt était justifié et qu'il avait subi toutes les épreuves dans le séjour de la purification, il se levait avec le soleil dans l'orient et faisait part, comme âme bienheureuse, du nombre de ceux qui

accompagnaient la barque du dieu Ra, le soleil. Maintenant l'âme est arrivé devant le trône du juge et dans le chapitre I. 5 elle s'adresse à Osiris en s'écriant. „J'étais avec les deux épouses d'Osiris (Isis et Nephthys) quand elles fesaient son deuil (cherchant son corps) dans la région des nids, j'ai justifié Osiris de ses ennemis; j'étais avec Horus, en ce jour où l'on investit les fortifications, pour ouvrir le lieu du rassemblement, qui était le siège de ceux qui comprimaient le coeur divin, renversant ceux qui ont été vaincus à la porte du canal. Je servais Horus dans la région de la porte du canal."

La légende qui suit nous apprend que le jour du combat, dont il sortit victorieux, Horus n'était pas très rassuré en présence d'un adversaire aussi redoutable que le meurtrier de son père; la frayeur le paralysait et ce fut Thoth qui ranima son courage. Dans le chapitre 17 [3] on cite le combat d'Horus contre Set en termes un peu équivoques. Ailleurs [4] la prière suivante est adressée à Osiris: „Sauvez le défunt du dieu qui s'empare des âmes, qui dévore les coeurs (dans lesquels se trouvait le principe d'une vie nouvelle). Sauvez le de celui qui se répaît de cadavres, qui terrifie les faibles. — Voici l'explication de ce vers. — C'est Set, autrement l'exécuteur (ou l'immolateur du taureau ou du boeuf,) autrement c'est Horus, fils de Seb." — „Il s'agit ici comme toujours, ajoute M. de Rougé, du sort de l'homme après la mort. Le dieu suprême dans ses diverses formes est invoqué contre les terribles effets du jugement. La glosse varie toujours sur l'exécuteur, dont le pouvoir repose tantôt entre les mains d'Horus, tantôt entre les mains de Set et de ses démons."

De même nous trouvons Set rangé, tantôt parmi les dieux principaux, [5] Seb, (Saturne) Osiris, Suti ou Set, tantôt son nom est supprimé. [6] Il reçoit plusieurs surnoms qui tous ont une signification mauvaise: Baba, [7] le Bebon de Plutarque, un prénom de Set dont nous lisons: — „Ah seigneur de la grande demeure, roi suprême des dieux, sauves le défunt de ce dieu.... qui se repaît des maudits et (Sauves le) de l'esprit du bassin de feu qui dévore les multitudes.... voici l'explication: Celui qui dévore les multitudes est son nom.... Le bassin de feu est dans Anrutew quiconque y arrive (impur) sera immolé. Autrement dit.... Baba est son nom, c'est celui qui défend ce repli de l'Amenti (la région inférieure)." — A un autre endroit il est appelé; [8] „Celui qui pousse les impies à la demeure du billot pour détruire leurs âmes." L'explication c'est (Smy? ou) Smu l'annihilateur d'Osiris, (un der prénoms connus à Plutarque)." Souvent il porte le nom d'Apap, celui qui dévore les âmes. [9] La chapitre 7 est tout à fait consacré à celui-ci, de même le chapitre 39. Le titre du septième est conçu en ces termes: „Chapitre pour traverser les régions d'Apap qui sont vides:" Apap signifie le gigantesque et c'est aussi le nom du grand serpent ennemi du soleil. Le chapitre 149 cite quatorze endroits différents ou se trouvent des dieux ou des démons Typhoniques qui refusent le passage aux âmes et leur donnent la liberté quand elles ont subi l'épreuve; plus tard nous reviendrons sur ce chapitre et sur les vignettes. Jusqu'ici le papyrus funéraire; nous y voyons exprimé la preuve non équivoque, de la terreur qu' inspirait Set le malin esprit.

En ouvrant les autres documents et en premier lieu le papyrus Harris, nous lisons les conjurations suivantes: [10] „Arrête toi crocodile fils de Set. Moi je suis Anhur seigneur du glaive. Fermez les bouches [11] comme est scellée la demeure du glaive à jamais...., comme est scellé le fil du glaive d'Anata et d'Astarté, les déesses grandes qui conçoivent, non enfantent, elles sont scellées par les dieux, elles ont été créées par Set." Les deésses Phéniciennes, sont regardées ici comme des esprits malins et comme tels les filles de Set, l'esprit malin par excellence. Plus loin, nous lisons: [12] „Arrière toi Mako crocodile fils de Set, ou, [13] „Oh arrète toi crocodile Mako fils de Set, protège moi Ammon, fécondateur de sa mère." Lorsqu' enfin le crocodile conjuré, le terrible fils de Set apparaît, nous lisons [14] „Mako fils de Set vient, il l'ouvre" et soudain Osiris se change en singe, expédient par lequel il est en état d'échapper à l'animal terrible. Ici les conjurations se terminent avec cette exhortation: „Remplis le rôle de Horus en cela et de Set pour épouvanter." D'autres papyrus magiques de la même espèce font aussi mention de Set ou Sutech, comme d'un malin esprit. Il y en a deux au Louvre dont on trouve la traduction dans l'édition du papyrus Harris par M. Chabas. L'un présente au revers le nom de la déesse Selk, la déesse scorpion et le contenu suivant: [15] „Soutekh, aspic, reptile, méchant, qui vient pour t'emparer de la lumière" etc. L'autre a sur le revers le nom de Bascht, deésse à la tête de lion et contient: „Soutekh, auteur des fléaux, aspic mortel... arrière toi Set, aspic mortel, reptile... tu ne verras plus le grand dieu, etc.." Ici Set est regardé tout à fait comme esprit malin et la question se

présente maintenant, de quelle époque date ce papyrus. D'après le style des hiéroglyphes ce serait, selon M. Chabas, du temps de Ramses III et au plus tard, de Ramses IX, ce qui nous ramène à la vingtième dynastie et bien au commencement du régne des Ramessides.

Pas la moindre bonne qualité n'est plus citée de Set dans ce document. Il y a encore d'autres sources qui peuvent nous servir pour nos recherches; ce sont les documents qui contiennent le calendrier Égyptien. Nous en possédons un tel, des jours heureux et néfastes, dans le papyrus nº 346 du musée de Leyde. M. Leemans en à donné une magnifique édition et M. Brugsch quelques explications. [16]

En Égypte l'année fut généralement divisée en douze mois de trente jours et on y ajouta à la fin de l'an cinq épagomènes ou jours supplémentaires. Ces cinq jours furent considérés comme les jours d'anniversaire de plusieurs dieux. Le titre du papyrus est pour cette raison:

„Livre des cinq jours qui restent de l'année." Les jours qui furent marqués avec le signe du combat, furent envisagés comme des jours de calamité. Selon le papyrus nº 346 il se divisent ainsi:

1er jour (combat) ce jour	est le jour de naissance	d'Osiris.
2me jour	est le jour de naissance	de Ha-uer.
3me jour (combat)	est le jour de naissance	de Seti.
4me jour	est le jour de naissance	d'Isis.
5me jour (combat)	est le jour de naissance	de Nephthys.

Après l'énumeration de ces jours suivent les invocations qui doivent avoir lieu journellement. Ces invocations commencent avec le surnom ordinaire d'Osiris: „Oh Osiris, époux d'Amenti" (l'hadès). Les jours marqueés au

signe du combat furent les jours néfastes et parmi ceux-là le jour de naissance de Set était considéré comme excessivement malheureux. C'était une fatalité que de naître ce jour-là. Plutarque dit en parlant de la troisième des épagomènes: „Il fut pour les rois un jour de mauvaise augure, ce jour-là on s'abstenait de toute occupation jusqu'à minuit." Ce papyrus donne avec beaucoup de justesse les épagomènes qui furent connus déjà par les monuments. Champollion découvrit à Turin un fragment de papyrus où ils sont inscrits, toutefois sans les noms des dieux. M. Lepsius trouva à Esneh un monument du temps de Claudius, remarquable à cause que le nom de Set y manque et est omis avec préméditation. Nous les rencontrons encore une fois sur un monument du temps de la douzième dynastie mais, soit que le nom de Set ne fut pas encore employé dans ce sens, soit pour un autre motif, il n'y figure point. Ce sont seulement les noms d'Osiris, de Horus, d'Isis et de Nephthys. [17] Un dernier papyrus, traitant le même sujet, est le papyrus Sallier IV que M. de Rougé à expliqué pour une partie, dans la Revue Archéologique. [18] Déjà M. Birch, dans la description des papyrus du British-Museum, avait annoncé que ce calendrier renfermait des indications sur les actions que l'on pourrait faire à certains jours de l'année et les divinités auxquelles ces jours étaient consacrés. Les premiers jours de Thoth et les trois derniers mois presqu' entiers, manquent à ce calendrier. Le papyrus de Leyde mentionné ci-dessus peut suppléer aux épagoménes. Parmi les documents divers qui ont été écrits au verso, on distingue un protocole au nom de Ramses II. Cette date peut être regardée comme

pouvant fixer approximativement l'époque à laquelle il à été redigé. On n'y rencontre pas les fêtes d'Ammon et de Maut (dieux de la haute-Égypte) ce qui fait penser, qu'il pourait avoir été redigé, dans quelque temple de la basse-Égypte. — Trois signes sont employés pour noter les qualités des jours: 1° bon, heureux, 2° combat, funeste, 3° *Stare*, mauvais. Quand le jour est noté par trois caractères semblables, il est entièrement heureux ou funeste; le mélange des signes rend le jour seul néfaste et la nuit heureuse ou le jour heureux et la nuit néfaste. Le mythe d'Osiris et de Typhon ou Set parait dominer tout le reste dans ce calendrier. Voici d'abord quelques unes des prescriptions pour les principaux jours funestes; je me bornerai à ces jours où l'on trouve le mythe connu.

„Le 24 Pharmouti. Si l'on s'avisait de prononcer le nom de Set en plaisantant, on devait avoir pour toujours du trouble dans sa maison." M. de Rougé ajoute, ce qui donne un grand intérêt à l'énoncé de ces superstitions c'est que le motif de la prohibition est quelque fois expliqué . . . . Ainsi:

Le 12 Choaik: „On ne doit pas sortir, c'est le jour où se passe la mystérieuse transformation d'Osiris en l'oiseau nommé Vennou (afin d'échapper à Set.")

Le 14 Toby. „On ne doit pas écouter les chants voluptueux, parceque dans ce jour Isis et Nephthys pleurent leur frère Osiris."

Le 20 du même mois: „Barisis (ou Bal-isis) enlève la lumière du monde et il y a des ténèbres, on ne doit pas sortir jusqu'au coucher du soleil." Je ne sais, dit M. de Rougé, s'il y a là le souvenir de quelque grande

éclipse de soleil ou de ténèbres passagères, produites par le simoum chargé des sables du désert.

Au 3e Mechir. „On ne devait pas voyager, parce que c'était le jour d'une des expéditions de Set."

Le 29 „Set avait été dans toute sa violence, il ne fallait rien regarder jusqu' au coucher du soleil."

Ces jours-là étaient malheureux. D'autres se rapportent aux incidents heureux de la guerre contre Set. On trouve une panégyrie au premier jour de chaque mois, comme on pouvait s'y attendre, d'après les listes de fêtes sculptés sur les tombeaux. Les autres panégyries sont placées ainsi: au 2me Paophi; au 14me Paophi, jour du couronnement d'Horus; au 16me du même mois, fête d'Osiris à Abydos; au 17me, jour d'offrandes aux dieux; au 6me Athor, panégyrie du fils d'Isis dans toute l'Égypte; au 16me les grands personnages arrivent à Abydos, pour se joindre à Isis et à Nephthys qui pleurent leur frère Osiris; le 9 de Choiak était le jour où Thoth avait combattu Set avec avantage; c'est sans doute le même combat dont Thoth se vante dans le premier chapitre du rituel funéraire; le 14me Toby, Isis et Nephthys recommencent à pleurer leur frère dans Abydos et Tatou; le 16me Méchir, Horus avait défait Set et son armée, ainsi ce jour était heureux; le 9me Pachons était encore le jour d'une des victoires d'Horus.

On voit que le mythe de cette grande guerre divine, occupait à lui seul presque tout le fond de ce calendrier. L'incident le plus grave parait avoir été rapporté au 24me Thoth. Le texte donne des détails assez étendus sur un grand combat que Set y soutint contre Horus. Il paraît que ce dieu n'eut pas le dessus, car ce jour est noté comme un des plus funestes; „les deux dieux se préci-

pitèrent l'un sur l'autre et le combat dura trois jours et trois nuits. Dans ce texte, malheureusement mutilé et fort difficile à comprendre, il semble qu' Isis intervient entre l'oncle et le neveu et que Typhon finit par frapper à la tête la déesse elle même; aussi devait on en ce jour faire des offrandes à Isis et au dieu Thoth, que les traditions représentent comme le fidèle ministre d'Horus."

Voilà le rapport de M. de Rougé au sujet de ce papyrus. Nous y apprenons qu'avant la vingtième dynastie et notamment dans la dixneuvième, Set fut considéré comme dieu malin et il est plus que probable que le mythe d'Osiris et de Typhon date d'une époque très reculée. Toutefois son culte fut en honneur du temps de la dixneuvième dynastie et à la question, quels furent les motifs de ce culte? je crois qu'il n'y a que cette réponse à donner: On adorait en lui 1° la sagacité, 2° la force, 3° le courage, 4° la vigilance, toutes vertus d'un héros. On regardait ainsi Set comme le dieu en qui étaient réunies toutes ces vertus, en d'autres termes, l'on adorait en lui le dieu de la guerre. Lorsqu'on disait, en parlant de Ramses, que Set était dans tous ses membres ou que Set l'emportait, cela signifie que la force et le courage comme Set les possèdait l'inspirérent. Dans ce même sens le papyrus Harris engage d'être vigilant comme Set, de même nous devons expliquer l'inscription d'Abou Simbel où le roi recoit une vigilance comme celle de ce dieu. Cependant quand les Hyksôs Asiatiques, comme nous l'avons vu plus haut, le choisirent comme leur dieu unique, qu'ils réverèrent d'une manière tout à fait opposée à celle du culte Égyptien et même hostile à celui-ci, il commencait à baisser dans l'estime du roi et du

peuple et bientôt on ne put plus souffrir même son image.

Ce dédain allait en s'augmentant, il fut négligé et confondu avec d'autres dieux. Dans le chapitre 42, 8 [19] du rituel funéraire nous lisons parmi les dieux du premier rang le nom de Set en ces termes: „Set autrement dit Thoth."

Il y est confondu avec Thoth et à un autre endroit avec Horus. A Ibsamboul, [20] nous lisons: „Nous vous donnons la double vigilance de Horus et de Horus ou des deux Horus. En comparant cette inscription avec celle qui lui est conforme à Medinet-Abou [21] nous lisons cette dernière en ses termes: Nous vous donnons la double vigilance de Horus et de Set les resplendissants (ou de Horus-noub et de Set-noub). Même nous trouvons Set combiné avec Horus et son culte est seulement indiqué encore par sa tête que l'on voit apparaître derrière l'épaule de ce dieu. [22]

Puis Set s'efface tout à fait. Sur un des tombeaux, celui de Séthos, le nom de Set est remplacé par celui d'Osiris. [23] Sur le sarcophage de la reine Anches-en-Ranefruhet, dans le British-Museum et sur ceux du temps des Ptolemées, ce nom a été omis et remplacé par Horus ou Thoth. [24]

L'usurpation changea bientôt en persécution, dont nous avons les preuves dans le fait que sur les monuments les figures de Set, sont mutilées à dessein. Parfois on trouve encore une partie de son nom qui a échappée à ce vandalisme, de manière que l'on peut reconstruire le sens primitif. Ceci se trouve aussi sur les bas-reliefs. [25] A partir de cette époque Set devient le dieux des tribus ennemies, non seulement des Chets, comme nous l'avons vu, mais aussi des nègres. Il est, par conséquent, question d'un

Set des nègres [26], representé sous la forme d'un corbeau avec des oreilles pointues.

Plus tard encore ce dieu est représenté sous la forme d'un âne, comme dans l'inscription au temple d'Apet à Karnak, où on le voit enchainé devant Ptolemée Euergetes II. Horus qui le tient par les oreilles lui donne des coups. La même représentation se trouve sur la porte du nord de Karnak, où Euergetes est occupé à la même besogne.[27] Set perdit sans retour le nom de dieu bon ou grand, ou vigilant, ou glorieux et les Grecs ne le connaissent que sous le nom de Typhon, le dieu malin Phénicien. Nous nous conformons donc à l'opinion de M. Devéria, lorsqu'il se prononce ainsi: „Il se peut en effet, que ces changements religieux, n'aient pas eu d'autres causes que des revirements politiques," à quoi M. Lepsius ajoute encore: „Set devint le dieu des étrangers, lorsque ceux-ci prirent une contenance hostile, la divinité qu'ils adorérent fut l'objet de haine."

Le Set de l'antique empire, qui fut probablement, quant à son origine, un dieu d'Ombos, fut transformé en dieu de la guerre en Égypte et confondu avec les dieux des Hyksôs Asiatiques, lesquels l'adorèrent dans un culte qui fut hostile aux Égyptiens, ce qui fit que ce dieu suprême, devint peu à peu un scandale pour la nation Égyptienne. Peut on fixer avec certitude le départ définitif des pasteurs à l'époque où règnait Menephtah II, le culte de Set aurait touché à sa fin vers le commencement de la vingtième dynastie.

III.

SET — TYPHON.

„Typhon, dit Plutarque, s'appelle aussi Set." Cependant nous connaissons ce nom comme celui que l'on donna en Phénicie au dieu malin. D'où ce nom vient-il donc à Plutarque? C'était la nouvelle dénomination donnée à Set, après l'anéantissement de son culte et même de son image. C'est dans les traditions seules que le souvenir de ce dieu fut conservé.

Les tribus Phéniciennes étant immigrées en Égypte et cet évènement fut la cause que Set reçut le nom de leur dieu particulier. Le Typhon est originaire de la Phénicie et il faut que nous examinions d'abord quelle place il occupait dans ce pays pour rechercher ensuite quelle fut sa signification en Égypte.

Il est évident que le nom Phénicien Ziphon d'après la prononciation Araménienne doit être lu comme Typhon. Dans l'ancien testament ce nom est donné à certains serpents ou vipères, contre lesquels les conjurations étaient impuissantes.[1] D'après ces reptiles, la rivière d'Oronte était appelée Typhon[2] et c'est aussi sous cette forme de serpent, que le dieu malin des Phéniciens est réprésenté sur tout lorsqu'il fut opposé à Baal, (Bel, El, Ilos ou Melech.)

Bel eut, comme l'origine de tout ce qui est, un bon et un mauvais côté. Tous les deux étaient réprésentés par le serpent. Quand on l'adorait comme divinité du bien, on rendit honneur au serpent comme à la nature spirituelle par excellence, on vit en lui la puissance spirituelle

parce que de tous les animaux il est en état de faire des mouvements rapides sans pattes, et de se rendre partout; il a la vie très longue, se rajeunit de temps en temps, tandis que ses forces se renouvellent et quand il est arrivé au terme de son existence il se dissout en lui même.[3] Son nom, comme tel est Sur-mubel, serpent de Bel, d'où vient le nom de Bel, Surmubélos.

Mais quand Bel se montre de son côté mauvais, comme la puissance qui est hostile au bien, il est envisagé comme la force qui anéantit tout. Tantôt il est la mer salée, l'élément stérile, tantôt le dieu qui apporte le froid. Il préside à la saison des pluies. Comme planète il se trouve parmi les constellations d'hiver et habite le Capricorne et le Verseau; il fut ainsi l'astre du froid. De cette manière nous trouvons attribuées ces bonnes et mauvaises qualités, aux deux différents côtés de Bel. Et comme nous trouvons pour le bon côté de ce personnage seulement le nom de Bel, de même nous trouvons souvent le mauvais côté indiqué par ce même nom, de sorte que les deux côtés du même individu se présentent comme deux formes dans lesquelles ce dieu se manifeste.[4] Ceci parait être aussi le motif que le Saturne des Phéniciens, adoré en Égypte, y fut à la longue considéré uniquement pour son mauvais côté par les véritables prêtres Égyptiens. Il faut remarquer aussi que la manière de rendre honneur à Melech ou Baal, était tout à fait contraire au culte ordinaire en Égypte.

Le Typhon à été transporté aussi en Grèce par les colonistes Phéniciens, il y apparait de la même manière que nous le voyons en Phénicie; ceci est prouvé suffisamment par sa généalogie.

Il épousa Echidna[5] dont il avait six enfants.

Cerberus, — Orthrys, — Hydra, — le lion de Nemëa — le dragon des Hespérides — l'aigle de Prométhée. —

Hercule, qui était comme nous savons, le champion qui combattit le mal, soumet toutes ces puissances. Orthrys c'est le chien, qu'il rencontre le premier à son arrivée dans les régions inférieures et qu'il tue; ensuite il triomphe du second ennemi Cerberus aux trois têtes, qu'il conduit sur la terre; le troisième monstre c'est l'Hydra aux têtes toujours renaissantes; le lion de Nemëa est dompté par lui après un combat prolongé; le dragon des Hespérides, le paradis des Grecs, est soumis à son tour comme l'aigle qui ronge au foie de Prométhée. Toutes ces puissances sont les enfants de Typhon, mais à la fin il faut que le père de tous les maux succombe, vaincu par la puissance de l'esprit bienfaisant.[6]

Il y a aussi une conformité remarquable entre les mythes Grècques et Phéniciennes. Thaaut, le Hermès ou Mercure Phénicien aide Ilos ou Saturne pour vaincre Typhon; de même l'on trouve cité chez les Grecs un combat de Zeus contre Typhon dans lequel Hermès prête secours. C'est ainsi que nous trouvons les éléments religieux de la Phénicie transplantés sur le sol de la Grèce.

Pour examiner comment ce Typhon est regardé par les Égyptiens, nous ne pouvons consulter jusqu'à présent une meilleure source que Plutarque et quelques monuments qui se trouvent en Égypte. Nous le consultons avec d'autant plus de confiance, parceque les monuments autant qu'ils soient accessibles, confirment toujours ses assertions. Le livre des morts et les calendriers renferment comme

nous l'avons vu, les mythes d'Isis et d'Osiris en rendant ce que Plutarque nous communique. Selon celui-ci le surnom de Typhon signifie Set, celui qui triomphe par la violence.[7] Il est la personnification de tout ce qui est pervers dans le monde moral, de tout ce qui est nuisible dans la nature. Quand le soleil jette ses rayons perpendiculairement sur la terre, la faute en est imputée à Typhon, qui dessèche la terre afin qu'elle ne produise pas de fruits, c'est lui qui dans l'atmosphère est la puissance qui rend stérile,[8] opposé à Osiris le dieu humectant et fertilisant, dont le réprésentant est le Nil. Typhon, c'est la mer salée et stérile qui tache d'engloutir le Nil;[9] c'est à cause de cela que quelques prêtres s'abstiennent de mettre du sel dans leurs mets, parce que c'est la salive pernicieuse de Typhon.[10] Lorsque le vent désséchant', qui dure soixante-douze jours, souffle dans la vallée du Nil, c'est encore Typhon accompagné des 72 démons, ses aides, qui livrent le combat. à Osiris.[11] L'hiver froid et l'ombre noire de la terre qui intercepte la lumière de la lune, sont des embuscades du traître Typhon. Tel il est représenté comme la puissance nuisible dans la nature et tel nous le voyons aussi dans le monde moral. Il est l'ennemi de la déesse Isis. Isis qui protège les arts et les sciences est contrariée toujours par Typhon l'ignorant et plein d'erreurs. Il détruit la sainte doctrine que la déesse à composée et transmise à ceux qui aiment à apprendre les choses divines.[12] Il est le menteur, le faux délateur d'Osiris qui avait besoin pour cela d'être déclaré innocent par Hermès ou Thoth. Non seulement sur le terrain religieux mais aussi dans la domaine politique il est représenté comme tel. Il est l'ennemi au midi et au nord. Le roi Aso, qui règne

sur l'Éthiopie, lui envoit soixante douze satellites pour l'aider à conquérir le royaume d'Osiris,[13] et l'ennemi vaincu au nord est représenté comme Typhon obligé de fuir et qui pendant sa fuite donne naissance à ses fils Hiérosolyme et Judée.[14] C'est ainsi qu'il est représenté comme la puissance hostile au bien et cause destructive.

Plutarque l'esquisse en quelques traits en disant : „Typhon, c'est la puissance qui ravit à l'âme la raison, de sorte qu'elle est livrée à toutes les influences; c'est le principe révoltant et ignorant; dans le corps, c'est la cause des maladies; dans l'atmosphère, c'est le temps irrégulier et sombre, le décroissement du soleil et de la lune.[15]

Ce Typhon avec ses plusieurs prénoms, nous le trouvons souvent sur les monuments comme dieu malin, tandis que la figure de Set a disparu tout à fait, mais il n'y porte pas ce nom Phénicien; ces monuments confirment ce que Plutarque nous en communique.

Au premier chapitre du livre des morts on trouve raconté le combat entre Typhon et Horus et dans le 17me les âmes sont livrés aux compagnons de Set, pour subir la peine du feu,[16] tandis que dans le 25me verset se trouve le combat avec Horus, au sujet du cadavre d'Osiris. Ici on a donné à Set le nom de Smu, que l'on trouve aussi chez Plutarque.

Dans un papyrus magique d'une époque postérieure, il est appelé le dieu qui habite le vide, le terrible, l'invisible, le puissant, le dévastateur et le destructeur, qui ébranle tout et qui est invicible lui même.

On y lit:[17] „Je t'invoque, toi, terrible, invisible, tout-puissant, dieu des dieux, toi qui détruis et qui rends

désert.... Tu es surnommé celui qui ébranle tout ce qui n'est pas vaincu. Je t'invoque o Typhon-Set! J'accomplis tes cérémonies magiques car je t'invoque par tes propres noms, en vertu des quels tu ne peux refuser d'exaucer : Jôerbeth, Jôpakerbeth, Jôbolchoseth.... Viens à moi entièrement et marche et renverse un tel ou une telle, par la gelée et par la chaleur. Il m'a fait injure et il a versé le sang du Phyôn chez lui (ou chez elle.) C'est pour cela que je fais des cérémonies."

M. Chabas ajoute encore à ceci: „Les formules multipliés à l'infini comme les besoins et les passions des hommes, ont joui pendant de longs siècles d'une confiance que l'insuccès ne put discréditer."

Non seulement nous le voyons ainsi sur les papyrus, mais sur la pierre de Rosette il est représenté de la même manière: [18] La ville de Lycopolis se trouve dans la puissance des révoltés et le roi creuse des canaux et fait bâtir des murailles et boucher des aqueducs afin de prévenir que les plaines ne fussent inondées par la crue du Nil et ayant mis des fantassins et des cavaliers à la garde de ces travaux, il lui fallut dès lors peu de temps pour pendre la ville, exterminer tous les impies qu'elle renfermait, comme du même lieu Thoth et Horus fils d'Isis et d'Osiris, avaient jadis réduit les rebelles. Souvent aussi il est répresenté et taillé, comme la puissance qui retient le soleil dans son cours, mais alors il s'appelle Apap ou Apépi, le dragon ou le serpent, ou bien Apophis, nom qui est connu aussi à Plutarque. Au chapitre 15me du livre des morts il est appelé: „Apap, violateur du soleil" et le chapitre 7me tout entier est consacré à ce démon.

M. Brugsch le décrit ainsi : [19] „Pour les Egyptiens, comme pour tous les autres peuples, le soleil étant naturellement l'astre le plus brillant et le plus remarquable du ciel etc.... ils se figuraient que le soleil parcourait l'océan céleste dans une barque, escorté d'un nombre d'esprits et de divinités. Un grand serpent, le méchant dragon Apépi ou Apophi, cherchait à l'arrêter dans sa course, mais chaque jour il était vaincu et rejeté hors de la barque du soleil, de sorte que ce dernier pouvait majestueusement poursuivre son cours victorieux. Le dragon était le symbole des ténèbres et du péché et comme ce dernier, un ennemi naturel du soleil, de l'éclat de sa lumière et en général de tout ce qui est beau, pur et bon dans le monde." Le dragon était donc une représententation au firmament du méchant Typhon.

Parmi les constellations, Typhon se trouve toujours dans les quartiers d'hiver sous la forme d'un Hippopotame. [20]

Tel fut le Typhon en Égypte. Nous avons vu comment il etait envisagé en Phénicie. Dans l'un et dans l'autre pays il est le combattant du bien, le principe nuisible, la mer salée, l'élément infertile. Il est le froid rigoureux en Égypte, le dieu de l'hiver en Phénicie. Il est le méchant serpent qui tend des pièges à Ilos, mais dont on s'en empare avec le secours de Thaaut. Apépi est encore le dragon ou serpent qui cherche tous les jours à subjuguer Osiris au ciel, mais qui est repoussé toujours par Horus.

Une conformité évidente entre le dieu malin des Égyptiens et celui des Phéniciens, le côté méchant de Baal, n'est pas à méconnaitre.

Toutefois il est douteux que ce Typhon soit tout Phé-

nicien d'origine et ce qui nous semble le plus vraisemblable se résume en ceci : Les tribus Phénico-Asiatiques, possédaient sans doute tout comme les Égyptiens des ideés à l'égard de l'opposition entre le bien et le mal. Les uns comme les autres avaient la connaissance d'un dieu malin. Mais lorsque les tribus étrangères avaient règné en Égypte et laissèrent, après leur expulsion, un mépris général dans tous les esprits, tout ce qui était imaginable en fait de mal, fut attribué à leur apparition dans ce pays. La ville qu'avaient habitée ces tribus devint le séjour de l'esprit malin, la résidence de Typhon et le lac de Serbo devint le lieu de sa sépulture. Le bras du Nil appelé Tanitique le long duquel avaient habité les tribus, devint cette branche de la rivière où Osiris, lié par Typhon, fut jeté dans l'eau, pour arriver à Byblos en Phénicie après avoir traversé la mer. Et lorqu'à la fin ces tribus furent expulsées et rendues inoffensives, c'était encore l'influence méchante dont le peuple était délivré, Typhon prit la fuite monté sur un âne et ses descendants habitèrent Hiérosolyma et la Judée.

En résumant maintenant tout ce qui précède nous verrons que les différents arguments allègués, nous donnent le résultat que voici : Des évènements politiques furent cause que le culte de la domination étrangère finit par devenir une abomination pour l'Égypte. Tout ce qui est censé nuisible soit dans le monde physique, soit dans le monde moral, fut appelé Typhonique. Les mythes du pays prirent une teinte Phénico-Asiatique et Set-Typhon devient la divinité méchante à laquelle il ne reste plus aucune bonne qualité

IV.

SET CHEZ LES PRÉ-ISRAÉLITES.

Quand nous ouvrons les livres sacrés du peuple d'Israël, nous voyons qu'ils prennent leur point de départ, comme toute histoire de l'antiquité, qui nous a été conservée, aux temps qui, dans le vrai sens du terme, précédèrent l'histoire proprement dite. C'est dans ces temps pré-historiques, que l'antiquité place l'histoire des dieux ou la théocratie, règne idéal qui amenait l'âge d'or sur la terre et qui fit goutter le suprême bonheur aux mortels. Ces dieux, qui souvent devaient leur existence à quelque évènement historique ou auxquels se lie un fait historique quelconque, devinrent de plus en plus les centres, autour desquels se forma un tissu de légendes, qui recueillies et mis ensemble constituèrent une mythologie, dans laquelle furent conservés les faits historiques du monde. Nul doute que dans ces récits aux apparences douteuses, se cache un monde de faits remarquables et de pensées profondes.

C'est ainsi que l'on regardait depuis quelque temps l'histoire ancienne des différents peuples et en s'arrêtant là, ils en exclurent le peuple d'Israël.

Quelques uns cependant appliquent cette manière de considérer l'histoire aussi à ce peuple, en ramenant son histoire au niveau de celles des autres nations. C'est là aussi notre intention à nous, en reconstruisant leur histoire avec les traditions qui nous sont conservées dans le Pentateuche. Une lecture sans prévention fait surgir de suite une foule d'embarras. L'histoire de la création et

celle du déluge y sont répétées à plusieurs reprises. Lorsqu'on trouve cité au premier chapitre la création du premier couple humain, nous rencontrons ce même récit dans le second, mais placé dans un jour bien différent, qui donne un tout autre aspect à cet évènement, tandis qu'un chapitre suivant commence ainsi : „Le jour que dieu créa l'homme, il le fit à sa ressemblance; il les créa mâle et femelle et il leur donna le nom d'homme, au jour qu'ils furent créés [1];" on y trouve donc la même chose répétée trois fois. L'on trouve aussi deux fois mentionné le déluge. En examinant attentivement ces récits, on s'apercoit que tous les deux sont racontés de deux manières différentes, c'est à dire, qu'il sont envisagés de deux points de vue différents. En consultant le texte original, une autre particularité se présente encore: c'est que la divinité y est appelée par deux noms différents et plus loin on en trouve même quatre. Les noms les plus usités sont Élohim et Jéhova. En lisant la génèse tout en observant la différence dans les noms de dieu, nous remarquons que ce livre commence à nous apprendre la création d'Élohim, mais arrivé au chapitre qui suit, ce récit est fini et il suit immédiatement un second qui contient aussi une histoire de la création, mais ici Jéhova est le créateur. Parmi les circonstances particulières que contient ce second récit, nous trouvons des traces que son auteur vécut et écrivit sous les lois Mosaïques.

En pénétrant plus avant dans la connaissance de l'antiquité on s'apercoit aussi que la conception du récit d'Élohim est d'origine Chaldéenne toute pure, circonstance remarquable qui se trouve aussi dans le récit du déluge. La tradition Chaldéenne de cette inondation universelle

est rapportée, mais plus tard cette histoire est répétée, rédigée dans le sens des idées Mosaïques.

La lecture attentive de ce livre en son entier, nous présente l'histoire tantôt suivant un cours régulier, tantôt s'interrompant tout d'un coup, de manière à décourager quiconque aimerait en faire un tout achevé. Mais en lisant le passage dans l'Exode où Dieu s'adressant à Moïse, parle ainsi: „Je suis Jéhova, je n'ai point été connu sous ce nom autrefois aux ancêtres; ils ne m'ont connu que sous le nom d'El-Schadaï," nous avons la clef de cette histoire. Si donc le nom de Jéhova date du temps de Moïse il faut que nous essayions de recueillir les fragments où nous rencontrons la divinité désignée sous cette dénomination. En séparant ces pièces des autres, nous découvrirons que l'auteur Élohiste donne un récit qui présente un enchainement assez régulier de faits, à partir du premier chapitre de la génèse jusqu'au dernier. Nous disons un enchainement assez régulier, car nous voyons l'auteur Jéhoviste interpoler de fois à autre ses remarques dans ce texte. En général il agit en commentateur, surtout quand l'Élohiste exprime une opinion qui pourrait être comprise dans un sens contraire à la legislation Mosaïque. Si ce dernier auteur a beaucoup de valeur comme historien, l'autre est plus précieux pour l'histoire des Pré-Israélites en particulier.

Le nom d'Élohim est un mot en pluriel, par conséquent, il ne saurait être traduit par Dieu au singulier, mais par Dieux au pluriel. L'expression de Dieu au singulier est conservée dans le nom divin El, ce qui rend très probable la supposition que l'auteur Élohiste a puisé à une source où la divinité fut appelé El ou El-Schadai.

La preuve que cette supposition repose sur un fond historique, c'est qu'on trouve ce nom également en Phénicie, où il appartient à la divinité suprême qui est entourée de Satellites ou Eloïm. Quand nous admettons que cette même conception fut autrefois aussi celle des Pré-Israëlites, l'expression d'Élohim s'explique sans difficulté, lorsque celui-ci dit: „Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance." El ou El-Schadai était donc le nom primitif de la divinité en Chaldée en Phénicie et aussi chez les Pré-Israëlites. Et ceci ne nous étonnera pas, quand nous nous rappelons que tous ces peuples étaient des pasteurs d'origine et que l'expression de Schadai, plus tard traduit comme tout-puissant, n'a eu probablement d'autre signification jadis que celle de dieu des paturages, et quiconque n'est pas étranger à la langue Hébraïque, sait aussi que ces deux mots s'écrivent de la même manière, de sorte que le dieu des pasteurs fut ce dieu qui veillait aux champs et aux plaines fertiles. C'est dans cette acception du mot que nous regardons l'auteur qui écrivait avant l'Élohiste et dont celui-ci se servait comme source et que nous appelons pour cela le Pré-Élohiste.

Voyons maintenant ce que nous pouvons apprendre de l'histoire autediluvienne.

Au chapitre 5 se trouve une généalogie où la divinité est appelée Élohim et nous lisons les noms qu'elle contient ainsi:

Élohim créa Adam, nom qui signifie *„fils de la terre"* il est créé à son image.

Adam a pour fils:

Seth, qui est créé à la ressemblance d'Adam. Celui-là a pour fils.

Enosch ce qui signifie „*homme*," qui a pour fils,
Mahalalel 〃 *frappé par El*, qui a pour fils,
Kénan 〃 *usurpateur*, dont le fils est,
Jered 〃 *fondateur de villes*, dont le fils est,
Chanokh 〃 *l'initié*, qui eut pour fils,
Methuschelach 〃 *l'homme de El*, dont le fils est,
Lemech 〃 *adolescent*, dont le fils est,
Noäch 〃 *le repos*, dont les fils sont,
Sem
Cham et
Japhet.

En consultant le Jéhoviste nous apercevons qu'il nous donne une généalogie toute différente, quoique la dissemblance entre ces deux documents ne soit pas aussi considérable que l'on croirait au premier abord.

Au chapitre 4me nous lisons :

Jéhova créa
Adam qui a pour fils,
Kajin, Hebel et Seth, le fils de Seth est Enosch. Kajin signifie, *usurpateur*, il a pour fils,
Chanokh, *l'initié*, qui a pour fils,
Irad, *le fondateur des villes*, qui a pour fils,
Mechujael, *le frappé par el*, 〃
Methuschael, *l'homme de el*, 〃
Lemech, *l'adolescent*, qui épousa,

Adah		et	Zilla	
fils			fils et fille	
Jabal, le père des dresseurs de tentes.	Jubal, le père des instruments de musique.		Tubal-Kajin, forgeron	et Naëma la charmante.
Pasteurs.				

Voilà le contenu de la généalogie du Jéhoviste.

En confrontant les deux documents nous remarquons une différence et une analogie :

Élohiste		*Jéhoviste.*
Élohim		Jéhova.
Adam		Adam.
Seth		Hebel et Seth.
Enosch		Enosch.
Kénan	=	Kajin, l'usurpateur.
Chanokh	=	Chanokh, l'initié.
Jered	=	Irad, le fondateur de villes.
Mahalalel	=	Mechujael, le frappé par El.
Methuschelach	=	Methuschael, l'homme de El.
Lemech	=	Lemech, l'adolescent.
Noäch		Jabal, Jubal, Tubal-Kajin et Naëma.
Sem, Cham, Japhet		

Il est évident que dans l'une et dans l'autre généalogie le fond est le même et que seulement les noms sont rangés de différentes manières.

La dissemblance principale se trouve au commencement.

Quant à la fin de la généalogie nous la passerons sous silence pour ne pas nous éloigner trop de notre sujet.

La dissemblance donc que nous venons de constater dépend peut-être d'une cause occulte. En ôtant les noms de Seth et d'Énosch du régistre, ainsi que celui de Hebel qui ne figure que très peu de temps sur la scène de l'histoire, la série suit comme voici:

Chez l'Élohiste	*Chez le Jéhoviste*
Élohim	Jéhova
Adam	Adam
Kénan	Kajin

et en examinant les noms de Seth et d'Enosch, nous trouvons que le dernier a la même signification qu'Adam et veut dire *homme*. Seth fut par conséquent celui qui donna naissance au genre humain et nous lisons au sujet de son fils Enosch, tout ce que nous trouvons mentionné d'Adam.

Seth créa donc l'homme comme le firent Élohim et Jéhova, de sorte que nous ayons dans les différents régistres, trois généalogies du même contenu chacun avec un autre nom pour le créateur:

Élohim,	Jéhova,	Seth.
Adam,	Adam,	Enosch.
Kénan,	Kajin,	Kénan.
etc.	etc.	etc.

Il est donc démontré que Seth est un nom de dieu, pareil à celui d'Élohim et de Jéhova, il nous reste à

rechercher si la postérité a connu davantage de cette personnalité.

Seth était un dieu de l'antiquité et l'honneur insigne que lui rendit les ancêtres en est la preuve incontestable; d'ailleurs les traditions des Hébreux nous apprennent qu'ils l'envisagèrent comme un demi dieu. Selon Josèphe ce serait lui qui enseigna l'astronomie.[2] Il aurait été informé par une prophétie d'Adam, que le monde serait détruit un jour par l'eau et plus tard une seconde fois par le feu. Ceci fut inscrit par lui sur deux colonnes, afin d'exhorter le monde; l'une en granit résisterait à l'influence de l'eau, l'autre construit en terre cuite échapperait à l'ardeur du feu. Ces deux colonnes existaient encore du vivant de Josèphe dans le pays Siriadique.[3] Une telle vénération est probablement la cause que l'auteur des documents Jéhovistes, place l'origine du culte de dieu, à l'époque où Enosch, fils de Seth fut né[4] et que la postérité de Seth est appelée dans la génèse, les fils de dieu.

Les Cabalistes crurent que l'âme de Seth avait passé en Moïse; Suidas prétend que Seth fut consideré par quelques personnes comme un dieu et certain Matthaeus en donne trois raisons.[5] La première est que Seth avait séjourné pendant quarante jours dans le ciel, l'an 270 aprés Adam; la seconde est la même que Suidas avance, savoir, qu'il était l'inventeur des caractères et de l'astronomie; la troisième est sa piété. Anastase[6] savait „qu' Adam étant agé de 230 ans engendra un fils à sa ressemblance et selon son image, c'est à dire, selon celle qu'il avait au commencement lorsqu'il fut créé par Dieu et il lui donna le nom de Seth ce qui signifie, résurrection; car en lui fut rétabli l'ornement perdu, le

charme admirable, l'image et la splendeur du saint esprit. Et quiconque le regarda en ce temps-là l'appelait Dieu, et c'est pourquoi l'écriture fait mention de ses descendants en disant: ils furent les fils de Dieu. Cela continuait ainsi jusqu'à ce que Dieu dit „mon esprit n'habitera pas parmi ces hommes" et jusque là Seth séjourna parmi les hommes, plus de 900 ans, montrant une physionomie admirable et appelé Dieu par tout le monde."

Cet honneur fut rendu toujours à Seth. Dans la tradition Arabe nous lisons [7] que les Sabéens prirent de lui leur origine. Après la mort de Habel, nous lisons „Adam agé de 230 ans eut un fils Seth qui est appelé aussi Wasi-Adam, exécuteur testamentaire d'Adam.

Le nom de Seth signifie: „Don de Dieu." De celui-ci descend tout le genre humain. Les Sabéens prétendent qu'il y avait encore un autre fils du nom de Sabi-ibn-Set d'où ils ont pris leur origine."

Un passage très remarquable nous a été conservé dans les nombres, dont les LXX ont donné la traduction suivante:

»Une étoile est procedée de Jacob.
Un sceptre s'est élévé d'Israël
Il écrase les tempes de Moab.
Il détruit tous les fils de Seth.«

Il est probable que les LXX entendent, par fils de Seth, les peuples qui rendirent honneur au dieu Seth. Toutefois, il parait qu'il vaut mieux traduire ici, fils du tumulte, version proposée par M. Bunsen et autres. L'opinion des LXX est toujours remarquable du point de vue qu'ils n'ont pu songé à Seth fils d'Adam, ce qui est prouvé par

la manière dont les fils sont considérés par eux, savoir, comme formant une tribu ennemie.

Lorsque le christianisme commenca à exercer son influence parmi les payens et s'associa aux opinions religieuses les plus différentes, une foule de modifications de la nouvelle religion se faisaient jour dans les sectes variées, qui bientôt furent condamnés comme hérétiques.

Parmi ces sectes se trouvait aussi celui des Séthiens ou Séthites qui parut environ l'an 175 de notre ère.[9] Leur doctrine se distinguait par une vénération trop absolue, pour la personne de Seth, qui selon leur persuasion, fut l'apparition de dieu ou du Christ sur la terre. Ils défendirent leur religion avec nombre d'écrits attribués à Seth, que l'on trouve énumerés dans le recueil des écrits apocryphes de Fabricius, mais dont pas une seule ligne, nous a été conservée. Bien que l'on attribue à Seth des livres qui traitent de l'astronomie, ces ouvrages n'étaient pas estimés des Arabes, des Éthiopiens, des Samaritains et des Syriens. L'on trouve mentionné quelque part un seul manuscrit, qui aurait été découvert en Espagne, mais autant que nous sachons ce document n'a pas encore vu la lumière.[10]

D'apres ce qui précède nous concluons, que les Israélites, dans leur histoire primitive, ont rendu honneur à un dieu dont le nom était Seth; que ce dieu a été rangé plus tard parmi les héros de l'antiquité, tout en continuant à exercer un grand ascendant, de sorte que le christianisme même ne refusa pas à lui rendre hommage.

Ce dieu Seth sera, selon toute apparence, la même divinité qui fut adorée en Égypte par les tribus Palestino-Asiatiques. Recherchons maintenant quel fut le culte de

ce dieu et s'il est possible d'en découvrir quelques traces dans les traditions Hébraiques.

Le nom de Seth ne parait plus dans leur histoire mais il est vrai que les tribus Phéniciennes rendirent hommage à Set en Égypte, bien que son nom ne se trouve nulle part dans leurs traditions. Leur culte d'El, Eljon, Élohim, Bel ou Baal, Saturne ou Kronos, était tout à fait analogue à celui de Set en Égypte. En résulte-t-il que les Israélites l'ont adopté? Nous tacherons de démontrer que le culte des Israélites et celui des tribus Phénico-Égyptiennes se touchent en plusieurs endroits. Outre cela nous savons qu'en Égypte, Set et Baal furent identiques; l'adjonction du nom de Set à celui de Baal dans l'inscription de Ramses II [11] le prouve suffisamment, d'où il suit en même temps que le culte de Set et celui de Baal sont identiques. Set trouve ainsi en Phénicie sa réprésentation dans les dieux supérieurs et de même chez les Israélites qui l'appèlent tantôt El, tantôt El-Schadai, ou El-Schedej, dieu des champs, qui recoit aussi hommage sous le nom de Bel ou sous celui de Melech.



IV.

LE CULTE.

TROISIÈME PARTIE.

Le Culte.

Les arguments énoncés jusqu'ici nous ont conduits au résultat que Set, le dieu principal des tribus Asiatiques, fut adoré comme bon dieu par les Hyksôs qui, plus tard, ont fini par le détester. Nous avons allégué aussi que la cause probable qu'il devint plus tard le dieu malin de l'Égypte, ne fut autre chose que ce culte des Hyksôs tant qu'ils regardèrent Set comme bon dieu, parce que le culte Phénicien de Kronos, que l'on appliquait à Set, était tout à fait opposé au culte Égyptien. Il parait que ce culte Phénicien fut adopté même par les Égyptiens proprement dits et était encore en faveur lorsque Set fut livré au mépris général. Nous nous rappelons que Bel, Melech, Ilos ou El sont les noms d'une seule divinité dont le culte fut le même pour ces différentes formes; un tout autre hommage reçut le Mars des Phéniciens

et Astarté était l'objet d'un culte particulier. Tous ces cultes différents, qu'eurent ces divinités, furent réunis en Égypte en un seul, dans le culte de Set-Typhon. Nous retrouvons dans ce culte, celui de Baal et celui de Mars; c'est ce que nous nous proposons de démontrer en premier lieu, pour rechercher après les traces de ce culte dans l'ancienne religion des Hébreux.

De cette manière nous tacherons de prouver que le culte de Melech, tel qu'il fut modifié en Égypte, continue à être la religion des Israélites pendant leur séjour dans le désert. Voyons d'abord ce qui est connu du culte Phénicien de Melech.



I.

CULTE DE MELECH.

En Assyrie et en Chaldée où le culte prit son origine, Melech était considéré comme la personnification du feu, l'élément qui purifie et qui sanctifie, d'où il résulte que l'on prétendait, qu'en sacrifiant les enfants à Melech, on les délivrait de la souillure de la mortalité ou du monde. L'on offrit à Melech des sacrifices humains et partout où ce culte fut répandu, nous trouvons mentionné ce sacrifice. Ce culte transporté en Grèce on les sacrifia à Zeus, que l'on appelait pour cela par euphémisme, Zeus l'hospitalier, pour ne pas l'irriter et pour ne pas exposer sa vie. En parlant d'un temple en Amathus où il reçut honneur, Ovide dit: [1]

»Devant l'entrée s'élevait l'autel de Jupiter Hospes,
Lugubre par meurtres, quand un étranger le verrait,
Teint de sang ruisselant; il croirait qu'on venait d'immoler
Des veaux à la mamelle, des brébis d'Amathus de deux ans,«

On crut que plus la perte était douloureuse et profondément sentie, plus on s'apercevrait aussi de la force expiatoire. C'est pourquoi l'on choisit de préférence l'étranger en voyage où bien l'enfant unique de ses parents [2] et souvent le plus chéri d'une famille. [3] Ce fut

Héliogabale qui abolit tout à fait cette pratique barbare en Italie,[4] mais l'oriental hospitalier préférait de sacrifier ses enfants plutôt que de violer l'hospitalité.[5]

C'est surtout par des sacrifices d'enfants que l'on crut de disposer favorablement le dieu. Nous trouvons rapporté de Carthage[6] (où, comme nous savons, les Phéniciens avaient transporté leur culte) ce qui suit:

„Ce peuple qui avait été organisé par Dido, après son arrivée de la Phénicie, avait l'habitude d'appaiser la colère des dieux par des meurtres. Pour cela ils commettaient l'horrible action de mettre leurs enfants sur des autels brulants." Diodore trouve dans ce culte l'explication du mythe de Kronos le créateur du monde, qui dévore ses créatures, c'est à dire, ses propres enfants.[7] Il est rapporté qu'Hamilcar, après une défaite en Sicile, aurait sacrifié un garçon à Saturne.[8] La peste de la bataille contre Agathocle, fut attribuée par les Carthaginois à la colère de Kronos, par ce qu'on ne lui sacrifiait plus, comme autrefois, la fleur de la jeunesse mais seulement des garçons étrangers qu'on avait achetés. Ce fut aussi le motif du sacrifice de deux mille des plus nobles et principaux garçons, pour appaiser la colère de Kronos, lorsque Agathocle parut une seconde fois devant les murailles de Carthage.[9] Non seulement comme sacrifice expiatoire mais aussi comme holocauste on immolait des victimes en l'honneur de Melech. Après la défaite d'Agathocle on sacrifiait les plus beaux prisonniers, comme une part du butin, en reconnaissance pour la victoire.[10]

Les sacrifices se faisaient de différentes manières selon l'âge des victimes. Les adultes étaient suspendus à un poteau où percés par une lance dans le ventre. Avant

de procéder à cela, l'on fit selon le récit du père de l'Église Cyrille, au sujet des cérémonies observées aux sacrifices, trois fois le tour de l'autel avec la victime, après quoi on la brulait. Les enfants étaient souvent tués d'abord et brulés ensuite. [11] D'autres fois on ne sacrifiait à Melech que les ossements, [12] tandis que l'on se servait des chairs au festin du sacrifice, [13] ou bien on les brulait tout vivants en les posant dans les bras de l'idole chauffé, d'où ils tombaient mourrants dans un four ardent tandis qu'on avait observé les mouvements convulsifs de leur corps et de leur bouche, ce que l'on prétendait être le rire. [14] Nous trouvons encore cité à ce sujet ce que voici: „Les Phéniciens et surtout les Carthaginois immolèrent leurs enfants à leur dieu. Ils les faisaient bruler sur le Kronos de cuivre et quand les flammes entourent le corps et les membres qu'elles consument, les convulsions, dont souffrent ces victimes jusqu'à leur mort, ont quelque rapport avec le rire." Le rire convulsif à été appelé rire Sardonique; Suidas, le rapporte sous le mot *Σαρδώιος γέλως*. [15]

L'idole sur laquelle on sacrifiait est décrit encore d'une autre manière; on dit „qu'en Carthage, pendant que l'on disait de longues prières, l'enfant fut posé dans les bras de l'idole de Kronos, qui était pourvu de mains massives proéminentes en cuivre, au-dessous desquelles brule un four. Quand les flammes atteignent le corps, il semble que l'enfant commence à rire." [16] De ce rire on concluait si le sacrifice plut à Dieu.

On sacrifiait à différentes époques et à plusieurs occasions. [17] En Phénicie [18] il y avait un sacrifice annuel, de même à Carthage [19], à Salamis [20] et à Rhodus. [21] On

sacrifiait en outre avant les grandes entreprises ou les batailles, et à l'occasion de la fondation d'une nouvelle colonie ou d'une ville. Lors de la fondation d'Antioche fut immolée une vierge pure. Des sacrifices avaient lieu aussi en temps de grands désastres, de guerre ou de sécheresse. Porphyre nous communique, que l'histoire Phénicienne, écrite par Sanchuniathon dans l'idiome Phénicien et traduite en Grec par Philo de Byblus en 8 volumes, est remplie de ces sacrifices." [22]

Tel fut le culte de Melech ou plutôt du dieu suprême en Phénicie. Les colonies adoptèrent ce culte et il faut examiner maintenant s'il fut répandu aussi en Égypte et s'il en reste encore d'autres traces que le sacrifice de Ménélaus, dont nous parlions déjà. Avant de commencer cet examen nous décrirons le culte du dieu Mars des Phéniciens, parceque ces deux cultes se trouvent réunis dans celui de Typhon en Égypte.

II.

LE CULTE DE MARS.

Baal-Adar n'est pas un dieu particulier des Phéniciens mais plutôt une forme nouvelle sous laquelle le même dieu est représenté. C'est Baal en sa qualité de dieu des combats ou dieu guerrier. Comme tel nous le rencontrons aussi chez les Assyriens et nous trouvons cité à son sujet ce qui suit. [1] „En l'honneur de Ares (Mars) les Assyriens érigèrent une colonne qu'ils adoraient comme dieu. Il fut appelé Baal par les Perses, ce qui signifie Ares

le dieu des combats." La planète Mars est appelé aussi pour cela, astre du feu, Belebatos, nom dérivé du radical Baal. Cette forme de Baal représente son côté dévastateur, comme Melech représente son côté conservateur et organisateur. Baal en sa qualité de Mars est souvent indiqué par le nom de Chon ou Chanon. Comme planète il portait le nom d'Adar chez les Chaldéens et était représenté en couleur de sang ou de feu. De la même manière nous trouvons quelquefois Mars chez les Grecs ou il est appèlé Pyroeis Ares, Mars ardent, auquel on attribuait la chaleur d'été. [2]

Le Mars Phénicien avait une épouse, Anata ou Anaitis, l'Artemis ou Diana de ce peuple, représentée armée d'un arc et de flèches. En Égypte nous la trouvons aussi sous cette forme comme l'épouse du dieu des combats Ranpu, dont nous parlerons plus tard. Ordinairement on lui sacrifiait une biche, [3] sacrifice qui nous rappelle celui d'Iphigénie en l'honneur d'Artemis. Ce ne fut que très rarement que l'on sacrifiait une vierge pure à Anata.

Cette Anata et Adar étaient comme nous l'avons remarqué, des formes sous lesquelles Baal et son côté féminin se montrèrent. De même que toute culte de la nature à pour objet un principe viril auquel se lie un principe féminin, de même nous trouvons cette règle en vigueur en Phénicie. Dans le premier on adorait la force qui engendre, dans le second la force qui produit les fruits et les deux principes unis étaient considérés comme le moyen par lequel le monde était conservé. On rendit hommage à dieu, quand on favorisait et provoquait autant que possible la fécondité, but que l'on ne cessa de poursuivre dans le monde physique en fertilisant la terre

ou en propageant l'espèce humaine. L'application rigoureuse de ce principe engendrait l'immoralité la plus grossière qui fut jamais et les horreurs des festins de Baal vivront dans la mémoire de tous les siècles. Les sacrifices offerts à Baal-Chanon ou Adar étaient l'âne, le pourceau, le chien et le coq. Il parait que l'on choisit ces animaux par préférence parce qu'ils sont réputés excessivement lascifs et féconds. La constellation des planètes Mars et Vénus était selon les astrologues celle qui rendait lascif quiconque était né sous son influence,[4] et selon Clément d'Alexandrie la chair de porc était défendue parce qu'elle excite la lasciveté.[5] L'âne était reputé de la même manière,[6] on s'en servait au culte de la déesse Syrienne Astaroth.[7] L'on entretint des coqs consacrés à Mars dans le temple d'Hercule[8] et l'on sacrifia des chiens en l'honneur de Mars en Phénicie et en Carie.[9]

C'est ainsi que nous trouvons le culte de Mars en Phénicie et dans les différentes colonies. Voyons maintenant ce que nous retrouvons de ces cultes divers chez les Égyptiens dans leur culte de Typhon.

III.

LE CULTE ÉGYPTIEN DE TYPHON.

Typhon était, comme nous avons vu, la personnification du mal. Son culte était modifié d'après celui des Hyksôs, qui rendirent hommage à Set comme bon dieu, d'après les rites Phénico-Asiatiques. Il faut que nous recherchions les traces de cette religion Phénico-Asiatique, dans le

culte de Typhon en Égypte comme il florissait après la XXme dynastie. Voyons d'abord quels sont les éléments qui y sont conservés du culte de Melech et ensuite ceux qui existent encore du culte d'Adar.

Comme nous l'avons fait observer déjà, il y a une grande analogie entre le Melech Phénicien et le Typhon de l'Égypte. C'est la planète de l'hiver, la mer stérile, la chaleur dévorante, le principe du mal dans le monde moral et dans le monde physique, comme Typhon était le côté méchant de Melech. A l'un comme à l'autre l'on offrit des sacrifices humains. Manethoos nous communique [1] „qu'Amosis, que nous connaissons déjà, abolit ces sacrifices à Héliopolis. Pendant que ceux-ci étaient en vigueur, on les immola en l'honneur de Héra, après avoir été examinés soigneusement tout comme les taureaux sacrés et pourvus d'un sceau. On fit trois sacrifices par jour qu'Amosis fit remplacer par des gateaux appropriés à ce but." D'après une autre citation de Manethoos [2] „on fit bruler en Élytheia des hommes vivants que l'on appelait Typhoniques, dont les cendres furent dispersées ensuite aux vents, afin qu'ils seraient anéantis à tout jamais. Cela eut lieu publiquement pendant les canicules." Selon toute apparence ce récit est le même que celui qui précède et dont M. Fruin prétend qu'il est loin d'être exact. [3] Le témoignage d'Hérodote est loin de s'accorder avec ce que nous venons d'alléguer au sujet des sacrifices humains. [4] Il prétend au contraire que les Égyptiens n'eurent jamais l'habitude de sacrifier des hommes et que les Grecs, qui rapportent de telles histoires, ne font que prouver leur ignorance en fait d'usances et d'habitudes Égyptiennes. Grand nombre d'auteurs partageant l'opinion de Hérodote,

assurent qu'en Égypte il ne fut jamais question d'immoler un homme pour les sacrifices, ce qu'ils prouvent sur l'autorité des monuments, qui n'en font jamais la moindre allusion. [5] Quoi qu'il en soit il est démontré que les prêtres Égyptiens n'ignoraient pas absolument l'ancienne coutume, témoin ce que rapporte Diodore qui prétend que les prêtres s'en servirent pour expliquer le mythe de Busiris, qui contient qu'à une époque très reculée, les rois d'Égypte avaient l'habitude d'immoler des hommes pour les sacrifices Typhoniques [6] et puis, que le sceau dont les victimes furent marqués par les sacrificateurs, représentait un homme agenouillé, les mains liés sur le dos et le cou courbé sous un glaive. M. Marsham et Jablonsky considèrent cela comme un reste de l'ancienne coutume des sacrifices humains, opinion dont la vraisemblance est rehaussée encore par un antique témoignage, [7] qui veut „que les sacrifices humains furent remplacés plus tard par des gateaux sur lesquels on imprima le sceau, représentant un homme qui avait les mains liés sur le dos et qui était à genoux comme attendant l'immolation." Quelques uns de ces sceaux nous ont été conservés et se trouvent au musée du Louvre. Champollion en a décrit et dessiné un en bois, qui a servi probablement pour les gateaux d'offrande; il représente trois hommes les mains liés sur le dos. [8] M. Wilkinson en a décrit deux autres, représentant un homme avec un glaive attaché au cou et les mains liés sur le dos, exposé au pilori. [9] Aussi parmi les tombeaux de Thèbes on trouve des représentations qui rappellent le sacrifice humain en l'honneur du serpent. [10] En Égypte, plusieurs espèces de serpents furent gardés en honneur. Parmi ces serpents il y en avait un qui

fut regardé comme la personnification du bien et appelé Uraeus, dont l'image en caractère hiéroglyphique signifie l'immortalité ou l'existence prolongée. Une autre espèce fut considérée comme le principe du mal et envisagée comme une forme de Set-Typhon, tel qu'on croit le voir au firmament comme l'adversaire d'Osiris, le soleil. C'est à ce dernier qu'auraient été offerts les sacrifices dont nous parlions. Une semblable réprésentation d'un sacrifice se trouve dans le tombeau n°. 5 a Thèbes; [11] ici les victimes sont sacrifiées à une divinité inconnue et une autre représentation nous montre l'offrande où les victimes sont des Égyptiens véritables.

Il parait que la vache rousse à remplacé plus tard le sacrifice humain, à cause qu'elle a la même couleur que l'on attribue à Typhon; ce sacrifice eut lieu pendant les canicules, époque où l'on ne sacrifia que des étrangers qui présentaient la couleur de Typhon. C'est Plutarque qui fixe cette époque des offrandes, et Porphyrius rapporte que trois hommes furent immolés chaque jour.

C'est cette offrande qui fut aboli par Amosis, l'expulsateur des Hyksôs. Il parait ainsi que les Hyksôs immolèrent des victimes humaines à leur dieu, ce qui ne nous étonnera plus depuis que nous connaissons leur origine: leur offrande était le sacrifice humain habituel des tribus Asiatiques. Le culte de Set était devenu un culte de Melech ce qui rend plus probable encore que ce culte, hostile à celui des Égyptiens, fut la cause d'une guerre. Cette guerre contre les Sémites fut donc de nature religieuse et la religion de Set modifiée d'après les rites Phéniciens, continua à fournir une pierre d'achoppement pour les Égyptiens civilisés. La religion qu'ils proffessérent répugnait

au culte immoral des pasteurs émigrés, au culte exécrable de Melech.

Passons maintenant à la recherche des traces du culte Phénicien d'Adar, qui se trouvent dans celui de Set.

Nous avons démontré qu'en Égypte l'on rendit honneur à Set comme dieu des combats. C'était ce dieu qu'adoptèrent les Hyksôs et à qui ils rendirent honneur, comme généralement on avait l'habitude de le rendre à Adar. Les animaux consacrés à Mars furent les mêmes que l'on consacra à Set, auxquels on ajouta en Égypte l'oryx, la vache rousse, l'hippopotame et le crocodille. Selon Plutarque l'offrande de l'âne était connu en Koptos,[12] où il fut précipité du haut d'un roc èscarpé, afin de lui casser le cou. „On s'en servait pour l'offrande à cause de la couleur rouge, qui était aussi celle de Typhon. Les habitants de Busiris et de Lycopolis detestèrent l'usage de la trompette, parce que le son de cet instrument ressemble au braîment de l'âne. Cet animal d'ailleurs est consideré impur, c'est pourquoi ils sacrifient des pains d'offrande avec l'image d'un âne garrotté, pendant les mois Payni et Paophi.

Ceux qui adorent le dieu du soleil sont engagés à ne pas porter d'or et de ne pas donner de nourriture aux ânes.... l'or avait la même couleur que celle de Typhon. Les Égyptiens tuèrent toute vache rousse, qui lorsqu'on y trouvait un seul poil blanc ou noir furent déclarés impropres à l'offrande." A un autre endroit Plutarque donne pour motif de la consécration de l'âne à Typhon, l'extrême paresse et l'extrême stupidité de cet animal. Il nous communique aussi que parmi les bètes fauves le crocodille et l'hippopotame étaient consacrés à Typhon. A Hermopolis se trouva une statue de l'hippopotame dressé

sur ses pattes de derrière et à la fête, qu'on célébrait au premier mois Tobi, jour qui fut appelé le jour de l'arrivée d'Isis en Égypte venant de la Phénicie, furent apportés des pains d'offrande pourvus de l'image d'un hippopotame garotté.

Selon Hérodote[13] le pourceau fut consideré en Égypte comme un animal tellement impur, que son seul attouchement causait une souillure. Comme consacré à Typhon, l'on trouve encore souvent l'oryx sur les monuments et les scarabées,[14] tandis que les chiens et les coqs, comme offrandes Typhoniques, manquent tout à fait.

C'est ainsi que nous retrouvons Set-Typhon avec quelques attributs d'origine Phénicienne et où le culte s'est modifié selon la coutume du peuple, nous y retrouvons le culte de Melech et d'Adar. Toutefois il s'y rattachent aussi des éléments Égyptiens, dont le dieu emprunte un nouvel éclat et qui le distinguent des autres dieux Sémitiques et Égyptiens. En même temps la question se trouve résolue de quelle manière ces éléments se trouvaient réunis dans le Set-Typhon. Examinons à présent comment nous le retrouvons chez le peuple d'Israël.

IV.

LE CULTE DE SET-TYPHON EN ISRAËL.

Nous avons taché de démontrer plus haut que les Israélites et les Hyksôs étaient intimement liés les uns aux autres. Selon Manethoos ce fut Moïse qui était le chef des émigrés impurs, qui bâtirent plus tard la ville

de Jérusalem en Judée. D'aprés Josèphe, Moïse était le chef des Hyksôs et selon Diodore, le chef des lépreux qui fondirent Jérusalem. Justin rapporte de lui qu'il retourna à Damas, son ancienne patrie et Tacite raconte l'histoire de la même manière que Manethoos. Selon ce dernier, les Hyksôs émigrèrent sous la conduite de Hiérosolyme et de Judée et les lépreux sous celle de Moïse. Toutes ces différentes communications s'accordent sur le fait que Moïse fut le conducteur des impurs qui fondirent Jérusalem, quoique Manethoos attribue l'honneur de cette fondation aux Hyksôs. Il s'ensuit par conséquent que les deux émigrations en question se touchent à plusieurs endroits et Tacite nous donne les deux opinions qui ont cours au sujet de la fondation de Jérusalem, l'une l'attribue à Moïse, l'autre aux chefs des Solymi, Hiérosolyme et Judée. Le nom d'Hiérosolyme s'accorde avec Jérusalem, celui de Judée avec celui des Juifs. La cause de la combinaison des deux émigrations se trouve dans le récit de Manethoos et s'explique surtout par le fait que les Hyksôs et les impurs habitèrent le même pays; les uns en deça, les autres au delà du Jourdain. Les deux peuples furent ennemis de l'Égypte, ce qui fit qu'ils furent nommés, injuriés et décrits de la même manière, d'où résulta la confusion.

Tacite nous rapporte que ce qui manquait le plus aux Israélites pendant leur voyage, était de l'eau potable et que Moïse vit un troupeau d'ânes sauvages qui allèrent vers un bosquet frais et ombragé, où se trouvait de l'eau en abondance; que ce troupeau lui indiqua le bon chemin et qu'après six jours de marche ils arrivèrent en Judée. C'est à cause de cela, poursuit il, que les Israélites gar-

dent dans l'intérieur de leur sanctuaire l'image de l'âne qui les a délivré. La comparaison de cette légende de Tacite avec celle de Plutarque n'est pas sans intérêt. Le dernier raconte que Typhon après son combat avec Horus, s'enfuit sur un âne et qu'il produisit, sept jours après, Hiérosolyme et Judée, en y ajoutant: „Il est évident que cette histoire, regarde les affaires des Israélites." Dans cette légende on peut discerner trois choses combinées: 1°. l'expulsion des Hyksôs avec la fuite de Typhon; 2°. la délivrance des Israélites avec la fuite de Typhon; 3°. la conquête de Canaän par les Hyksôs ou par les Israélites, avec la naissance de Hiérosolyme et de Judée. C'est ainsi que Typhon est uni à l'ennemi du Nord.

Tacite rapporte aussi que les Israélites rendirent un hommage particulier à l'âne. Nous verrons si cette communication a quelque valeur, en examinant les restes du culte Phénico-Égyptien de Set-Typhon parmi les Israélites.

Nous trouverons tantôt des éléments conformes aux coutumes Phéniciennes et par conséquent hostiles à celles de l'Égypte, tantôt des éléments Égyptiens conformes aux coutumes de ce peuple. Et ceci ne doit pas nous étonner puisque nous savons que ce ne furent pas exclusivement des Sémites qui émigrèrent, mais qu'il s'y trouvait aussi grand nombre d'Égyptiens et parmi ceux-ci qui appartenaient à la caste des prêtres. Il y en a qui prétendent que Moïse était prêtre d'Osiris et la tradition le décrit comme instruit en toute science et sagesse des Égyptiens. Commençons nos recherches par les éléments Phéniciens.

A.

LE CULTE ISRAÉLITE DE MELECH.

C'était à une époque très réculée de son histoire, que les Israélites eurent des rapports avec la Phénicie. Abraham qui fut la souche du peuple d'Israël, sacrifia son fils à Dieu d'après le récit de l'Élohiste. Il habitait près de Salem dans le pays des Amorites, voués au culte du dieu Phénicien. Ses fils adoraient El ou Bel l'Élohim et El-Schadai. Ils arrivent en Égypte, évènement dont l'histoire Hébraïque ne rapporte presque rien. Le peuple commence son voyage dans le désert et bien qu'il se trouve des traces d'un culte du feu, dont Melech était la personnification, nous ne saurions que très peu de chose de ces temps-là, si le prophète Amos n'en eut conservé l'histoire. C'est par lui que nous savons davantage de leur vie errante pendant les quarante années dans le désert. „Est ce toi o maison d'Israël, qui m'a sacrifié pendant quarante années des oblations et des offrandes? Oui, tu portas la tente de ton Melech et le Kyun tes images, l'astre de ton dieu que tu t'étois fait toi même." Ces paroles parvenus à nous par la tradition, contiennent l'histoire du culte de ce peuple dans le désert. Il n'est pas étonnant après cela qu'en lisant en Josué, les Juges ou Samuel, d'y rencontrer souvent le culte de Baal et d'Astarte, que nous retrouvons encore dans le livre des Rois. Les princes s'intéressèrent beaucoup à ce culte, surtout quand des relations intimes se formérent avec la Phénicie, soit par des mariages, soit par d'autres liaisons.

Malgré qu'un Élie ou d'autres prophètes s'élévèrent puissamment contre ce culte et en faveur de celui de Jéhova, ce ne fut que le dernier roi d'Israël qui réussit à démolir les hauteurs où le peuple se voua au culte de Baal. Qu'était le sacrifice de Jephta, si non une offrande à Melech ou à Anata, la déesse de la guerre des Phéniciens? Achaz aussi sacrifia ses enfants à Melech.[1] Ce ne fut pas à tort que le poëte sacré chantait:[2] „Ils n'ont point détruit les peuples que Jéhova leur avait dit de détruire, mais ils se sont mêlés parmi ces nations-là et ils ont appris leur manières de faire et ils ont servi leurs faux dieux, lesquels leur ont été en pièges. Car ils ont sacrifié leurs fils et leurs filles aux démons. Et ils ont répandu le sang innocent, le sang de leurs fils et de leurs filles, lesquels ils ont sacrifiés aux faux dieux de Canaän et le pays a été souillé de sang. La colère de Jéhova s'est embrasée contre son peuple."

Nous voyons à chaque instant faire allusion à ce culte et à ces sacrifices. C'est le prophète qui exhorte tantôt.[3] „N'êtes-vous pas des enfants prévaricateurs, qui vous échauffez après les chênes et sous tout arbre verdoyant, égorgeant les enfants dans les torrents, sous des rochers avancés. Ta portion est dans les pierres polies des torrents, ce sont elles qui sont ton partage," ou ainsi:[4] „Que tu aies immolé mes fils et mes filles et que tu les aies livrés pour les faire passer par le feu. Elles ont commis adultère avec leurs dieux infames et ont fait passer leurs enfants par le feu pour les consumer." Micha[5] juge nécessaire de rappeler au peuple, que Jéhova ne prend point plaisir à des sacrifices d'animaux et d'hommes, que ni l'offrande du corps, ni l'immolation du premier né peu-

vent faire pardonner les péchés de celui qui les sacrifie. Le roi des Moabites [6] immola son fils ainé sur la muraille de sa ville Kir-Chasereth, qui était assiègée par Juda et Israël, après quoi les assiégeants partirent; une preuve que le sacrifice fut regardé par ceux-ci comme un moyen puissant.

Les victimes furent ou pendues ou tuées; les enfants tués ou brulés. [8] Dans le désert on les immola sur l'autel du seigneur. [9] Nous trouvons pour cela dans le Lévitique le commandement suivant: „Quiconque des enfants d'Israël ou des étrangers qui demeurent en Israël, donnera de ses enfants à Melech, sera puni de mort," et l'Éternel dit: Je mettrai ma face contre un tel homme par ce qu'il aura donné de sa race à Melech pour souiller *mon sanctuaire* et profaner le nom de ma sainteté.

Tous les premiers nés furent consacrés à Melech et sacrifiés à ce dieu. Ceci eut lieu encore du temps d'Ézéchiel. [10] Le culte de Jéhova s'opposait à ces offrandes horribles et l'on changea plus tard les textes qui y firent allusion. On put alors racheter les sacrifices des enfants et nous lisons: [11] Tu présenteras à l'Éternel tout ce qui nait le premier, mais tu rachèteras l'âne et l'enfant."

C'était la puissance purifiante du feu, qui fut le principe de ces coutumes. Toute chose impure fut délivrée ainsi de toute souillure, d'après le commandement; [12] „tout ce qui peut passer par le feu, tu feras passer par le feu et il sera purifié et on purifiera seulement avec l'eau d'aspersion toutes les choses qui ne passent point par le feu." La fête de Paques fut de très bonne heure en usage chez les Israélites. Ils est probable qu'elle fut en origine un festin de Melech et que cela était le motif quelle fut

célébrée au commencement de l'année. C'était une fête de conciliation où l'on donna le sang et l'offrande. Tous les premiers nés des hommes et des animaux appartenaient au dieu Melech; nous les voyons exigés en Égypte du temps de l'Exode [13] et telle fut la volonté de l'Éternel, qu'à l'avenir les premiers-nés des Israélites lui seraient consacrés. Il passa devant les maisons des Israélites, si le sang se trouvait aux poteaux des portes. La fête de Paques avait donc le caractère d'une réconciliation avec Melech. [14]

Ce culte originaire de la Chaldée, ainsi que le peuple d'Israël, resta continuellement en opposition contre le culte de Jéhova et quoique celui-ci fut dans le commencement la propriété exclusive des prêtres, ce furent plus tard les prophétes qui le défendirent, avec l'aide desquels il continua sa défense glorieuse.

B.

LE CULTE ISRAÉLITE D'ADAR OU DE MARS.

Nous ne retrouvons en Israël des traces du culte de Mars ou d'Adar que dans la distinction qu'ils firent entre les animaux purs et impurs. Le sacrifice des chiens ne se trouva pas en Égypte parmi les offrandes Typhoniques, mais il est probable que les Israélites le connaissaient comme tel. Nous lisons en Isaie [1] qu'ils se rendirent coupables au sacrifice de chiens et de sang des pourceaux au lieu de se servir du boeuf, de l'agneau et de l'oblation. Le pourceau était une exécration pour les Israélites autant que pour les Égyptiens, toutefois il reste quelques traces

d'un certain honneur qui fut rendu à cet animal. On en tuait à des époques fixes pour les festins de sacrifice qui étaient unis à ceux des souris. [2] Il ne reste que très peu de traces de cet hommage et Plutarque ignore si les Israélites s'abstinrent de l'usage de la chair des pourceaux, parce qu'ils rendirent hommage à cet animal ou bien parce qu'ils le détestèrent. [3] Le coq aussi était consacré au dieu Mars des Phéniciens et le dieu des Samaritains Nergal, aussi adoré par les Israélites, est représenté selon les rabbins sous la forme d'un coq. Les juifs tuèrent un coq le jour de la réconciliation. [4] Il était défendu que les coqs se trouvassent à Jérusalem, selon le Talmud; la ville sainte aurait été profanée par la présence de cet animal impur. Il n'était pas permis aux prêtres en Israël, d'en possèder. [5] Il y a encore une fable très remarquable, celle du grand coq dont les pattes étaient sur la terre et dont la tête touchait le ciel et que les enfants d'Israël mangeront le jour du jugement au grand festin en même temps que le Béhémoth et le Léviathan. En ceci, l'influence des nations circonvoisines ne peut être méconnue. [6] Le Béhémoth et le Léviathan, l'hippopotame et le crocodille jouent un grand role dans la littérature entre l'ancien et le nouveau testament. Ce sont les animaux hideux par excellence que l'on juge être les personnifications les mieux choisies pour tout ce qu'on considère comme démon. Tout écrit apocryphe y fait allusion et la doctrine la plus exacte de cette matière se trouve dans les livres de Hénoch et d'Ezra. Ces animaux sont gardés en des endroits particuliers et engraissés par Dieu, pour être mangés au festin des bienheureux, le jour du jugement. L'inimitié qui augmentait toujours

de plus en plus contre l'Égypte, fut la cause que l'on haït ces animaux plus que tout les autres.

Plus intéressante que la précédente est la manière dont on envisageait l'Ane. La légende de cet animal, que Tacite nous communique, est probablement d'origine Samaritaine. Ce peuple rendit hommage au dieu Tartak [7], qui selon le Talmud [8] était représenté avec la tête d'un âne et qui était une divinité qui a quelque rapport avec Adra-Melech ou Mars-Melech. Les Israélites partagèrent ce culte des Samaritains, comme il est facile à comprendre et nous en trouvons des traces encore plus anciennes dans le Pentateuque. Quant au rachat des premiers-nés, nous trouvons cité cette exception remarquable en faveur des animaux. On pouvait racheter l'âne aussi bien que l'homme, par un autre animal et si on ne le faisait pas, on était obligé de lui casser le cou. [9] Cela se faisait probablement de la même manière qu'à Coptos où, comme nous savons, on avait l'habitude de précipiter l'âne du haut d'un roc escarpé. Ce commandement a été donné deux fois. [10] Ce respect pour l'âne était très répandu en Orient. La fécondité ou lasciveté de cet animal en était le motif. Les Médo-Perses le sacrifièrent à Mars. [11] Apollon [12] se réjouit d'une hécatombe d'ânes dans le pays des Hyperboréens. A cause de sa couleur rousse il reçut le nom de Chamoor des Hébreux et comme tel l'offrande qu'on en fit se rattache à celle de la vache rousse. En Grèce nous le retrouvons dans les Dyonysies et chez les Romains dans le culte de Vesta, ou l'âne garotté est représenté sur un pain d'offrande et où l'on portait un phallus en procession. Ces cultes payens passaient plus tard dans l'église où ils se trouvent comme les fêtes des ânes qui florissaient

au moyen-âge en France, en Espagne et en Allemagne. Un âne paré monté par une jeune fille, fut conduit avec force cérémonies devant l'autel et pendant la messe on chanta des cantiques qui se terminaient par l'imitation du braîment de l'âne. Au lieu de donner la bénédiction le prêtre brairait trois fois ce que le peuple répétait en signe d'amen. Grand nombre de saints sont représentés montant des ânes et on les trouve ainsi dans les pélérinages.[13] L'âne l'emportait même sur les autres animaux et était favorisé davantage en cas de procès. D'après le code de Sardaigne de l'an 1395 les crimes commis par des boeufs et des vaches, étaient punis par la peine de mort, mais pour l'âne on était plus clément. Condamné pour la première fois il perdait une oreille, pour la seconde fois on lui coupait l'autre et la troisième fois pris en flagrant délit il était confisqué au profit du prince.[14] Les fêtes des ânes ont été rattachées à la fête de l'entrée de Jésus en Jérusalem. Il entrait dans les usances de l'église, de conserver les fêtes payennes en leur donnant une signification chrétienne. Toutefois il est remarquable que cette fête fut célèbrée au mois de décembre et qu'une jeune fille montait alors un âne. L'une comme l'autre sont dérivées du même culte de la nature. Il est difficile de déterminer en quel rapport ces fêtes se trouvent avec les fêtes des tabernacles des Hébreux. Les Dionysies ressemblent beaucoup à ces dernières qui portent le caractère très prononcé d'une religion de la nature.

Plus en rapport avec les coutumes Égyptiennes est le culte de la vache rousse, le bouc émissaire, le culte du serpent et celui de Kyun.

C.

LA VACHE ROUSSE.

Nous lisons dans les Nombres : L'Éternel parla à Moïse en disant : „Ceci est une ordonnance de la loi. Parle aux enfants d'Israël et qu'ils t'amènent une jeune vache rousse entière qui n'ait point de défaut et qui n'ait point porté le joug. Et vous la donnerez à Eléazar le sacrificateur, qui la mênera hors du camp et on l'égorgera en sa présence et on la brulera devant ses yeux, sa peau, sa chair et son sang avec ses excréments. Et le sacrificateur prendra du bois de cèdre, de l'hysope et du cramoisi et les jettera dans le feu où l'on brulera la jeune vache. Le sacrificateur sera souillé jusqu'au soir. Et un homme qui sera pur ramassera les cendres de la jeune vache et les mettra hors du camp en un lieu net. Et elles seront gardées pour l'assemblée des enfants d'Israël, afin d'en faire l'eau d'aspersion; c'est une purification pour le péché." [1] Cette offrande de la vache rousse est la même que celle que nous trouvons en Égypte et qui fut offerte à Typhon au lieu d'une victime humaine. [2] Les Égyptiens sacrifient exclusivement des vaches rousses parce que, sélon leur opinion, Typhon aussi est roux et ils ont garde qu'il ne se trouve un seul poil blanc ou noir sur l'animal. Selon eux il ne faut pas sacrifier ce qui est agréable aux dieux, mais seulements les corps dans lesquels se sont logées les âmes des impies. C'est pourquoi les anciens habitants de l'Égypte jetèrent la tête de la victime chargée de malédiction dans le fleuve, ce sacrifice purifiait du mal. La

tête maudite, remplie de l'esprit Typhonique, conjurait la puissance de Typhon, auquel on offrait cette vache dans les canicules au lieu d'un sacrifice humain. Ce fut l'époque à laquelle il fit sentir énergiquement sa puissance. Cette vache fut en Israël le moyen qui purifiait des péchés. En ceci nous retrouvons la coutume Égyptienne, celle dans laquelle Typhon fut considéré comme principe méchant. Nous apercevons en cela que l'élément Égyptien parmi les Israélites fut hostile à l'élément Phénicien, car Set-Typhon, adoré par ceux-ci, est dans le sacrifice de la vache rousse envisagé comme l'être méchant par les prêtres, ainsi que l'on l'envisageait en Égypte. La même idée perce dans le renvoi du bouc émissaire.

D.

LE BOUC ÉMISSAIRE.

Nous lisons dans le Lévitique: „Aäron prendra de l'assemblée des enfants d'Israël, deux jeunes boucs en offrande pour le péché et un bélier pour l'holocauste. Après cela Aäron offrira le bélier pour le péché et fera propitiation tant pour soi que pour sa maison. El il prendra les deux boucs et les présentera dévant Jéhova à l'entrée du tabernacle d'assignation. Et Aäron jettera sur les deux boucs le sort, un sort pour Jéhova et un sort pour le bouc émissaire (Azazel). Et Aäron offrira le bouc sur lequel le sort sera tombé et le sacrifiera en offrande pour le péché. Mais le bouc sur lequel le sort sera tombé de bouc émissaire, sera présenté vivant devant Jéhova pour faire

propitiation sur lui et on l'enverra au désert. Et quand l'offrande pour le péché sera sacrifié, Aäron mettra ses deux mains sur la tête du bouc vivant et confessera sur lui toutes les iniquités des enfants d'Israël et tous leurs forfaits selon tous leurs péchés et les mettra sur la tête du bouc et l'enverra au désert par la main d'un homme de ceux qui sont présents. Le bouc donc portera sur soi toutes leurs iniquités dans un pays étranger." [1] Comme nous avons vu plus haut, les cendres de la vache rousse suffirent pour la purification des souillures, mais ce moyen de purifier du péché n'était pas suffisant et l'on se servit d'un second: le bouc émissaire ou Azazel. En Égypte on fit usage de la même manière de sacrifier dans le culte de Typhon. On égorgeait la vache rousse pendant les canicules, pendant de grandes sécheresses ou autres désastres et l'on chargea cet animal des péchés du peuple. Parfois on tâcha [2] de chasser cet animal dans le désert, que l'on considerait comme le séjour du malin esprit Typhon. Dans le cas que la sécheresse continua on égorgeait la vache afin de le punir. „C'était le temps que l'on célébrait la grande offrande de la purification;" dit Plutarque, que nous appellerions le jour de la grande réconciliation. Il est très intéressant pour comparer à ce qui précède, la communication d'Hérodote [3] au sujet du sacrifice Égyptien: „Lorsque l'animal est pourvu du sceau, il est mèné à l'autel ou il sera sacrifié. Ils versent du vin sur la victime et l'égorgent en disant des prières. Ils coupent la tête à la victime dans l'espoir que tous les désastres [4] y passeront et le portent ailleurs. Là où se trouve un marché où les Grecs font le commerce, cette tête est vendue à ceux-ci, tandis que là où ce marché

n'existe pas, la tête est jetée à la rivière, alors ils la maudissent et prononcent ces paroles: Puisse tout le mal qui plane au-dessus des sacrificateurs ou qui menace l'Égypte, passer dans cette tête." Nous le voyons il est clair que le sacrifice d'Azazel est d'origine Égyptienne. Typhon, l'esprit du mal dans le désert, reçoit l'animal chargé du mal.

Cette solemnité eut lieu au commencement de l'automne comme en Égypte et aussi comme dans ce pays, c'était l'offrande principale à la fête de la réconciliation. Les rabbins ont fait plus tard d'Azazel un malin esprit [4] et comme tel il est souvent cité dans la littérature apocryphe. [5] Il est très remarquable que les Arabes appellent aussi leur malin esprit du nom d'Azazel. [6] Il est difficile de trouver la dérivation de ce mot. On l'a traduit par Azaleez, mais cela signifie chèvre et non bouc émissaire. Nous donnerions la préférence à lire cette phrase: „pour Azazel" dans l'antithèse de „pour Jéhova." Si cela est ainsi nous considérons ce nom comme un nom d'un dieu, composé peut-être des mots Aziz et El, nom du Mars Phénicien ou de Baal dans une de ses formes Typhoniques. [8]

E.

LE CULTE DU SERPENT.

Nous avons remarqué que quelques monuments Égyptiens ont été conservés qui font allusion à des offrandes Typhoniques offertes au serpent. Il nous reste quelques représentations de semblables offrandes et nous savons

que le serpent Apap fut considéré comme animal Typhonique ou comme l'image de Set. Toutefois ce culte est caché dans les ténèbres et c'est peut-être encore en Phénicie qu'il faut aller à la recherche de ses traces, parceque c'est là ou l'on sacrifia au serpent. Le culte du serpent était très répandu en Israël et nous lisons que ce fut seulement Chiskia [1] qui ôta les hauts lieux, mit en pièces les statues et brisa le serpent d'airain que Moïse avait fait, parce que jusqu'à ce jour-là les enfants d'Israël lui faisaient des encensements. Si ce serpent doit être considéré comme l'image du bon dieu, de la puissance guérissante et bien-faisante, alors il était la représentation d'El, Bel ou Saturne, comme divinité propice, que nous trouvons aussi en Phénicie; ou faut il qu'il soit considéré comme le principe du mal, du terrible, de ce qui nuit, dans ce cas il serait la représentation de Typhon en sa qualité de malin esprit, ou comme Typhon, le côté méchant d'El ou Bel. Quoi qu'il en soit, les deux hypothèses peuvent être établies d'après le récit dans les Nombres [2] au sujet de l'érection du serpent d'airain. Nous y lisons: „Ils partirent de Hor tirant vers la mer rouge, pour faire le tour du pays des Édomites, mais le peuple perdit courage par le chemin. Et le peuple parla contre Dieu et contre Moïse: Pourquoi nous as-tu fait monter hors de l'Égypte pour mourir dans ce désert? Alors le Seigneur envoya sur le peuple des serpents brulants qui mordaient tellement le peuple qu'il en mourut grand nombre d'Israël. Alors le peuple vint vers Moïse et dit: Nous avons péché en parlant contre le Seigneur et contre toi. Prie l'Éternel qu'il ôte de nous ces serpents. Et Moïse pria pour le peuple. Et le Seigneur dit à Moïse: Fais un serpent

brulant et mets le sur une perche et il arrivera que quiconque sera mordu et le regardera, vivra. Moïse donc fit un serpent d'airain et le mit sur une perche et il arriva que quand quelque serpent avait mordu un homme, celui-ci regardait la tête du serpent et il fut guéri." Ce récit est évidemment du domaine des mythes, mais il est difficile à démontrer s'il doit être considéré comme ayant quelque rapport avec les sacrifices humains offerts au serpent. Il est clair cependant qu'ici le serpent principe du mal est chassé par le serpent principe bienfaisant. Si c'est un culte de Typhon comme esprit malin, alors il ne peut être adressé qu'au Typhon Égyptien et dans ce cas c'est un élément Égyptien introduit dans la religion. Mais si au contraire c'est un culte de Baal, le principe bienfaisant qu'il représente, ce sera un élément Phénicien dans la religion et comme tel la conséquence d'un pacte de confraternité qui existait entre les deux peuples.

F.

LE CULTE DE KYUN.

Nous lisons dans le livre d'Amos [1] que les Israélites dans le désert portèrent le tabernacle de Melech et de Kyun, les images et l'étoile de ces dieux qu'ils avaient faits. Chyun, Chiwan ou Keiwan est le nom de la planète Saturne chez les Hébreux, les Phéniciens, les Babyloniens, les Syriens et les Arabes.

Les Septante traduisent Kijun par Raiphan en même temps qu'ils donnent une version toute différente: Selon

eux c'est: „Tu prenais la tente de Melech et l'étoile de ton dieu Raiphan, les images que tu leur as fait." Cette différence s'explique aisément par le mot Hébreu, au lieu de Kyun ils lisaient Riun. [2] M. Seyffart nous cite le nom de Réphan qu'il trouva dans un tableau planétaire Kopto-Arabe, nom pour lequel le texte Arabe donne Saturne. Dans les lexiques Arabes nous trouvons le mot Keiwan comme le nom Persien de Saturne. Les Sabéens aussi rendirent honneur au Kyun; les rabbins donnèrent à Saturne le nom de Kiwan et c'est aussi ce nom qui s'est conservé en Chyniladan, roi de Babylone. Typhon est toujours représenté comme dieu de l'hiver sur les monuments astronomiques, tandis que Saturne fut considéré comme le dieu du froid en l'honneur duquel furent célébrées en hiver les fêtes Romaincs appelées les Saturnales. Kyun fut donc le nom de la septième planète, Saturne, d'où il suit que le septième jour fut le jour de la septième planète, le jour du Sabbath des peuples qui rendirent hommage aux étoiles et par conséquent un jour consacré au repos par les Israélites. Par rapport à cela nous lisons dans l'Exode: [3] Gardez mes Sabbaths, c'est un signe entre moi et vous dans vos âges, afin que vous sachiez que je suis le Seigneur qui vous sanctifie. Dieu exige donc que l'on gardera son jour, qui est le même que les adorateurs des étoiles regardèrent comme consacré à Saturne. Tacite [4] qui s'accorde à cette opinion, se prononce ainsi: „Les Israélites reposérent le septième jour, ce qui s'explique de deux manières. Quelques uns disent que c'était à cause que ce jour vit finir leur souffrance, raison pour laquelle chaque septième année fut consacrée comme année de repos. D'autres prétendent que ce fut en l'honneur de Saturne et

ceci n'est pas invraisemblable parce que l'origine de leur religion, se rattache au mont Ida, d'où sort ce peuple et d'où il fut chassé en même temps que Saturne. Mais il est aussi possible que le motif est celui-ci. Parmi les sept étoiles, qui règlent le destin de l'homme, celle de Saturne possède la puissance souveraine et parcourt la sphère la plus élevée, d'ailleurs tous les corps célestes sont subordonnés au nombre sept." Tacite fait ici mention de la légende de l'expulsion de Saturne. Son culte à Crète, originaire d'une colonie Phénicienne fut extirpé, les habitants se retirèrent vers le littoral de la Palestine, gardèrent le culte de Saturne-Melech et furent considérés par Tacite comme les ancêtres des juifs. Le motif des hommages rendus à Saturne est donné par Tacite avec beaucoup de justesse: „Il était l'étoile principale dans l'Astrologie parce qu'il parcourait la sphère la plus élévée ou la plus lointaine."

Nous venons d'examiner les différents éléments de religion en Israël et nous y avons trouvé plusieurs traces du culte Égypto-Phénicien, tantôt s'accordant avec celui des Phéniciens, comme le culte de Melech et d'Adar, tantôt de couleur Égyptienne plus ou moins prononcée. Nous avons vu le Jéhovisme, se montrer comme la réaction de la religion Phénicienne et s'accorder dans beaucoup d'endroits, avec les doctrines qui eurent cours en Égypte, d'où il resulte qu'il se déclare contre le culte de Melech et qu'il considère Set-Typhon de la même manière dont il fut évisagé dans la vallée du Nil.



V.

L'IMAGE.

QUATRIÈME PARTIE.

L'Image.

La forme sous laquelle la divinité fut représentée jadis, parait avoir été celle d'une simple pierre. Tantôt l'on regardait cette pierre comme l'image de Dieu, tantôt comme le gardien ou le dépositaire d'une puissance divine quelconque. Nous retrouvons ce culte de pierres chez tous les peuples de l'antiquité et même de nos jours encore chez les populations qui se trouvent dans l'enfance de leur développement. Tantôt on élevait des pierres près desquelles on prêtait serment ou fesait un voeu, tantôt l'on fit un pacte en mémoire duquel on élevait une pierre ou monument. Soit que l'on s'engagea à ne jamais franchir cette pierre ou borne avec des troupeaux ou avec des hommes armés, soit que l'on invoqua la divinité pour la prendre à témoin du voeu que l'on prononcait. Ces pierres en guise de bornes ou pierres votives furent

nombreuses dans l'antiquité. Outre celles-ci on rendit hommage à une troisième catégorie de pierres, spécialement connues sous le nom de Béthyles, mot qui signifie *séjours de dieu*. Sanchuniathon prétend que ces pierres furent ainsi nommées et adorées parce qu'elles étaient regardées commes des étoiles tombées. Examinons un peu de plus près ce culte des pierres de l'antiquité.



I.

LE CULTE DES PIERRES.

En commençant avec le culte des peuples du Nord nous trouvons qu'ils ont conservé leur culte de Béthyles dans l'honneur qu'ils rendent au marteau de Thor. Thor assis à côté de Wodan sur un siège moins élevé est le plus vigoureux des dieux et des hommes, il a le front ridé, le regard sombre, la barbe et les cheveux roux. Il tient dans son poignet formidable la foudre que les peuples du Nord appellent Mjölner. Il est le protecteur de la force matérielle, celui qui encourage le travail et le zèle laborieux. Il commande l'air et les nuages qui tremblent sous son vol impétueux. Lorsqu'il parcourt l'espace dans son char et qu'il fait voler son attelage de boucs, le tonnerre sort des roues foudroyantes et roule à coups formidables qui résonnent dans le ciel et sur la terre. De son marteau il fend les nuages amassés d'où sort la foudre de tous côtés et ses bélemnites qu'il lance vers la terre en rayons flamboyants, pénètrent dans le sol à une profondeur de sept pieds, mais lorsqu'ils rencontrent dans leur vol un homme ou quelque animal, ils les tuent et quand ils frappent quelque arbre ou maison ils les dessèchent ou les brulent. Ce qu'il touche de son marteau devient fertile et prospère, c'est pourquoi la bénédiction nuptiale se fait par l'attouchement d'un marteau et que

l'on fait le signe du marteau sur le pain et sur d' autres choses afin quelles soient nourrisantes et avantageuses. La joubarbe détruit l'action mortelle de ses bélemnites. [1]

Nous retrouvons donc ici les restes des Béthyles ou culte des séjours de dieu et dans le respect qu'ils portent aux bornes nous remarquons la même signification que d'autres peuples y attachaient.

Quand nous faisons des recherches chez les Romains nous trouvons que Tacite nous communique: [2] „Titus désirait visiter le temple de la Vénus de Paphos, qui jouit d'une grande considération chez les habitants et les étrangers. L'image de la déesse n'a pas la forme humaine. La partie inférieure est ronde et large et la statue allant en diminuant se termine en pic." Cette statue de la déesse de Paphos parait être une semblable image de dieu, un reste du culte des Béthyles. C'était à ces pierres, bornes ou séjours de dieu que l'on faisait des voeux, sacrifiait de l'huile et que, l'on avait la coutume de prier. Arnobius [3] dit que ce fut une usance chez les Romains et il en fait ressortir la folie quand il attaque leur religion. Il demande avec mépris: „Croit-on quand je vois une pierre consacrée, frottée d'huile grasse, que je l'adorerais comme si elle cachait une puissance quelconque et que je lui adresserais la parole ou que je demanderais quelque chose à une masse informe qui ne s'aperçoit de rien." Minucius félix, l'un des apologistes du Christianisme, dans son discours entre Caecilius et Octavius, [4] démontre: „qu'il ne convient nullement qu'un homme comme Octave laisse son frère Marc, avec qui il converse journellement, dans une erreur et dans un aveuglement semblable, qu'il permet qu'il rende hommage à des pierres ointes, couronnées et pourvues d'inscriptions."

La preuve que cette habitude était généralement répandue c'est que Lucianus raconte d'un certain Rutilianus ce qui suit:[5] „Il était un homme honnête et pieux, toujours aspirant aux choses qui ont rapport aux dieux. A la vue d'une pierre ointe ou couronnée il se mit à genoux et quand il s'était prosterné, il restait long temps en prière demandant toute bonne chose." Voilà donc le culte: l'on avait des pierres de la forme de bornes près desquelles on fit des voeux, sur lesquelles on répandit de l'huile et que l'on orna de couronnes. On se prosterna devant elles en les adorant. Cela continua jusqu'après le temps que le Christianisme apparut sur la terre.

Pline connut un semblable culte chez les Perses et les Parthes et parlant d'une espèce de météores il dit: „Ils rendent aussi hommage à l'Astroit[6] et prétendent que la renommée de cette pierre a été célébrée par Zoroastre. Sudines rapporte que l'Astrobulus ressemble à l'oeil d'un poisson et qu'il rend un éclat blanc.

Sotacus cite encore deux autres espèces de météores, des noirs et des rouges, qui ressemblent à des haches. On se sert de ceux qui sont ronds et noirs pour assièger des villes et des flottes; on les appelle Bétulos. Ceux qui sont ronds et oblongs sont les météores proprement dits. Selon les mages des Parthes on ne les trouvait qu' aux endroits où la foudre était tombée."

D'après Pline le culte des Béthyles est donc particulier aux Perses et aux Parthes tandis que les Romains, quoique leur adoration s'adressa aux mêmes objets, ignoraient l'origine de ce culte des pierres. Les Priapes ou bornes de ceux-ci se rattachent à ce culte et on les trouve plus tard ornés d'images humaines ou bien avec une simple tête d'homme.

On trouve la même chose chez les Grecs. Pausanias rapporte que les Grecs avant d'avoir des images de dieux, adoraient des pierres blanches. [7] A Delphi se trouvait, comme nous savons, une pierre triangulaire qui était probablement la plus ancienne image de la divinité et en même temps le premier oracle qui fut établi se trouvait là. A cette catégorie d'images divines appartiennent aussi les Hermès, poteaux de pierre surmontés d'une tête d'homme. C'est Théophraste [8] en particulier qui fait mention du culte des Béthyles en disant: „qu'il y avait des pierres ointes, placées dans les carrefours, que l'on frottait d'huile et que l'on adorait à genoux afin de se préserver contre le malheur."

Le même culte nous est rapporté des Perses et des Indous. Les Perses ont conservé jusqu'à nos jours la coutume d'élever des pierres lorsqu'ils entreprennent des voyages ou des pélérinages, afin de s'assurer une bonne arrivée ou un bon retour. [9] Les Indous avaient les mêmes habitudes selon Rhode. [10] Il s'exprime ainsi: „Il faut encore que nous citions le culte des pierres que l'on appelle les Salagrammes, que l'on trouve en un certain endroit de Gandaci (Ganduk) rivière du Népal."

Nous avons déjà parlé du mythe selon lequel Wischnu aurait été métamorphosé en ce Salagram, par une conjuration de Sri; ce sont des pierres noires, de forme ronde et perforées par des vers, ou selon l'opinion des Indous, par Wischnu sous la forme d'un ver. Aux bords du fleuve Nermada se trouvent des pierres semblabes, que l'on adore comme des emblêmes de Siwa et qu'on appelle Banling."

Le culte du Kaaba ou de la pierre noire est le culte

principal des Arabes, quoiqu'ils rendent hommage à d'autres pierres. Réland dit au sujet de ce culte: [11] „Les Arabes gardent dans leur temple à la Mécque trois pierres; d'abord la pierre noire, dont on rapporte que Gabriel, du temps de la création, descendit une pierre très blanche qui cependant s'est noircie plus tard par les péchés des mortels." Il est probable que cette légende a pris son origine dans le phénomène que l'on observait lorsque le Kaaba, un météore d'une grandeur énorme, tomba du ciel. „Les Arabes embrassent cette pierre lorsqu'ils font leurs processions religieuses. Puis la pierre blanche, que l'on prétend être le tombeau d'Ismaël fils d'Abraham et enfin la pierre qui porte l'empreinte du pied d'Abraham." Pocock en cite encore d'autres. [12] Il dit: „outre le Kaaba il y a encore les images de Hobal, celles d'Asaf et de Nayela. Asaf reçut des hommages sous la forme d'un homme, Nayela sous celle d'une femme, mais parce que ces deux personnages se livrèrent à la lubricité dans le voisinage du Kaaba, Dieu les changea en pierres que les Karuschites regardérent comme des dieux." A un autre endroit [13] il prétend „que le Kaaba et sept autres pierres furent les lieux sacrés les plus anciens des Arabes. D'autres soutiennent qu'il était anciennement consacré à Saturne, avec sept autres pierres qui représentaient les sept planètes." On ne peut pas méconnaitre l'analogie qui existe entre le mythe du Kaaba et la légende Grècque. Priscianus [14] s'exprime au sujet du Baitylos en ces termes: „C'est une pierre que l'on appelle Abdir, Abadir ou Abaddir. Abadir cependant est le nom d'un dieu et l'on croit que c'était le nom de la pierre que Saturne avala à la place de Jupiter, et que les Grecs appellent Baitulos." Ce sont

donc ces pierres qui représentent des dieux et selon quelques uns Saturne et les Sept planètes.

En passant aux Phéniciens nous apercevons le même culte et ce que nous y trouvons s'accorde aussi avec ce que nous remarquions en cette matière à la côte septentrionale de l'Afrique. Sanchuniathon dit „que le dieu Uranus (le ciel) est l'inventeur des pierres animées, que l'on appelle Béthyles;" et Photius nous en rapporte ceci: [15] „On dit qu'Asclépiades arriva à Héliopolis la Syrienne, située dans le Libanon et qu'il y vit plusieurs de ces Béthyles ou Béthylies dont il raconte mille merveilles, dignes du langage d'un impie. Lui-même les vit encore plus tard et Isidore aussi." Ailleurs Photius dit encore: „L'on vit, d'âprès les récits, le Baitulos s'avancer dans l'air et ensuite se cacher dans les habits d'un prêtre ou bien celui-ci le tenait dans ses mains. Celui qui servit le Baitylos s'appelait Eusèbe, qui raconte l'avoir reçu de la manière suivante. Tout d'un coup et sans qu'il s'y attendit le Baitylos s'égara vers minuit de la route qui mêne à la ville d'Emisy et se heurta contre cette montagne. Là se trouvait un temple d'Athéné depuis long temps célèbre. Le Baitylos s'avança avec grande vitesse vers le pied de la montagne et en descendant il fut arrêté dans sa course. Il vit une sphère lumineuse qui s'y détachait et un lion formidable se trouvait près de la sphère, mais celui-là devint tout de suite invisible. Il marchait sur la sphère quand le feu fut éteint et il comprit que c'était un Baitylos. Il le ramassa et l'interrogea pour savoir de quel dieu il venait et il reçut pour réponse qu'il venait du puissant (*γενναιου*). Les Héliopolitains rendent hommage au puissant et ils ont érigé en l'honneur de ce

dieu la statue d'un lion. Il transporta cette même nuit la pierre chez lui et fit pour cela un chemin de 1200 stades, d'après ce qu'il raconte, sans s'arrèter un moment. Eusèbe n'était pas maitre des mouvements du Baitulos comme d'autres le furent de semblabes pierres, mais il pria et supplia en écoutant les chants d'oracle. Ces contes et encore d'autres sottises sont rapportés par lui comme des faits véritables

Il décrit la forme du Baitulos ainsi: la sphère est très blanche et son diamêtre est d'un spithame (empan). Mais tantôt il est plus grand et tantôt plus petit et parfois il devient pourpre. Il nous montra des caractères gravés dans la pierre et peints de la couleur qu'on appelle tiggabarinos. Au moyen de cette pierre il consultait l'oracle pour quiconque le désirait. Il en sortait un son comme un doux murmure, dont Eusébe donna l'explication. Après avoir raconté ces contes bizarres le drôle parle encore de mille autres choses qui dépassent l'intelligence au sujet du Baitulos. Je croyais que l'oracle du Baitulos fut quelque chose de divin et Isidore le considérait comme démoniaque. C'est un démon qui lui donne le mouvement. Ce n'en est pas un qui appartient à la catégorie de démons qui sont nuisibles, non plus à celle dont les démons sont trop attachés à la matière, ni à celle dont les démons sont censés avoir des formes immatérielles, mais non plus aussi à celle des démons purs. D'après celui qui raconte ces choses méchantes il appartient aux démons qui résident dans les autres Béthyles, consacrés à un dieu quelconque p. ex. au dieu Kronos, Zeus, Helios etc."

Nous retrouvons aussi en Égypte le fond de ce culte.

Il est possible que les plus anciennes formes sous lesquelles on adora et représenta la divinité, furent les obélisques. Nous reviendrons plus loin sur cela. Il se peut que dans le culte de Set se cache un culte de Béthyles, mais qui oserait l'affirmer? Le nom de Set est presque toujours accompagné d'une pierre parce qu' une pierre en langüe Égyptienne signifie Set. Nous trouvons le nom du dieu tantôt écrit comme Set [16] Sti tantôt comme Suti, Sut ou Sutech, bien qu'il est très incertain que ce dernier nom doit être lu ainsi. Le nom du dieu Sutech, (s'il nous est permis de le lire ainsi) est toujours écrit avec les mêmes signes que Set. [17] Il a les mêmes prénoms [18] mais on ne le trouve que très rarement [19] écrit de cette manière. M. Devéria écrivit à Mr. de Rougé: [20] „Je ne puis pas admettre la distinction que vous semblez établir [21] entre les signes hiéroglyphiques pour exprimer les noms de Set et de Sutech, [22] le dernier étant écrit dans le traité de Ramses II avec le prince des Héthiens, Sutech [23] avec le signe de Set." Dans les papyrus on trouve les signes de Set et de Sutech employés les uns pour les autres. Le signe de Set, comme figure d'un animal couché, se trouve dans le papyrus n°. 343 à Leyde, toujours sans signes phonétiques; [24] dans le n°. 344 son nom ne parait pas [25] et dans le n°. 345 nous trouvons la même chose que dans le n°. 343 exepté une seule fois avec le nom phonétique Stu ou Sut. [26] Dans le n°. 346 il parait sans signes phonétiques et toujours comme l'animal Set couché. [27] De la même manière il se trouve dans les n°s. 347, 348 et 349; [28] le n°. 350 n'a pas de noms de Set, le n°. 351 et 352 non plus; le n°. 353 montre un amulette pourvu de figures de Set (la figure assise) si c'est lui et

non Anubis et sans signes phonétiques; les n°. 354—359 ne le possèdent pas. Dans le papyrus n°. 360, où nous trouvons Sutech occupant la place de Set dans la série des dieux principaux, son nom est écrit entièrement en signes phonétiques avec l'image assise de Set comme déterminatif;[29] les n°. 361—371 ne le contiennent pas. Dans le n°. 384 l'image de Set est reproduite par une forme particulière. En résumant nous ne trouvons qu'une seule fois le nom de Sutech et qu'une seule fois le nom designé avec le son phonétique de Sut. M. Brugsch lit dans le fragment du papyrus Sallier le nom de Sutech[30] mais les signes qui produisent le nom phonétique ne sont pas reconnaissables. Dans le papyrus Harris se trouve à plusieurs reprises l'image de Set assise ou couchée, mais on n'y voit que deux fois des hiéroglyphes phonétiques.[31] Nous trouvons donc ici la même chose que M. Devéria trouva dans l'inscription de Ramses II savoir, la preuve que les signes de Set et de Sutech ne diffèrent point. Comme détermination des noms nous trouvons que l'on s'est servi tantôt de la figure assise tantôt de la figure couchée. Dans le papyrus Harris, Sutech parait comme une des dénominations de Set,[32] de même dans l'inscription de Ramses.[33] Dans le papyrus du Musée Brittannique il porte le même prénom que le dieu d'Ombos:[34] Sutech-aa-peh-ti ou Sutech-aa-peh-ti-si-nut (Sutech le grand vigilant ou Sutech le grand vigilant fils de Nut), de même sur le colosse[35] de Ramses à Berlin où nous lisons Sutech-nuter-aa-neb-pet (Sutech grand dieu Seigneur du ciel). En effet nous ne trouvons aucune différence dans les cultes; reste donc à examiner comment ce nom doit être expliqué. M. Osburn[36] prétend qu'il faut lire le nom sans les lettres

Ch et que l'hiéroglyphe n'est qu'une dégénération du signe ordinaire de la pierre. Ce serait donc une pierre ronde, dont on se servait au lieu d'une pierre carrée. Si cela est ainsi, le nom doit être lu toujours Set et non Sutech, mais dans le cas contraire il n'est pas impossible que Sutech soit le nom du dieu que les tribus étrangères avaient apporté et qui fut confondu avec Set, point de vue qui compte plusieurs adhérents. M. Lepsius s'en déclare partisan dans son „Abhandlung der Königlichen Academie zu Berlin." [37]

Il n'est pas permis que l'on se serve de ce nom pour en dériver un culte de Béthyles. L'on cherche à expliquer cette détermination de Set, la pierre, en le représentant comme dieu de la force matérielle. Est-ce une explication valable? Il nous semble qu'une explication empruntée à un culte de Béthyles qui fut répandu jadis, ait autant de valeur, mais quoiqu'il en soit, nous avons jugé, en traitant du culte des Béthyles, ne pas devoir laisser passer sous silence la pierre, le signe déterminatif du dieu Set.

Nous trouvons donc ce culte chez les différentes tribus qui habitèrent dans le voisinage d'Israël ou qui furent en contact avec cette nation. L'on en peut découvrir aussi les traces en Israël même. Nous trouvons rapporté de Jacob: „que quand il eut quitté la maison paternelle pour se rendre chez Laban, il eut un songe pendant la nuit et qu'à son réveil il prit la pierre dont il avait fait son chevêt et la dressa comme monument et il versa de l'huile sur le sommet. Et il appela ce lieu-là Beth-el. Et il fit un voeu en disant: si Dieu est avec moi et s'il me garde pendant le voyage que je fais, s'il me donne du

pain à manger et des habits pour me vêtir et si je retourne à la maison de mon père, le Seigneur me sera dieu et cette pierre que j'ai dressée comme un monument sera une maison de dieu et je te donnerai certainement la dîme de tout ce que tu me donneras." [38] La même histoire quoique moins detaillée est racontée dans un chapitre suivant. Nous y lisons: „Et Jacob dressa un monument au lieu où dieu lui avait parlé, un monument de pierres et il fit dessus une aspersion et y répandit de l'huile. Et Jacob appela le lieu ou dieu lui avait parlé, Beth-el." [39] Nous trouvons donc ici la même coutume que chez les autres serviteurs de Béthyles. L'on dressa une pierre votive, on y sacrifia, y répandit de l'huile et l'appela maison de dieu, tout comme firent les autres peuples dont nous avons parlé. Nous lisons encore de Josué: [40] „qu'il écrivit l'alliance avec le peuple au livre de la loi et qu'il prit une grande pierre et l'éleva là sous le chène qui était près du sanctuaire du Seigneur. Et il dit: Voici, cette pierre nous servira de témoignage, car elle a entendu toutes les paroles que le Seigneur nous a dites, oui il servira de témoignage contre vous, afin que vous ne mentiez contre dieu." Ce lieu fut en honneur encore plus tard, car Abimélech y fut élu [41] et proclamé roi.

Le culte des pierres oblongues a beaucoup d'affinité avec le culte précédent et occupe même un dégré plus élevé de l'échelle des religions. Il fut très commun parmi les peuples de l'antiquité. Chez les Romains nous trouvons les Priapes, chez les Grecs les Hermès, les colonnes d'Hercule et de Dionysos. Les Phéniciens connaissaient les colonnes de Thaauth, les Égyptiens celles de Thoth

et les obélisques, les Hébreux les colonnes de Seth. Selon Philostrate,[42] les colonnes d'Hercule étaient représentées sous la forme d'une flamme. Celles qui se trouvaient dans le temple à Cadix étaient de la hauteur d'un mêtre. Sanchuniathon fait mention de colonnes qui furent placées dans le temple d'Hercule à Tyr.[43] Il dit à ce sujet: „Usov le frère de Hypsuranios un chasseur violent qui se vêtait avec des peaux de bètes fauves, a bâti deux colonnes dans le temple de Tyr en l'honneur de Hypsuranios; l'une est consacrée au feu, l'autre à l'esprit et il les a adoré. Quand les deux fréres furent morts, leurs descendants consacrérent en leur honneur des bâtons, ils adorérent les deux colonnes et célébrèrent des fêtes annuelles." Hérodote admira dans le temple d'Hercule Tyrien la grande colonne de ce dieu.[44] Nous trouvons aussi ce culte des colonnes en Égypte. Chez Manethoos nous lisons qu'il étudia l'histoire de sa patrie dans les inscriptions qui se trouvaient sur les colonnes de Thoth, dans le pays Siriadique[45]; ces colonnes sont attribuées à Seth par Josèphe.[46] Il est probable que Manethoos en citant ces colonnes, faisait allusion aux inscriptions qu'il trouva sur des obélisques ou sur des pierres semblables. Josèphe cependant croit que les colonnes de Seth furent érigées pour les observations astronomiques. Des colonnes semblables sont attribuées à Noë, Dionyse et Osiris. Les vers suivants en font mention:

Non loin des monts Émodiens, sur les frontières de l'Inde,
S'élèvent quelques colonnes, ce sont celles de Dionyse.
Non de celui de Thèbes . . . .
De celui qu'on adore en Égypte, le sol où il planta la vigne.
De Noë ou bien d'Osiris.[47]

Selon l'auteur des livres des Rois, les Hamanim étaient les images de Baal-Haman, les symboles du feu, qui se trouvaient sur l'autel de Baal. [48] Ce culte de Baal fut très répandu sur la côte septentrionale de l'Afrique [49] et aussi parmi l'ancien Israël. Les principales traces qui en restent se trouvent chez les Israélites dans les noms des colonnes qui ornérent l'entrée du temple de Salomon: Boaz, qui donne le mouvement et Jachin qui fait fixer, sont les noms qu'elles portaient. La colonne Jachin a du rapport avec le culte de Kyun et ces deux mots ont la même racine. Kyun signifie colonne et dérive du radical Koen, élever, fixer. Jachin est la forme hiphil du même radical et signifie, faire fixer.

Ce nom de Jachin continua à vivre dans la tradition et fut regardé plus tard comme le nom d'un malin esprit. Comme tel il parait dans le livre de Noë, [50] où nous le voyons comme le premier des esprits malins, le séducteur des hommes. Le nom de Seth en Hébreu a la même signification que Kyun et veut dire colonne, derivé du radical Soeth, fixer, élever et il n'est pas impossible que nous retrouvions dans la dérivation de ce mot, la plus ancienne image de la divinité.

En résumant, nous voyons que partout le culte des Béthyles exista. Le motif de ce culte se trouve peut-être dans le nom que Sanchuniathon donne aux Béthyles, savoir, celui de pierre animée. Quand la foudre tombait quelque part, soit dans la terre, soit dans une habitation, on trouvait que cet endroit était chaud. La foudre venait, selon l'opinion des anciens, immédiatement des dieux. La pierre que l'on trouvait à l'endroit où la foudre était tombée fut trouvée chaude et c'est pourquoi l'on regarda cette pierre comme

saisie par l'esprit de la divinité, c'était une pierre animée."

Le culte des météores que nous retrouvons dans le Kaaba, ou la pierre noire de la Mècque, était de la même origine.

II.

LA FORME PHÉNICIENNE DES PATÈQUES.

Une des formes sous laquelle se montre l'Être Typhonique c'est la forme Phénicienne des Patèques. C'est une figure humaine avec les bras tordus et les jambes contrefaites. De la même manière furent représentés en Phénicie les Kabires ou dieux des navires. L'image ressemble beaucoup à celle de Phta de l'Égypte, que les Grecs appellent Héphaestus. Lorsque Cambyses vint en Égypte il commit beaucoup de cruautés comme le rapporte Hérodote.[1] „Il entra dans le temple d'Héphaestus et se moqua grossièrement de son image, car la figure d'Héphaestus ressemble beaucoup aux statues que les Phéniciens appellent Patèques et dont ils ornent les proues de leurs navires. Pour ceux qui n'ont pas vu les dieux, je les décrirai: ils ressemblent à nos Pygmées. Il entra aussi dans le temple des Kabires où les prêtres seuls ont la permission d'entrer et il brula et insulta les statues, car celles-ci ressemblent aussi aux images d'Héphaestus." Ces statues, dont parle Hérodote, furent probablement celles d'un temple de Typhon ou du Mars Égyptien. Sur les monnaies de l'Ile de Cossura[2] se trouvent de semblables images de Kabires. Les statuettes de ces dieux qu'on appelle Élilim ou Teraphim, servaient à ce qu'il semble

au service de l'Oracle. [3] Servius en rapporte „qu' en Égypte et en Carthage on fit des processions où l'on portait des statuettes sur des brancards. Elles se lévent d'elles mêmes et prononcent l'oracle." Un semblable oracle se trouvait dans le temple d'Hercule à Tyr. [4] Pline, en parlant d'une pierre nommé Eusebes, dit: „qu'on à fait avec elle le siège de l'Hercule de Tyr duquel les dieux se lèvent aisément."

Cette forme des Patèques a été donnée aux statues Typhoniques que nous trouvons en Égypte. Nous le trouvons aux statuettes dont on se sert comme de pénates, d'ornements ou d'amulettes. Le musée de Leyde possède plusieurs exemplaires de ces trois catégories. Comme nous l'avons dit plus haut, Set fut le dieu des combats des Égyptiens mais il changea plus tard en Typhon, ce qui fait que l'on s'est servi aussi de la statue de Typhon, pour le dieu de la guerre. M. Leemans, dans son explication des monuments, s'exprime ainsi: [5] „La difformité de son corps le mit en rapport avec Phta; par la peau de lion qui couvre la partie postérieure il ressemble à Hercule. Il s'appelle alors en signes hiéroglyhiques Djem ou Gom. Il a un bras mobile et il parait qu'il a eu une lance dans la main. Des statuettes semblables se trouvent dans le musée Brittannique et au Louvre. Ils tiennent un bouclier devant leur corps et brandissent un glaive au-dessus de leur tête. [6] Pourvu de ces accessoires on le considère comme un dieu guerrier que les Égyptiens appellent Onueris, selon un papyrus Grec du musée de Leyde. [7] Ce même document nous apprend aussi qu'Onueris avait un temple dans la ville de Sébennytus, la capitale du nôme-Sebennytique." Il est

représenté tantôt comme pénate, debout sur une fleur de Lotus,[8] tantôt en bas-relief sur le pied d'un fauteuil en face d'un Asiate garotté.[9] La tête de Typhon se trouve comme ornement, tantôt en haut d'un sceptre de roi[10] ou d'un étendard,[11] tantôt sur des Scarabées[12] aux colliers,[13] ou sur des amulettes.[14] Des représentations pareilles se trouvent aussi dans le livre des morts sur les vignettes. Au sujet de la vignette du chapitre 164,[15] M. de Rougé fait l'observation suivante: „Une figure de déesse étendant deux grandes ailes, sa tête est couronnée du double diadème, deux têtes de vautour sortent à droite et à gauche de son cou. Devant elle et derrière elle sont deux figures de Pygmées monstrueux portant le fouet sacré sur leurs bras élevés. Ils ont double visage, une tête humaine et une tête d'épervier. Leur coiffure est le disque et les deux plumes droites, ornement ordinaire du diadème d'Ammon. Le texte donne une description complète de ces trois figures."

M. Chabas, dans son papyrus Harris, appelle ces deux formes de nains Nemma et dit:[16] „La description que donne le Rituel sur la vignette du chapitre s'applique uniquement à l'attitude du Nemma; la suite de notre texte montre, que sous cette forme disgracieuse se cache l'une des formes d'Osiris." Il parait donc que ce chapitre du livre des morts ne donne pas la forme de Patèques pour Typhon.

M. De Rougé appelle cette forme de Typhon, Bes. „Une terre cuite de basse époque le représente dans les bras d'une mère dont les traits indiquent la même race. On peut rapporter ces variétés à deux caractères principaux. Dans l'un il paraît comme un dieu guerrier.

Un petit bronze de la collection nous le montre sous la forme d'un guerrier de proportions ordinaires, mais coiffé de la mitre pointue de la Haute-Égypte. Le nom de Bes lui est appliqué sur des bas-reliefs de la basse époque. Ses représentations sont rares sur les monuments anciens, elles existent néanmoins depuis une très haute antiquité. Le second caractère du dieu le montre comme se plaisant à la danse et au jeu des instruments. Dans son premier caractère on le trouve figuré dans le rituel funéraire du chapitre 145 comme gardien du vingtième pylône; c'est sans doute au contraire à son second caractère qu'il faut rapporter l'usage que l'on avait de placer sa figure sur les chevêts et surtout sur les objets destinés à la toilette des femmes. Son aspect général lui donne une analogie frappante avec les personnages qui accompagnent les taureaux à tête humaine dans les monuments Assyriens. Une des légendes de Bes le fait venir du Ta-neter, pays d'Asie, situé probablement vers le nord de l'Arabie. Son caractère belliqueux et son gout pour la musique rappellent les centaures de la Grèce."

Passons maintenant à l'image sous la forme animale.

III.

L'HIPPOPOTAME.

Comme le dieu parmi les étoiles et comme dieu de l'hémisphère de l'hiver, Typhon est toujours représenté sous la forme d'une hippopotame femelle dressée sur ses pattes de derrière. Plutarque[1] prétend qu'une des épouses

de Typhon s'appelait Thueris et c'est pourquoi quelques uns donnent ce nom à la femelle de l'hippopotame, forme sous laquelle Typhon est représenté parmi les constellations. Les représentations astronomiques montrent toujours ce Typhon-Thueris. Il est possible cependant que le nom de Schepo fut la cause que l'Hippopotame des constellations fut rattaché au nom de Typhon.[2] Nous le trouvons ainsi comme pénate,[3] forme dont nous possèdons quantité d'exemplaires, puis sur les scarabées,[4] sur les meubles[5] en bas-relief, comme ornement sur des bagues et on s'en servit beaucoup comme amulette.[6] Sa forme a été donnée souvent aux démons, ou aux esprits follets dans le livre des morts, tantôt nous l'y rencontrons comme hippopotame, dressé sur ses pattes de derrière, un couteau à la main et pourvu d'une tête d'homme,[7] tantôt comme hippopotame courant[8] ou dressé sur les pattes de derrière avec sa propre tête.[9] Ces diverses représentations suggèrent la question „pourquoi l'hippopotame fut-il considéré comme animal Typhonique."

M. Lepsius[10] donne pour motif que cet animal tue le père et épouse la mère, raisonnement qui nous parait peu vraisemblable. Il se pourrait aussi que la représentation soit une allusion aux dégats causés par cet animal aux terreins ensemencés aux bords du Nil, ou bien qu'il faut que nous en cherchions l'explication dans les phases périodiques de ce fleuve et notamment dans les phases qui exercaient une influence nuisible.[11] La présence de l'hippopotame parmi les représentations astronomiques n'a probablement pas d'autres causes. Plutarque[12] dit: „que l'hippopotame était consacré à Typhon et que l'on trouvait une statue à Hermopolis, sur le dos de laquelle on vit

un corbeau qui se battait avec un serpent. Au mois Toby on fait chaque semaine une offrande de gateaux qui portent l'empreinte d'un hippopotame garotté; c'est la fête de l'arrivée d'Isis en Égypte à son retour de la Phénicie:" (en d'autres termes la fête de la fin du combat avec Typhon.)

Nous possédons aussi des amulettes, de la forme de pourceaux, qui ne semblent pas appartenir à la catégorie des animaux Typhoniques, vu que l'inscription qu'ils portent est conçue en ces termes: „Isis la souveraine vivante du monde" [13] d'où il suivrait que l'on a voulu représenter les forces productives de la nature. Cette supposition acquiert encore plus de probabilité parce que nous possédons une image de pourceau munie d'une grande quantité de mamelles. [14]

IV.

L'ORYX.

Nous connaissons deux images d'oryx avec et sans cornes. La dernière est la plus commune comme représentation Typhonique. Parmi les images cornues de l'oryx, nous en trouvons une qui sert d'ornement de tête à un dieu guerrier étranger et une autre en bas-relief sur un amulette. Ce dieu étranger porte le nom de Ranpu et se trouve sur les monuments accompagné d'Anata, Anta ou Anitis, dont nous avons fait la connaissance. Toutefois les exemplaires ne sont pas nombreux. Dans le musée Brittannique se trouve une stèle très remarquable: [1] la partie supérieure montre une déesse, le visage tourné vers

le spectateur, elle est debout sur un lion qui marche. La déesse est appelée Kan dame du ciel, nom emprunté propablement à un endroit Asiatique ou Syriaque qui s'appelle ainsi. A Amun générateur, qui est à sa droite elle donne des fleurs et à Ranpu le grand dieu, le Seigneur du ciel, souverain de tous les dieux, qui se trouve à sa gauche elle offre une couple de serpents. Ranpu a une physionomie Syriaque très prononcée avec une longe barbe pointue; son diadème au lieu d'être orné d'un uraeus, porte la tête et le cou de l'oryx cornu. Nous voyons donc dans cette représentation deux dieux principaux, l'un de l'Égypte l'autre de l'Asie et dans ce dernier nous voyons un dieu semblable à Sutech. Dans le musée du Louvre [2] il y a une stèle avec une représentation semblable. La déesse qui monte le lion, s'appelle Atesch ou Sates, encore un nom d'une place forte en Asie. Ici elle se trouve encore entre Amun-générateur et Ranpu et offre les mêmes emblèmes. M. De Rougé place ce monument dans la XVIIIme dynastie. La stèle du musée Brittannique peut être placée dans la même ou dans la XIXme dynastie. Anata présente complètement l'extérieur d'une déesse Égyptienne ayant deux plumes d'autruche et la partie supérieure du Pschent.

Nous trouvons donc ici un dieu guerrier d'origine étrangère, qui porte comme symbole la tête d'oryx et nous trouvons le même animal sur un amulette qui se trouve au musée de Leyde. [3]

Nous rencontrons à plusieurs reprises l'oryx sans cornes comme le symbole de Set ou Typhon ou de démons Typhoniques. A Leyde se trouve une statuette de Horus qui écrase l'oryx avec ses pieds, [4] c'est le symbole de Typhon. Dans le livre des morts nous voyons plusieurs fois les

esprits follets avec des têtes d'oryx sans cornes. Dans le magnifique papyrus du musée de Leyde publié par M. Leemans nous trouvons trois images semblables. La différence que présentent ces deux documents, c'est que dans le livre des morts de Turin, ce sont des vignettes avec des têtes un peu différentes. Ce sont des têtes de chat, de tigre, ou de lion, munies de longues oreilles. Surtout la vignette du chapitre 149 n. est remarquable. C'est la figure d'un démon Typhonique assis sur un siège, un arc et des flèches dans les mains et devant lui est placé un cynocéphalus debout sur les pattes de derrière. Tout cela fait l'impression d'une image de l'ancien Set, comme dieu des combats; aussi la couleur rouge qu'on a donné à Set rend la ressemblance plus frappante encore. [5] Dans ce papyrus nous rencontrons la même tête d'oryx donnée à la figure dans la vignette du chapitre 146 [6] et nous le trouvons aussi à l'animal pour lequel le rituel de Turin donne la figure de l'âne au chapitre 40. [7] Nous citons seulement les vignettes principales car souvent on trouve le même animal répété. Nous avons aussi une image de ce genre où le nom de Set se trouve en caractères phonétiques au-dessus de la représentation. C'est M. Brugsch qui en fait mention dans ses monuments. [8] Il remplit ici la place de dieu planétaire.

Ainsi nous voyons qu'il n'y a aucun doute que c'est bien la figure de Set qui se montre sous cette forme.

V.

L'ÂNE.

Nous avons remarqué déjà que parmi les animaux qui

étaient consacrés à Set se trouvait aussi l'âne. Plutarque donna les raisons pourquoi l'âne fut compté parmi les animaux Typhoniques et nous avons examiné les causes différentes qui ont fait naitre le culte de cet animal. Il faut que nous recherchions maintenant s'il nous reste des images de Set sous la forme d'un âne. Nous en avons déjà cité une qui se trouvait dans le temple de Karnac et que M. Lepsius considère comme une image de Set sous cette forme. Mais nous possédons outre cela à Leyde un papyrus démotique, d'une époque historique plus récente, qui contient une figure tenant une lance dans chaque main, elle a la tête d'un âne et sur la poitrine on peut lire: les lettres *CHΘ* Seth. Une représentation pareille à celle-ci se trouve sur un amulette au même musée; elle aussi a la tête d'un âne et tient une lance à la main.[1] Ces trois monuments sont jusqu' ici les seuls qui nous sont connus de Set sous cette forme, ou du moins les seuls qui montrent cette distinction. Nous possédons au contraire une quantité d'images de Set avec la tête d'un animal qui nous est parfaitement inconnu. Terminons nos recherches par quelques remarques au sujet de cette image.

VI.

L'IMAGE DE SET AVEC LA TÊTE INCONNUE.

Une longue série d'images de Set présente la particularité remarquable qu'elles sont pourvues de longues oreilles pointues mais qui pour ainsi dire sont coupées, tandis que

le museau est en général long et proéminent, tantôt comme un bec d'oiseau, tantôt comme le museau d'un âne ou d'un oryx. M. Lepsius, dans ses monuments, nous en cite un exemplaire qui ressemble à un âne [1] et M. Rosellini [2] donne un autre qui approche de la forme de l'oryx. Les caractères hiéroglyphiques nous guident toujours en tant que nous savons que le même signe avec lequel on désigne Set, sert aussi pour désigner l'oryx, mais dans ce dernier cas on y voit ajouté une corne. Il suit de cela cependant que l'oryx est étroitement lié à l'animal de Set. Nous savons d'ailleurs que les monuments qui nous restent de Set ont été tous mutilés avec préméditation. La figure inconnue [3] de Set pourrait être très bien une dégénération de la figure de l'âne ou de l'oryx. Dans l'atlas de planches de M. Rosellini [4] est représenté un animal inconnu jusqu' ici, avec une queue et des oreilles qui ont quelque ressemblance avec celles de Set, mais cela ne nous fait guerre avancer sur ce terrain.

Il se pourrait encore que ce fut une image du Nisroch Assyrien, qui est représenté sur les monuments avec la tête d'un oiseau. Selon M. Layard, Nisroch était „le premier des dieux, l'indestructible, l'éternel, celui qui n'a pas été né, l'indivisible, l'incomparable, le dispensateur du bien, l'irréprochable, le meilleur des bons, le plus sage des sages, père de l'équité et de la justice, celui qui s'est instruit lui même, qui par sa nature est le sage parfait et le seul inventeur de la philosophie." La suprême divinité des Assyriens fut d'après un fragment de Zoroastre, conservé par Eusèbe, celui qui a la tête d'un faucon.

M. Layard le rattache au griffon grec. Il est toujours

représenté comme le dieu suprême et occupe le même rang que le Kronos ou Saturne des Grecs. [5]

Nous sommes d'avis qu'il n'est pas invraisemblable que les images de l'oryx et de l'âne ont été dégénerées en l'image de Set et que celle-ci fut imitée et regardée plus tard comme étant sa figure ordinaire. Il se peut aussi qu'une image, semblable à celle du Nisroch Assyrien, a introduit le bec d'oiseau et que de cette manière Set ou Sutech a été rattaché au griffon grec. Il est très difficile de décider si les Israélites ont rendu honneur au dieu sous cette forme, mais ce que nous savons, c'est que Josèphe se défend contre l'accusation, qu'ils auraient rendu hommage dans le sanctuaire à une tête d'âne en or. Il s'exprime en ces termes : [6] „C'est infame de mentir comme le font Posidonius et Apollonius, qui nous accusent en prétendant que les juifs avaient placé et adoré dans leur sanctuaire une tête d'âne, qui fut jetée hors du temple. Lorsqu' Antiochus le pilla il s'aperçut qu'elle était faite en or." M. Movers est d'avis que cette tête était originaire d'un temple de Typhon; si cette opinion est fondée et si nous pouvons admettre que cette tête à été conservée dans le temple, il est très propable aussi, que les Israélites ont rendu hommage à Set sous cette forme-là.



VI.

CONCLUSION.

CONCLUSION.



Nous avons examiné dans les pages précédentes la religion des Pré-Israélites et nous avons remarqué que cette nation liée à des tribus étrangères fut errante le long des bords du Tigre, après avoir quitté sa patrie, le plateau de l'Arménie. Nous avons vu qu'elle se rendit vers le littoral de la Méditerranée où elle habita parmi les Héthites. Puis nous la voyons descendre la côte jusqu'a l'Égypte, où elle s'établit comme une petite tribu qui ne comptait que 70 personnes. Ce petit nombre s'est accru peu à peu, soit par des alliances ou mariages avec des familles Égyptiennes, soit que celles-ci ou d'autres tribus se joignirent à eux, car outre les alliances avec l'Égypte, ils contractèrent des mariages avec les habitants de la presqu'île de Sinaï. Cela explique que les Égyptiens qui se trouvaient parmi les émigrés ont pu emporter des ustensiles du tabernacle et d'autres objets dont ils se servaient pendant leur séjour dans le désert. Nous lisons dans l'histoire profane, que Moïse le conducteur des émigrés reçut une éducation Égyptienne et qu'il fut compté parmi

les prêtres de Héliopolis. Ce fait, qui d'ailleurs est constaté par l'ancien testament et par les rabbins, acquiert un degré de certitude qui ne laisse aucun doute, par le témoignage de la nouvelle alliance, qui nous communique que Moïse était instruit dans toute la science et toute la sagesse des Égyptiens. Si donc le peuple d'Israël après l'Exode était une tribu mélée avec des familles Égyptiennes et Asiatiques, il n'est pas étonnant que nous voyons ces deux éléments se faire jour de manières différentes. Tantôt ce sont les usances Asiatiques qui prédominent, tantôt ce sont les idées Égyptiennes qui prennent le dessus, mais quoique ces deux principes paraissent toujours se disputer la primeauté, l'élément Égyptien l'emporte et est toujours préféré. Dès l'origine du peuple Hébreu, à partir de la maison de Jacob, on peut constater l'existence de deux partis opposés, dont l'un se distingue par son caractère conservatif, l'autre par ses tendances réactionnaires. Toutefois ce n'était pas une guerre ouverte qu'ils se firent en ennemis déclarés, c'était plutôt une lutte sourde mais continuelle, dont le but était la conquête de la suprématie. Que de peines et de difficultés David n'eut-il pas à surmonter, avant qu'il parvint à rendre aux esprits tourmentés une tranquillité apparente et cependant il restait toujours grand nombre de mécontents qui le regardèrent comme l'usurpateur du trône de Saul. L'avènement au pouvoir de Salomon fut envisagé par la majorité comme une injustice flagrante et l'attentat de Jéroboam comptait des complices en quantité. Cette conspiration fut découverte, comme nous savons, après quoi Jéroboam prit la fuite en Égypte. Nous voyons plus tard le noeud, tressé par le mariage de Salomon, se resserrer encore et après sa mort la belle Ano, fille de

Sisak (Scheschonk), monter sur le trône et, assise au côté de Jéroboam, règner sur le jeune royaume d'Israël. Nous voyons aussi comment, encouragés par l'amitié puissante des Pharaons, ils vont jusqu'à menacer d'une ruine totale le royaume de Juda dont à cette époque Rehabéam était le roi.

L'alliance entre l'Égypte et Israël qui continue, y introduit le culte du veau de Bethel, culte essentiellement Égyptien. Pendant les guerres on voit toujours l'Égypte au côté d'Israël, jusqu'à ce qu'enfin la domination Assyrienne vient mettre un terme à cette fraternité. Ce fut alors que Juda vint implorer le secours des princes Égyptiens, qui ne le lui refusèrent pas, lorsque Juda aussi fut subjugué à son tour, pendant que les forces armées se trouvaient ailleurs. A cette occasion grand nombre d'habitants prennent la fuite, l'Égypte leur vient en aide et accueille la tribu abjecte dans ses domaines, pour la protèger contre les trop puissants Assyriens. Voilà pour ce qui concerne l'alliance politique et l'alliance religieuse ne fut pas moins solide entre ces deux peuples.

Le but que nous nous proposons atteindre dans cette étude est uniquement de démontrer les rapports qui unissent ces deux peuples, pour autant que nous puissions retrouver les traces d'un culte antique, tout en nous bornant aux temps qui précédèrent le séjour des Israélites au désert. Nous avons étudié les éléments Phéniciens introduits dans la religion des Israélites, de même que les usances Égyptiennes que nous y avons découverts et nous nous sommes rendus compte de la manière sur laquelle ces deux principes différentes se confondirent en un culte Égypto-Asiatique. Nous avons rencontré tantôt

des usances qui sont en parfaite harmonie avec celles des religions Asiatiques, comme le culte de Melech et celui de Mars, tantôt des coutumes d'un caractère Égyptien très prononcé, en d'autres termes, des coutumes qui s'accordent tout à fait avec les principes, éclos sur le sol de l'Égypte et développés sous les influences Égyptiennes, c'est plus particulièrement dans le culte de Typhon que nous trouvions cette analogie frappante. Nous n'avons qu'effleuré en passant le fait, que le culte Asiatique était en horreur chez les prêtres Égyptiens; nous étendre davantage sur ce phénomène ce serait nous éloigner des limites que nous nous sommes tracées. Il suffit de le mentionner, afin de ne pas le perdre de vue.

Le Jéhovisme ou la religion Mosaïque fut naturellement contraire aux éléments religieux de l'Asie. La tribu sacerdotale de Lévi conserva cette religion presqu' entièrement d'origine Égyptienne et ce fut le peuple qui donna la préférence au culte du dieu Asiatique Melech où de son épouse Astarté. Aussi nous voyons à chaque instant le réaction s'opposer aux usances Asiatiques et profiter de toute occasion pour se faire valoir et se montrer plus puissante que le culte de Baal. En cela il n'y a rien d'étonnant. Selon les traditions différentes plusieurs prêtres Égyptiens se trouvaient parmi les émigrés et il va sans dire que ceux-là amenèrent leur religion avec eux. Il faudrait une recherche toute particulière, pour placer ce fait dans son vrai jour et pour analyser tout ce mélange religieux, afin de séparer les éléments Égyptiens purs, qui sont restés mêlés au Mosaïsme, outre ceux que nous avons déjà trouvé.

Le peuple d'Israël se développa tout comme les autres

peuples; c'est leur religion primitive qui le nous apprend. Comme d'autres nations ils avaient dans le commencement le culte des Béthyles et plus tard celui des pierres oblongues. Originaires de la Chaldée, ils adorèrent El ou El-Schedej, le dieu des champs fertiles, le dieu des nomades. Arrivés en Phénicie ils adoptèrent le dieu Melech et rendirent honneur à Baal. En Égypte ils trouvèrent le culte Égypto-Asiatique de Set ou Sutech. Tous ces cultes divers se confondirent, quoique chacun de ces nations garda sa nuance particulière de rendre hommage et Israël n'échappa point à toutes ces variations. Ce ne fut aussi que lorsque ce peuple parvint à se constituer comme nationalité distincte, qu'une religion nationale fut possible. Mais il se passa bien du temps avant que cela eut lieu. C'était un combat terrible que le Jéhovisme eut à soutenir contre les cultes sensuels des nations environnantes et il en sortit vainqueur, mais il reste toujours une question à résoudre; celle de fixer l'époque dans son histoire, où l'on a pu dire, Jéhova est le dieu d'Israël.

Si les résultats où aboutissent nos recherches s'accordent avec la vérité, il en résulterait que dans la religion d'Israël, avant que ce peuple entreprit sa grande excursion au désert, ne se trouva rien qui ne soit pas tout naturel, en d'autres termes, que nous ne trouvons rapporté quoi que ce soit, qui ne s'explique entièrement par les circonstances de temps et de lieux, sous lesquelles ce peuple se trouvait placé. Nous pouvons constater un développement régulier de l'intelligence, fruit d'une civilisation progressive. Le culte de Melech est supérieur à celui des Béthyles; le Jéhovisme l'emporte sur le culte de Melech. Un seul chainon unit les deux grandes chaines, qui s'appellent

la religion Mosaïque et *la religion de l'Asie*. Ce chainon ne peut être que la religion des Pré-Israélites. Nous avons taché de le faire connaitre. Sera-t-il en état de réunir les deux chaines? En résultera-t-il un tout, dont les parties s'accordent? ou bien prouvera-t-il qu'il est trop faible?

Nous fixames notre attention sur l'Égypte, parce que c'est là qu'il faut chercher le mot de l'énigme, que présente, dans les phases différentes de son développement, l'histoire obscure du peuple d'Israël dans les temps les plus reculés.

Dans la vallée du Nil nous trouvons encore de nos jours les monuments antiques, témoins vénérables d'une époque sur laquelle l'histoire garde le silence et dont l'âge n'est égalé que peut-être par les monuments mainte fois séculaires de l'Inde.

C'est là au milieu de ces ruines gigantesques, que l'on peut rendre le témoignage : Voilà la mère patrie, c'est ici que fut le berceau de la science et des arts. Et ce sont les Phéniciens, les Hébreux, les Grecs et les Romains, qui furent les chainons de la grande chaine, qui réunit l'antique Égypte à l'Europe moderne.



VII.

NOTES.

PREMIÈRE PARTIE.



I.

1. Sanchuniathon, pag. 28. L'édition dont nous nous sommes servi à paru sous ce titre: Sanchuniathonis historiam Phoeniceae libros IX edidit T. Wagenfeld, Bremae 1837. — Des livres sacrés des Phéniciens, qui appartiennent au canon des prêtres ou San-Chonjat, il ne reste que quelques fragments conservés par Porphyrius, Eusebius et Johannes Lydus. Orrelli les a réuni sous le titre de: Sanchoniathonis Berytii, quae supersunt, fragmenta de cosmogonia et theologia Phoenicum, Graece versa a Philone Byblio. servata ab Eusebio Caesariensi, *Praeparationis evangelicae libro I cap.* 6, 7. Lipsiae, 1826. Cette éditicn est assez complète quoique les fragments de Joh. Lydus y manquent. A consulter sur ce sujet: *Movers, die Phoenizier, tome I, page* 116.

2. Sanchuniathon, page 24.
3. „ „ 21.
4. „ „ 25.
5. „ „ 27.
6. Hérodote, livre II; chapitre 112.

7. Le papyrus est connu sous le titre de: Le papyrus magique Harris, traduction analytique et commentée d'un manuscript Égyptien, comprenant le texte hiératique publié pour la première fois, un tableau phonétique et un glossaire. Par M. F. Chabas — Une critique très favorable en est donnée dans la *Revue Archéologique* de l'an 1861, livraison du mois de Mai. page 420, par M. de Rougé.

8. Papyrus Harris, page 56.

9. Movers, *Phoenizier*. tome I, page 625. Comparez Strabon. livre XI, 8.

10 Voyez la planche VIII, fig. 1. et l'explication.

11. Papyrus Harris, page 57, 58.

12. Hérodote, livre II, chap. 111, 112.

13. „ livre II, chap 54.

14. „ livre I, chap 1.

15. Homère Odyssée, livre XIV, 287.

16. Hérodote, livre I. chap. 1.

17. Movers, *die Phoenizier*, tome II. page 184. Strabon, livre I, chap 3, 17. Josèphe, *Bellum Judaicum*, livre IV, chap. 11, 5 Hérod. livre III, chap. 5, 6.

18. Movers, Phoen. tome II. 2. page 185. Strabon, livre XVII, chap. 1, 21. Hérod. livre II. chap. 58.

19. Movers, Phoen. tome II. 2, page 185.

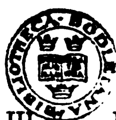
20. Diodore livre I, chap. 57. Josèphe, *contra Apionem*, livre I, chap. 14. *Bellum judaicum*, livre V, chap. 10.

21. Ezéchiel chap. 29, 10 chap. 30, 6. Comparez Exode chap. 14, 2. Nombres, chap. 33, 7. Jérémie, chap. 44, 1.

22 Stephanus Byzantinus, sous le mot, Ἡρω.

23. Steph. Byz. sous le mot, Λιηβρις. „Πολις, Φοινικῶν ὥς Ἡρωδιανος." Josèphe, *Antiquitates judaicae* livre XIV, chap. 8, 2.

24. Steph. Byz. sous le mot, Δωρος, Πολις Φοινικῆς . . . . „μετα Καισαρειαν Δωρα κεῖται βραχεια πολιχνη, Φοινικῶν αὔτην ὀίκουντων . . . . ."



25. I. Rois chap IV, 11.

26. I. Chroniques chap. II, 16. — Ezra III, 7. — Jona I, 3. Plinius, *historiae naturales* livre V, chap. 14.

27. Movers, Phoen. tom II. 2, p. 177.

28. Réland, Palestina, sous le mot Gaza éd. in 8⁰ page 124. Mayuma est un nom Phénicien, qui signifie endroit situé à la mer.

29. Gesenius, *Monumenta Phoenicea* en 3 parties, la troisième contient les planches des monuments décrits.

30. Revue Archéologique 1858—1859 page 677. A. Judas sur l'inscription Phénicienne d'un libatoire du Sérapeum de Memphis. Cette inscription est déjà plusieurs fois traduite; en 1855 par M. Luynes, en 1856 par l'Abbé Bargès, plus tard par M. Ewald et M. Renan; ils l'expliquent tous d'une manière différente: M. Luynes: *Ignem tulimus admovendo imagenem Apidi: Rouach-Pda servus Hori et Tobbor filius Tokeh et ministrant coram Apide Chai-Rouach-Pda.* L'Abbé Bargès: *Posuerunt vas oblationum Bentel alienigena, et Saph et Ebedab et Tobibar filius Tokeh et Ebed-Kedem Gesuraeus et Soched.*

M. Ewald: *Imagenem meam ut oblationem filiae Osiridi Horo offerebat pater meus Tobiber, filius Tofki offerens coram Osiridi Horo.*

M. Renan: *J'ai fait un pélérinage pour offrir une statue à Osiris-Apis, moi Abd-Abitob fils de Bentokhi, serviteur devouè d'Osiris-Apis.*

M. A. Judas: *Hoc libationem exstruxi Apidi Reksephok, minister quem penes vas sanctuarii, filius Ta? hak ministri coram Apide, qui Rekzephok.* Nous pouvons ajouter encore à ceci un monument, trouvé il y a peu de temps à Abydos. C'est un poids en bronze avec inscription Phénicienne. Revue Arch. 1862. Janvier page 30. Notice de M. de Vogué.

II.

1. R. J. Fruin, Dissertatio de Manethone Sebennyta librorumque ab eo scriptorum reliquiis. Lugdunum Batavorum, 1847. J'ai fait usage de cette édition. Les fragments des écrits de Manethoos ont été plusieurs fois recueillies et commentariées. On les trouve dans Rosellini, *monumenti storici tome I page* 1—94. Dans *l'Hermapion* de M. Ideler tome I p. 32. ss. Dans la *Mythologie* de M. Prichard. dans l'ouvrage de M. le Chevalier Bunsen intitulé *Aegyptens Stelle in die Weltgeschichte, Urkundenbuch.* Dans les travaux de M. Wilkinson, *Thèbes, Manners and Customs of the ancient Egyptians*, et *Egypt.* Dans *Manetho und die Hundstern-periode* de M. Boekh. Dans les *Discorsi critici sopra Chronologia Egizia*, de M. Fr. Barucchi, Torino 1844—1845 4°. Dans la *Chronologie des Rois d'Égypte* de M. J. B. C. Lesueur. Par. 1848, 4°. Dans l'ouvrage de M. W. Brunet de Presle, *Examen critique de la succession des dynasties Égyptiennes* Par. 1850 1• partie. Voyez M. Fruin, page XIII.

2. Richard Lepsius, *Königs-Buch der alten Aegypter.* 2 Abtheilungen. Berlin, 1859. Voyez aussi et comparez sa *Chronologie der Aegypter*, Einleitung. Berlin, 1849.

3 Voyez Manethoos de M. Fruin p. 1.

4. M. Uhlemann, *Israëliten und Hyksôs in Aegypten* Leipzig, 1856.

5. Lepsius, *Königs-Buch*, XV• dynastie.

6. Lepsius, *Königs-Buch* et *Auswahl der wichtigsten Urkunden des Aegyptischen Alterthums*, 22 Tafeln. Leipzig 1842. Une édition plus exacte donna M. Wilkinson, 1851 sous le titre: *The fragments of the hieratic Papyrus at Turin containing the names of the Egyptian kings with the hieratic inscription at the book.*

7. Lettre à M. Auguste Mariette sur quelques monuments relatifs aux Hyqs'os' ou antérieurs à leur domination, par T. Devéria, Revue Archéologique 1861, octobre p. 249. Il ajoute à ce que nous avons cité dans le texte ce qui suit. „Un autre fragment du canon hiératique, n°. 150, présente comme le monolithe de Tell-Mokdam, le nom de Set ou Sutekh dans un cartouche royal. Ce fragment porte le reste de quatre noms, mais il n'est pas possible de le placer immédiatement après celui dont nous venons de parler; car l'écriture est moins grosse et moins écartée, ce qui semble indiquer qu'il provient d'une autre colonne du manuscrit." — Ces deux fragments sont placès dans le Königs-Buch de M. Lepsius, l'un dessous l'autre, planche VIII Le fragment n°. 112 n'est pas très exacte car il n'y a pas de place pour le nom du roi Salatis. — Voyez planche I. fig. 1 et fig. 2.

8. Bunsen, *Egypt's place in the universal history* vol. I page 645 note 12.

9. Manethoos de M. Fruin, p. 56, ss.

10. Lepsius. Königs-Buch, XVe dynastie.

11. L'Athenaeum Français, revue universelle de la littérature, de la science, etc. Paris, Samedi 10 Juin 1854. — Annonce de M. de Rougé, page 532. — Il fait part verbalement des principaux résultats auxquels l'ont conduit ses études sur les papyrus de la collection Sallier publiée par le British Museum. Le papyrus n° 1 contient les débris d'une composition qui eût été bien précieuse, puisqu'elle expliquait l'origine et sans doute la suite de la guerre qui se termina par l'expulsion des pasteurs Ce papyrus est malheureusement dans un état affreux de dégradation. On peut néanmoins tirer de ses lambeaux quelques faits importants: 1°. Le roi Raskénen, que M. de Rougé a fait connaître pour le prédécesseur d'Ahmès, n'était alors que prince du Midi. Le roi Apapi régnait à la ville d'Ouar (Avaris). 2°. La querelle eut

un motif religieux. Le roi Apapi n'adorait que Soutuh, divinité que l'on retrouve plus tard chez les Chétas. 3° Le roi Apapi, excité par les docteurs de son culte, envoie un message au prince Raskénen. Celui-ci convoque tous les chefs de son partie et l'on délibère sur la réponse à faire aux mauvaises propositions du roi Apapi. Le manuscrit tourne court à cet endroit et passe à un document d'une tout autre nature; néanmoins ce petit nombre de faits est d'une haute importance pour l'histoire de ce temps, dont nous connaissons si peu d'événements. — M. Brugsch a traduit quelques lignes de ce papyrus dans „le Zeitschrift des Deutsch morgenländische Gesellschaft" 1855 s. 200, sous le titre: *Ein Aegyptisch Document über der Hyksos Zeit.* Dans son Histoire d'Égypte 1re partie, page 78, il a répété cette traduction, faite par M. Brugsch, sur les communications qui lui ont été faites par M. de Rougé, selon M. Devéria dans la lettre à M. Mariette, Revue Archéologique 1861, février. — Après ceux-ci M. Goodwin a donné une traduction complète de ce papyrus. M. Bunsen dit dans son ouvrage, *Egypts place in the universal history*, tome IV. page 671: „After having been analised by M. de Rougé in his usual accomplished manner, and a few lines of it translated by M. Brugsch 1855, Goodwin has given a complete version of the passages still legible." (Hieratic Papyri in the Essais of Cambridge, 1858,) p. 226. — M. Chabas en ces jours a publié un de ses travaux sous le titre de *Mélanges Égyptologiques ;* le chapitre troisième agit *sur le nom hiéroglyphique des Pasteurs* et sur *la peste aux temps pharaoniques.* Il dit au sujet des Pasteurs, qui sont ordinairement nommés dans les inscriptions hiéroglyphiques Mena: „le papyrus Sallier qui nous parle non moins clairement des Pasteurs d'Avaris, les désigne sous un nom tout différent, celui d'Aat-u. On y a aisément reconnu l'une de ces épithètes flétrissantes dont les Égyptiens se

montraient si prodigues à l'égard de leurs ennemis, et parmi lesquelles se rencontrent le plus fréquemment: Cher = tombé, abattu, renversé; ches.... dont le vrai sens est succombant.... Mais je distingue une idée toute différente dans le groupe Aat-u, jusqu'à présent méconnu. Je l'ai rendu par *barbares*, étude sur le papyrus Prisse, p. 6; M. Goodwin, par *envahisseurs*, *revoltés*, „Hiératic papyri p. 242" et M. Brugsch, par *rebelles*, *insurgés* „Zeitschrift D. M. G. IX p. 209 et pl. 1." Mais ni les uns, ni les autres, nous n'avons entendu proposer ces expressions comme rendant le sens intime du mot Aat-u. Ce groupe se présente sous diverses formes orthographiques.... Avec le déterminatif de la mort.... avec le déterminatif de la jambe, coupée d'un glaive; avec le bras armé;.... Au calendrier Sallier on lit l'horoscope suivant: „Tout enfant né ce jour-là mourra de l'Aaten." Ici ce déterminatif est le paquet noué, équivalent bien connue des signes du mal et de la mort.... Dans les passages du Rituel où Aat-u se rencontre, on discerne qu'il nomme quelque chose de funeste, de mortel.... Mais nous trouvons aux papyrus de Leyde I. 346 et I. 347 des textes bien plus explicites.

Ces manuscrits.... sont de livres de formules magiques.... L'un des effets préservatifs, est enoncé en ces termes:.... Est sauvé l'homme de l'Aat annuel, (Pap. hiér. Leyde I, 346, pl. 2, l. 4).... Quelques lignes plus bas on trouve encore: Non abat lui l'Aat annuel.... (ibid l. 6.) Dans la clause finale du papyrus I, 347, on lit:.... non tue lui l'Aat annuel; non détruit lui la maladie. Ces formules dans lesquelles Aat est accompagné du mot *ter*, *de l'année annuel*, nous obligent à penser à quelque fléau périodique et de nature particulièrement redoutable, puisque les Égyptiens cherchaient à en conjurer les atteintes par des moyens magiques, comme ils le faisaient pour les crocodiles, les animaux féroces et les reptiles venimeux. Rapprochons-les maintenant du passage

suivant du calendrier Sallier: „l'air dans le ciel, en ce jour mêle à lui les Aat annuels." L'Aat était donc une maladie contagieuse ou épidémique dont les germes étaient transportés par l'air respirable. Or, si l'on remarque que la mention du calendrier se rapporte au 19 de Tobi, c'est-à-dire au premier mois qui suit la retraite des eaux de l'inondation, on est naturellement conduit à identifier *l'Aat* avec *la peste* qui se déclare en Égypte précisément à cette époque.... Or, nous avons constaté que les Égyptiens, pour caractériser leurs ennemis, leur appliquaient des épithètes qui les représentaient *étendus sans force et sans vie à leurs pieds* N'est il pas très remarquable qu'à l'égard des pasteurs ils aient fait usage au contraire d'un mot qui, loin de rappeler une idée de mépris et de triomphe, n'éveille qu'un sentiment d'extrême *terreur et de haine?*" Voyez planche I, fig. 4.

12. M. E. de Rougé, mémoire sur l'inscription du tombeau d'Ahmès, chef des nautoniers. Première partie. Mémoires présentés par divers savants de l'Académie des inscriptions et Belles-lettres de l'institut de France 1853, page 1 à 196. — Recensé très favorable par M. Brugsch. Zeitschrift d. D. M. G. tome VI. Dans sa traduction du papyrus Sallier I, M. Brugsch donna quelques remarques sur la partie encore inexpliquée de l'inscription du tombeau.

13. Brugsch, Hyksôs Document, Zeitschr. d. D. M. G. 1855, page 211; ligne 9 de l'inscription du tombeau d'Ahmès.

14. Ibidem, ligne 10 et 11 de l'inscription.

15. „ „ 12 „ 13 „ „

16. „ „ 14 „ „

17. „ Selon Champollion c'était dans la sixième année, mais les trois lignes supérieures qui marquent le nombre de l'année sont écrits plus courts que les signes au-dessous, de manière qu'on présume qu'ils y sont tracés plus tard; dans ce cas le premier de ces signes appartient au signe

du t. et les deux autres doivent être élidés. Ainsi on lit au lieu de l'an six, l'an 3. Les voyageurs peuvent répéter cette expériment, voyez planche I, fig. 3.

18. Josué, chap. 3, 10.

19. Génèse, chap. 10, 15. „Et Canaän engendra Tsidon son premier-né et Chet...." Chap. 23, I.

20. Nombres, chap. 3, 22.

21. Josué, chap. 14, 15.

22. M. E. de Rougé, dans l'Institut 1861, n° 310. — Champollion, *Égypte sous les Pharaons*. M. Bunsen, *Bibelwerk* V, p. 317. Revue Archéologique 1855. Poitevin, *recherches sur la ville d'Avaris etc.* Voyez surtout, Revue Archéologique 1861. M. Mariette *sur les fouilles de Tanis* à M. de Rougé.

23. l'Institut 1861 n° 310. E. de Rougé.

24. Voyez note 17. M. Brugsch dit; „Hauar (Avaris) signifie *jambe-ville*, traduit littéralement, ainsi cette traduction correspond à la manière dont on écrit le nom de cette ville avec la jambe, qu'on trouve à Elkab. — Champollion avait traduit ce nom par *Tanis*, parce que la jambe était appelée chez les anciens Égyptiens *Tan*. Voyez M. de Rougé, mémoire etc. page 153 et comparez notre planche I les figures 13, 14, 15, 16 et 17.

25. Josué, chap. 19, 33. M. de Rougé, l'Institut 1861 n° 310.

26. Champollion, Égypte sous les Pharaöns.

27. Revue Archéol. 1861 p. 97. Comparez notre planche I, fig. 5 et 6.

28. M. de Rougé, l'Institut 1861, n° 310. R. Arch. 1861, p. 97.

29. Revue Arch. 1861, pag. 101. M. Mariette à M. de Rougé.

30. Burton, *Excerpta hieroglyphica*, planche 30, fig. 1 et 7.

31. M. de Rougé, Catalogue du musée Égyptien du Louvre 1849. N°. 16 et 17.

32. Revue Archéol. 1861, Avril p. 337. Lettre de M. Mariette à M. Alfred Maury.

33. Revue Arch. 1861, p. 337, Devéria; voyez, planche I, fig. 7.

34. Catalogue du musée du Louvre n° 23, comparez note 31.

35. Revue Arch. pag. 337, Devèria. Voyez planche I. fig 8.

36. M. Leemans: Déscription raisonnée des monuments Égyptiens du musée d'antiquités des Pays-Bas à Leyde. — Page 43. n° 13. Autel monolithe de granit rouge. Déjà dans cette description M. Leemans dit „Ce monument, qui dans ma lettre pag. 119 et suiv. j'avais placé dans la XXV dynastie, des rois Éthiopiens, doit être rapporté au règne d'un autre Sabaco, antérieur à l'invasion des Hikschôs en Égypte." Maintenant il le rapporte à la XIII dynastie, provenant d'un des rois nommés Sevekhoteph.

37. Recherches sur la XIV dynastie de Manéthon par M. Felix Robiou. (Extrait des annales de philosophie chrètienne XIX, XX, 1859) Versailles 1859.

38. Manethoos de M. Fruin, p. 6.

39. Brugsch, Zeitsch. d. D. M. G. tome IX p. 211.

40. Revue Archéol. 1860. II, 17, 11. — 1861. Étude sur divers monuments du règne de Toutmès III, découverts à Thèbes par M. Mariette, II liste des nations vaincues pag. 345. Novembre.

41. Lepsius, Königs-Buch.

42. Rosellini, mon. storici, planche 263.

43. Chabas, Inscription d'Abou-simbel R. Arch. 1859. p. 373.

44. Lepsius Königs-Buch.

45. „ „

46. „ „

47. „ „

48. Manethoos de M. Fruin p. 86. „Tempore Menopheos revera Aethiopum reges χάριτι ὑποχειριούς Pharaonibus fuisse monumenta affirmant. In iis enim tanquam principes Nubiae (sive Aethiopiae) Aegypto submissae, indigenae semper memorantur." Qua de re Champollio, epist. ex Aegypto, scripsit p. 131. „Memoratu dignum est, omnia Nubiae praefectorum

nomina, quot hucusque in monumentis reperi, ad principes indigenas pertinere. Ne militum duces quidem in Aethiopia collocatorum, regnantibus Rhamese Magno totaque ejus dynastia, perigrini fuerunt. Unde apparet tunc temporis Nubiam tam arcte cum Aegypto fuisse conjunctam, ut sine periculo Pharaones potestatem indigenis potuerunt mandare." Titulus horum principum est regius Aethiopiae filius.

49. Brugsch. Zeitsch. d. D. M. G. 1855, pag. 211.

50. Revue Archéol. Mars. 1861 pag. 249.

51. R. Arch. 1861 249. Voyez planche I fig. 9, 10, 11 et 12.

52. R. Arch. 1861 M. Mariette ecrit: „Il n'est pas un voyageur qui n'ait été frappé du type étranger qui caractérise les populations des villages répandus dans toute la partie Nord-est du Delta et particulièrement aux environs du lac Menzaleh. Le fellah Égyptien est grand, svelte, léger dans sa démarche; il a les yeux ouverts et vifs, le nez petit et droit, la bouche bien dessinée et souriante; la marque de la race est surtout chez ce peuple dans l'ampleur du torse, la maigreur des jambes. et le peu de développement des hanches. Les habitants de Sân, de Matarieh, de Menzaleh et des autres villages environnants ont un aspect tout différent et dès le premier abord dépaysent en quelque sorte l'observateur. Ils sont de haute taille, quoique trapus. leur dos est toujours un peu voûté et ce qui les fait remarquer avant tout, c'est la robuste construction de leurs jambes. Quant à la tête, elle accuse un type Sémitique prononcé et ce n'est pas sans surprise que l'on y reconnait les visages des quatre Sphinx que Tanis vient de nous faire retrouver au milieu de ses ruines. Les conséquences de ce fait se déduisent elles-mêmes. Puisque ces Pasteurs sont encore en Égypte. c'est que la guerre entreprise par Amosis ne se termina point par l'expulsion radicale des vaincus. Les Sémites qui depuis plus de cinq siècles, habitaient le nord de l'Égypte, avaient fini par devenir les

habitants des bords du Nil et une transaction consentie après la paix, permit sans doute au fond de la population de ne pas quitter les lieux qu'elle occupait.

III.

1. Hérodote, livre II. chap. 119.
2. Euripide, Hélène, vers 1272, 1451, 1531.
3. Apollodore, l. II, 1, 3, 4.
4. Hérodote, l. II, 99. Diod. I, 50.
5. Diodore, l. I, 51.

IV.

1. Josèphe, *contra Apionem*. l. I, 16, 26.
2. Diodore, l. XL, 3.
3. Justin, l. XXXVI, 2.
4. Tacite, *Historiae* l. V, 1, 2, 3.

V.

1. Talmud Jeruschalmi, tract. *Schal.* c. 6. f. 35.
2. Talmud Babeli, tract. *Sanhed.* c. 11. f. 91.
3. Movers, Phoenizier, tome II. 2. pag. 427.
4. Chronicon Paschale I. p. 46. „Κανααν ἐξ οὗ Ἄφροι και Φοινικες." Isid. orig. IX. 1, 12. „Chanaan a quo Afri et Phoenices et Chananaeorum decem gentes.
5. Chron. Pasch. II. p. 96. Insulae autem quae pertinent ad Hispaniam Tarraconensem, tres sunt quae apellantur Balearicae. Habent autem civitates has, Ebusa, Palma, Pollentia, quae dicitur Majorica, Tamaene Magonae. quae appellantur Minorica. Harum inhabitatores fuerunt Cananaei fugientes a facie Jesu filii Nave ... Cades autem Jebusaei condiderunt et ipsi similiter profugi.

6 Moses de Khorène (370—486. a. n. ère) I chap. 19 traduit par Vaillant de Florival, tome I. p. 89 (J'ai emprunté cette annotation à M. Movers).

7. Procope. *Historia Vandalorum*. II. 10. „στηλαι δυο εκ λιθων λευκων πεποιημενων αγχι κρηνης εισι της μεγαλης γραμματα Φοινικικα εγκεκολαμμενα εχουσαι τη Φοινικων γλωσση λεγοντα ωδε ημεις εσμεν οι φυγοντες απο προσωπου Ιησου του ληστου υιου Ναυη.

8. L'Institut. Sect. II n°. 306. 1861. *Berbères et kabyles*. Texier, sur l'ouvrage de M. Deveaux „*les Kebaïles de Djerdjera.*"

9. Ibn-Kaldun, Histoire des Berbères, traduite de l'Arabe par M. le baron de Slane. Alger 1852.

10. Tome I. pag. 168.

11. Chronicon t. I. p. 66. Cedrenus. I. p. 79.

12. Diodore, l. III, 71.

13. Chronicon t. I, 66.

14. Abulfeda, *Historia Anteislamica* ed. Fleischer pag. 117.

15. Movers, Phoenizier I, 657.

16. Leo Africanus p. 298.

17. Koran, Sura p. 18.

18. Abulfeda p. 117.

19. Ibn-Kaldun I, 70, 176.

20. „ „ I, 181.

21. Movers, Phoenizier, tom. II. 2, 424.

22. Les monuments Puniques ou Phéniciennes sont collectionnés dans l'ouvrage de M. Gesenius, *Monumenta Phoenicea*. Lipsiae, 1837. — Les monuments Carthaginois Taf. 14 et 15—19. — Les monuments de Numidie Taf. 21—26, de Tripolis, Taf. 27. Égyptiens Taf. 28—31. — Le musée de Leyde en a plusieurs et aussi le musée de Constantine, dans l'Afrique septentrionale. Dans la Revue Archéologique on trouve mentionnées les découvertes récentes, ainsi 1858 pag. 128 et 139.

23. Encyclopédie de Ersch et Grüber, sectio III Th. XXV, 325. Phoenizier, notice de Mr. *Movers* — *Tarba*. Comparez les *Anecdota Pindari* dans le *Philologus* de. *Schneidewin*, tome I. p. 421. — „Λιβες δε Ταρβαντα φασι πρωτογονον αὐχηρων ἀναδυντα πεδιῶν, γλυκειας ἀπαρξασθαι Διος βαλανου .... Ἀσσυριοι δε Ιαννην ἰχθυοφαγον γενεσθαι παρ᾽ ἀῦτοις. Χαλδαιοι δε τον Ἀδαμ και τουτον εἰναι φασκουσι τον ἀνθρωπον ὁν ἀνεδοκεν ἡγημονον κεῖσθαι δε ἀυτον ἀπνουν ἀκινητον ἀσαλευτον ὡς ἀνδριαντος εἰκονα ὑπαρχοντα ἐκεινου τοῦ ἀνω του ὑμνουμενοῦ ἀδαμαντος ἀνθρωποῦ."

24. Gesenius, monum. Phoen. p. 417. Le T. et le Ta signifie comme praefixe *maison de*, forme abréviée du mot *bet* qui signifie maison. Voyez aussi Movers, Phoen. tome II. 2. p. 409.

VI.

1. Abulfeda ed. Fleischer. p. 26. ss.
2 „ „ „ p. 27. ss.
3. „ „ „ p. 178.
4. Tuch, *Sinaïtische inschriften*. Zeitsch. d. D. M. G. Tome III. p. 215. — „La personne nommée dans l'inscription XXI. *Faran-ben-Amr* porte un nom que nous trouvons plusieurs fois donné aux Amalécites Le nom de l'inscription n°. 1. *Oscho* est le nom d'un gouverneur Amalécite sur le trône de Hirah, chez Abulfeda p. 122 ed. de Fleischer et au sujet du nom *Amif* de l'inscription IV dit Dsauhari; „on dit que c'est le nom d'un Amalécite."

VII.

1. C. C. J. Bunsen, Volständiges Bibelwerk für die Gemeinde. Leipz., 1860.
2. Comparez M. Bunsen, Bibelwerk, V t. pag. 67. Les fils de Joktan, en Arabe Kachtan, sont:

a. Almodad. Dans Yemen, dont le port est Aden.

b. Scheleph. Nom d'une tribu dans Yemen, qui habitait peut-être la partie orientale. Ce sont probablement les Alapènes, Salapènes de Ptolemèe, mais ceux-ci habitèrent la partie occidentale.

c. Chazarmaveth. Hadramaut. Contrée au côté méridionale de l'Arabie.

d. Jerach. Les habitants de la *côte de la lune*, dans la partie orientale de Hadramaut

e. Hadoram. Dérivé du même radical que Chazarmaveth, Hadramaut; ils sont distingués par les Grecs, comme les Hadramites et les Chatromotites.

f. Uzal. Ausalites, Ausarites: Zanaa est encore aujourd'hui la capitale de Yemen.

g. Diqlah. Nom qui signific Palmier. Les habitants du Wadi Nedschran, au Sud de Kachtan, au nord de Zanaa, rendent un honneur divin à cet arbre.

h. Hobal (Gobal). Les Gebanites de Pline.

i. Abimaël. Contrée de Mahra, à l'ouest de Hadramaut, qui produit l'encens.

k. Scheba. Situé dans Himjar (pays des Homérites) les Sabéens des Grecs. La capitale était Mariaba.

l. Ophir. Pas très éloigné du pays de Scheba. Scheba et Ophir sont nommés presque toujours ensemble comme produisant de l'or.

m. Chavîlah. Chaulan, situé entre Mekka et Zanaa.

n. Jobab. Les Jobarites (lisez Jobabites) de Ptolemée, dans le voisinage des Sachalites, qui habitaient entre Hadramaut et Mahra

3. *Les Elyméens.* M. Bunsen, Bibelwerk t. V, 86 les appelle des habitants de Susiana mais là on ne trouve pas la tribu d'Elymais chez Ptolemèe.

4. Comparez M.Bunsen, Bibelwerk T. 5. p. 80.— Gén. 25, 12, ss.

Le fils de Hagar était Ischmaël qui avait douze fils, dont les noms sont des noms de tribus Arabes.

a. Nebajoth Jez. 60, 7, lié à Qedar, comme le sont les Nabathei et Cedrei chez Pline. Les Nabatéens n'habitèrent pas loin de Canaän, car Esau épousa une fille de Nebajoth, Gen. 20, 9. Ils habitaient l'Arabie Petrée et Heureuse, au sud de la Syrie.

b. Qedar. D'après Jez. 21, 17 de bons archers; Jer. 49, 29, 32. Peuple de troupeaux et de tentes, à l'ouest des Nabathéens dans le désert entre l'Arabie Petrée et Babylone; comparez Ps. 120, 5.

c. Adbeel. (Miracle de El).

d. Mibsam. Pays du Baume. Mekka est le pays du Baume.

e. Mischmah Masma. Probablement le nom des Mésémanes de Ptolemée au Nord-ouest de Medina.

f. Dumah. D'après Abulfeda, 7 journées au sud-ouest de Damas et 13 au nord de Médina, sur les frontrières de Syrie et de Babylone.

g. Massa Les Masanes de Ptolemée, au nord-ouest de Dumah.

h. Chadar. Qu'on doit lire selon 1 Chron. 1, 30, Chadad; côte entre Oman et Bahrein, célèbre par ses lances, situé au golfe de Perse.

i. Théma. Tema, les Arabes de nos jours; au nord du golfe de Perse nommés par Ptolemée les Thames ou Thémes. Dans le Hamasa on loue la vaillance de cette tribu.

j. Jetur. Comparez les Ituréens qui habitent dans le Libanon; les Israélites du nord-ouest du jourdain leur firent la guerre, 1 Chron. 5, 18, 11.

k. Naphisch. Nom conservé dans Nawsia, endroit situé à l'Euphrate dans le sud de la Mésopotamie. 1 Chron. 5, 19 ss.

l. Qedmah. Juges 6, 3, 33; 7, 12. Les enfants de l'orient.

5. Les Hagarénes ou Hagréens nommés 1 Chr. 5, 10, 19 ss. et Ps. 83, 7. D'après Eratosthène ils sont comme

es Nabathéens et les Chaulotéens, les habitants du nord de l'Arabie. — M. Bunsen; voyez note 4.

6. Bunsen, Bibelwerk, V t. pag. 81. — Gen. 25, 1. ss. Qeturah, nom d'une tribu de l'Arabie qui habitait, liée à la tribu Dschorhom, dans les environs de Mekka; ses fils furent:

Zimram. Comparez Zabram, capitale royale des Kinédokolpites à l'est de Mecca, à la mer rouge.

Jokschan. Les Kassanites à la mer rouge au sud des Kinédokolpites.

Medan. Modiana à la côte orientale du golfe Aelanitique de la mer Rouge.

Midjan. Au nord-ouest de Medan.

Jischbac. Dans le pays des Édomites.

Schuach. Comparez. Job 2, 11, non loin du pays d'Édom.

Les fils de Jokschan furent:

Scheba. Les Sabéens lesquels sont nommés Job 1, 15; 6, 19, comme habitant dans la voisinage des Nabatéens près de la Syrie.

Dédan. Près de la région des Édomites, Téman Jer. 25, 23; 49, 8; Jez. 21, 13; Ez. 25, 13.

Les fils de Dédan furent les:

Aschurites. Comparez Ez. 27, 23. Dans le voisinage de Kachtan et Chaulan — les

Letuschites. Près de Leits, éloigné 4 journées de Mekka. — Les

Leumnites. Les Beni Lam, fils de Lam, tribu qui s'étendait de la Babylonie et la Mésopotamie jusqu'aux Jokschanites.

Midjan avait pour fils:

Hephah. Comp Jez. 60, 6. Tribu négociante entre les Sabéens et les Hébreux.

Hepher. Banu Giphar appartenant à la tribu Kemana dans le Hedschas.

Chanok. Chanuka, trois journées au nord de Medina.

Abidah et *Eldahah* comparez Abidah et Wadahah deux tribus importantes dans le voisinage des Hafirs.

7. Bunsen, Bibelwerk, t. V p. 81 et 335 en bas

8. Bunsen, Bibelwerk, t V pag. 82 et 83. Gén. 36, 9. Gén. 36, 20 ss.

Hesav c'est Édom qui avait épousé Hadah fille d'Elon le Héthite. Basmath fille d'Ischmaël, et Oholibamah petite-fille de Zibehon le Horite. Les mariages avec Basmath et Oholibamah ne présentent rien de remarquable pour nos recherches, seulement nous voyons que les Édomites étaient pour une partie nés des Ischmaélites et des Horites. Le mariage avec Hadah nous apprend que les Édomites furent parentés aux Héthites Le fils fut Eliphas qui avait une concubine nommée Timnah de laquelle les Amalécites auraient pris leur origine. Les autres fils d'Eliphas furent:

Teman. Contrée dans le Nord d'Edom Ez 25, 13; Job. 2, 11.

Omar. Les Beni Hammer tribu habitant le nord du pays d'Édom.

Zepho. Comp. I Chron 1, 36 Zephi ou Zaphijeh, endroit situé au sud de la mer morte.

Gahtam ?

Qenaz. Nom. 32, 12 Nom d'un bourg au nord-ouest de Petra nommé Haneizeh.

Les Horites (en Hébreu Chori, mot qui signifie Troglodytes) habitaient dans les montagnes de Sehir. Les noms des diverses tribus qui habitèrent ces contrées sont conservés dans les noms des fils de Sehir, au chapitre 36 vers 20 ss. de la Génèse; comparez M Bunsen tom. V pag 83.

9. Diodore l. 1, 54, 57. La division du pays en 36 Nômes attribuée à Ramses, dâte probablement d'un temps bien antérieur au régne des Hyksôs: Il se peut cependant que Ramses règla de nouveau cette division d'une manière officielle après l'expulsion des étrangers hors du Delta.

10. T. Chabas, Mélanges Égyptologiques, comprenant onze dissertations sur differents sujets, 1862. Voyez planche VIII

fig. 10 M. S. Birch a donné une critique de cet ouvrage dans la Revue Archéologique de 1862, livraison du mois d'Avril, page 291, au sujet de la quatrième dissertation qui a pour objet la recherche des traces qu'on peut trouver des Hébreux en Égypte; „La découverte du nom des Hébreux dans les Hiéroglyphes serait un fait de la dernière importance; mais comme aucun autre point historique n'offre peut-être une pareille séduction, il faut aussi se défier des illusions avec un soin méticuleux. La confusion des sons R et L dans la langue Égyptienne, et le voisinage des articulations B et P nuissent un peu, dans le cas particulier, à la vigueur des conclusions qu'on peut tirer de la transcription. Néanmoins il y a lieu de prendre en considération ce fait que les Aperiu, dans les trois documents qui nous parlent d'eux, sont montrés employés à des travaux de même espèce que ceux auxquels, selon l'Écriture, les Hébreux furent assujettis par les Égyptiens. La circonstance que les papyrus mentionnant ce nom ont été trouvés à Memphis plaide encore en faveur de l'assimilation proposée, découverte importante qu'il est à désirer de voir confirmée par d'autres monuments."

11. Papyrus Hiératique de Leyde I. 348 pl. 6, 15
12. „ „ „ „ I. 349.
13. „ Anastasi II. pl. I. IV. pl. 6. 1 s.
14. „ „ VI pl. 4. dernière ligne.
15. Lepsius, Denkmäler t. III pl 219. e.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

1. Le papyrus Sallier I commence par un fragment historique se rapportant à l'époque qui précéda l'expulsion des Hyksôs. Malheureusement, ce fragment très usé par le

temps, a été interrompu par le scribe lui-même, qui y a substitué sans transition une composition d'une notion tout à fait différente. Le reste du papyrus est rempli par une collection de lettres faite par le scribe Peutaoür. Cette compilation paraît avoir été arrangée sous le règne de Méuephtah Ra-en-Ra, successeur de Ramses II. Publié par le Musée Brittannique en 1844, sous le titre de „Select Papyri in the hieratic character," elle provient de la collection Sallier. Revue Arch. 1860. oct. 229. Le nom de Sutech planche II fig. 6.

2. Le papyrus Sallier III contient le recit semi-poétique d'un exploit de Ramses II dans une de ces expéditions contre les Khitas ou Hittites. Cette composition est due au scribe Pentaour. On connait l'excellente traduction qu'en a publiée M. de Rougé en 1856. Un abrégé du même texte est inscrit en hiéroglyphes sur les murs du temple d'Abou-Simbel et sur ceux au Ramesseum de Thèbes. On a pu, par ce moyen, suppléer aux lacunes du papyrus, dont les premières pages ont disparu. M. Chabas a publié dans la Revue Archéologique, 1857, une traduction analytique du texte d'Abou — Simbel. — Revue Archéologique 1860, oct. p. 230.

3 Le papyrus 360 du musée de Leyde, un acte public dans laquelle est cité le palais de Ramses Meiamoun. Description raisonnée des monuments Égyptiens du musée de Leyde par M. Leemans, page 116.

4. Le papyrus Anastasi II contient d'abord un court exorde d'histoire, puis des lettres et des communications de politesse. Le papyrus parait avoir été écrit sous le règne de Menephtah. Pl. 62, l 4 on rencontre la légende suivante: Set dans la maison d'Amon. — R. A. 1860 oct. p. 231. Planche II, fig. 7. Le papyrus Anastasi IV date du règne de Séti II et parait avoir été recueilli par le scribe Enna. Le papyrus est d'une écriture magnifique. On trouve le nom de Set, Pl. 87. c. 4.

5. Dans le papyrus Anastasi V on rencontre un grand

nombre de communications épistolaires sur des sujets variés. Pl. 114, lin. 2, contient la légende suivante: Seti Menephtah, la tour dans le pays d'Aneb etc. — Voyez Planche II, fig. 9.

6. Le papyrus Anastasi VI contient quatre lettres écrites par le scribe Enna à son supérieur le scribe Kakebu. Pl. 122 lin. 2, on lit le nom de Seti Menephtah. — Revue Arch. 1860. oct. p. 231. — Voyez planche II. fig. 8. Les papyrus Anastasi sont publiés avec les papyrus Sallier.

7. Das Todtenbuch der Aegypter nach dem hieroglyphischen Papyrus in Turin von Dr. R. Lepsius. Leipzig, 1842. — M. de Rougé dit dans sa traduction du chapitre 17 du rituel funé raire: „J'ai pu vérifier au Louvre même la sincérité de l'exemplaire hiéroglyphique de Turin, lithographié sous la direction de M. Lepsius sur deux manuscrits de très-ancien style. L'un d'entre eux est célèbre dans la science par la singularité de son aspect. Il a été écrit avec une encre blanche qui se détachait sur le fond brun du papyrus, mais que l'action du temps a noircie presque partout. Le type des caractères est très-ancien.

Le manuscrit de Leyde décrit par M Leemans sous le N. T. 2. (page 229 du catalogue) est jugé avec raison par le savant directeur du musée Neérlandais, comme appartenant au style de la dixhuitième dynastie; les musées de Londres et de Dublin en possèdent aussi des exemplaires du même style. Plus loin j'indiquerai le manuscrit du Louvre n° 3, 132. Parmi les papyrus hiératiques, les Rituels de Peberer, de Taho, de Ouaphra et de Scheschonk. En hiéroglyphes linéaires on a encore le papyrus cadet publié par la commission d'Égypte.

8. de Rougé, études sur le Rituel funéraire des anciens Égyptiens. Revue Archéologique, 1860. Chap. 17, page 230, suite page 337.

9. Papyrus 345 du musée de Leyde. M. Brugsch en donna quelques remarques dans le Zeitsch. d. D. M. G. 1852. s. 254 sous le titre: Ueber das Aeg. Museum zu Leyden. Comparez

la description raisonnée des monuments Égyptiens du musée de Leyde par M. le Dr. C. Leemans p. 113.

10. Catalogue du musée du Louvre par M. de Rougé 1849 pag. IX. XIIIe dynastie n°. 21. Sphinx de granit Rose. — Dans la seconde édition, notice sommaire des Monuments Égyptiens exposés dans les galeries du musée du Louvre 1860, ce Spynx n'est pas décrit. Là on trouve encore un autre monument qui date du règne de Ramses II et qui prouve l'honneur rendu au dieu Set. — pag 118 nous lisons: „Un groupe en pierre d'une fine sculptûre réunit ici le dieu Set à la déesse Nephthys, sa soeur (et son épouse, suivant le traité d'Isis et d'Osiris). Ce groupe a heureusement échappé à la mutilation dans ses parties essentielles; le dieu a sa tête symbolique coiffée du double diadème. Une incription qui couvre le dos de ces figurines nous apprend que ce morceau appartient au règne de Ramses II. Il provient de la collection Palin, où il avait été décrit comme une figure d'Apis."

11. Voyez le Hyksôs-Document de M Brugsch, Zeitsch. d. D. M. G pag. 211, 1855.

12. Catalogue de 1849 du Louvre pag. n° 24. Colosse de grès rouge. Ce monument n'est pas cité dans l'édition de 1860.

13. Pier. Camillo Orcurti. Monumenti del museo di Torino. Monumenti reali 8. Statua Colossale d'uomo in piedi. Rappresenta il re Seti II (XIX dinastia)....

Egli e da notarsi che in tutti i luoghi dove occorre il nome del dio Set fu martellato a bello studio lasciando intatti gli altri segni.

14. Description raisonnée de Mr. le Dr. Leemans pag. 9, n°. 423. Lettre à Salvolini sur les légendes Royales pag. 84—90 et l'édition des Monuments du musée de Leyde. Voyez planche III.

15. Rosellini, I monumenti dell' Egitto e della Nubia, desegnati della spedizione scientifico-litteraria Toscana in Egitto; distribuiti in ordine di materie interpretati ed illustrati. Pisa

1832—44 P. 1, monumenti storici IV tom. P. II, monumenti civili. P. III, monumenti del Culto.

16. R Lepsius, Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien nach den Zeichnungen der von Sr. Maj. dem König von Preussen Friedrich Wilhelm IV nach diesen Ländern gesendeten und in den Jahren 1842—1845 ausgeführten wissenschaftlichen Expeditien, auf Befehl Sr. Maj. herausgegeben, Berlin 1856.

17. R. Lepsius, Denkmäler, III Abt. 33. g.

18. „ „ „ 34 e. La figure de Set est mutilé.

19. Denkmäler III 35 a. Set Noebti effacé.

20. „ „ b „

21. „ „ e.

22. „ 36 c. Set mutilé.

23. „ 200 c. Set mutilé le mot noebti resté.

24. „ 208 Set mutilé.

25. „ 214 d. Set changé en Horus reçoit une offrande de Ramses.

26. „ 214 e. Set-noebti.

27. Rossellini, mon. del Culto. XXIX. XLVI. 2 LVII.

28. „ „ „ „ LXXVII. planche III fig. 8 et 12.

29. Stèle n° 62 pag. 282, description raisonnée etc. Pierre calcaire, Stèle, les figures sculptées dorées et peintes, à deux registres 1• reg. le disque orné des deux Uréus (le soleil) et le disque avec le croissant (la lune) au-dessous, un dieu à figure humaine nommé Noebti, le dieu grand, perçant avec une haste un énorme serpent à tête et bras humains; 2• rég. le défunt Kiana agenouillé devant une quantité d'offrandes et adorant le dieu soleil V. aussi la lettre à Mr. Salvolini pl. XVI n°. 167 p. 88. Voyez planche II fig. 2, 3, 4, 5.

30. Description raisonnée etc Stèle n°. 13 Pierre calcaire les figures sculptéés et coloriées à deux régistres 1•. reg. le défunt un gardien du palais de Re-men-nito (Thoutmes V) nommé

Noebti et la dame Set-amon, adorant Osiris Fent-hem-pamenti, assis sur un trône devant une table à offrandes; 2°. rég. le défunt offrant à ses parents au-dessous de la chaise de la femme un homme agenouillé; planche II fig. 1.

31. Voyez la planche IV fig. 7—15 et l'explication.

II.

1. Plutarque. De Iside et Osiride, liber Graece et Anglice ed. Samuel. 1744. Ueber Isis und Osiis nach neu verglichenen Handschriften mit Uebersetzung und Erläuterungen herausgegeben von Gustav Parthey, Berlin 1850. 8o.

2. Étude sur le rituel funéraire par M. de Rougé, Revue Archéologique 1860, introduction et traduction des titres des diverses chapitres du rituel et du chap. 17.

3. Chap. 17. lig. 25 et 26.

4. „ liq. 74.

5. „ 140.

6. „ 134, 141.

7. Chapitre 17, ligne 67, vers 28.

8. „ 17, vers 25.

9. „ 15, 7.

10. Pap. Harris 46. II. 2.

11. Chabas, Pap. Harris III. 10.

12. „ „ „ VI, 5. pag. 88.

13. „ „ „ VI, 8. „ 90.

14. „ „ „ „ 120, 125.

15. „ „ „ „ 178.

16. Brugsch, Z. d. Deutsch. Morg. Ges. 1852. pag 254—258.

17. Lepsius, Chronologie der Aegypter s. 46.

18. M. Chabas dans la traduction de l'étude de M. Goodwin sur les papyrus hiératiques, Revue Archéologique 1860 dit: Le papyrus Sallier IV est un almanach des jours fastes et néfastes de

l'année. — Malheureusement il n'est pas complet. On y trouve des curieuses mentions relatives à la réligion Égyptienne — M. de Rougé publia son étude sur ce papyrus dans la Revue Archeologique 1853, placée derrière son mémoire sur quelques phénomènes célestes, sous le titre de: Appendice sur le calendrier du papyrus n°. 4 de la collection Sallier.

Selon M Brugsch, *division de l'année et observations planétaires,* 1856, l'année était ainsi divisée;

1e Mois	Première tétraménie	Thot-Juin	L'Été selon M. Brugsch.
2e Mois	Selon la division	Paophi-Juillet	
3e Mois	de Champollion,	Athor-Aout	
4e Mois	Se la végétation	Choiak-Septembre	L'Hiver selon M. Brugsch.
5e Mois	Seconde tétraménie.	Tobi-Octobre	
6e Mois	Selon la division	Méchir-Novembre	
7e Mois	de Champollion,	Psaménut-Décembre	
8e Mois	la récolte Per.	Pharmouthi-Janvier	
9e Mois	Troisième tétra —	Pamenes-Fevrier	
10e Mois	ménie Selon.	Paune-Mars	L'Été selon M. Brugsch.
11e Mois	Champollion.	Epipi-Avril	
12e Mois	Inondation.	Mésori-Mai	

19. Voyez planche IV fig. 1.

20. Champollion, Monuments de l'Égypte et de Nubie p. 461. E. Poitevin, recherches sur la ville d'Avaris. Revue Archéologique 1855. Voyez planche III fig 13.

21. Champ. Mon. etc. III pag. 88. Poitevin, recherches sur la ville d'Avaris. Voyez pl. III fig. 14.

22. Lepsius, Denkmäler t. III. 234. Voyez pl. IV. fig. 2.

23. Lepsius, Abh. der kön. Acad. d. Wis. z. Berlin 1851. s 207.

24. Lepsius, „ „ „ s. 209.

25. Liste des représentations du dieu Set sur les Bas-reliefs. tiré des Denkmäler de M. Lepsius.

Abtheilung III. 15. resté dans le nom de Seti-Meneptah.
„ 33. g. „ l'image.
„ 34. c. mutilé „
„ 35. a. „ „
„ 35. b. „ „
„ 35. c resté.
„ 35. e. mutilé.
„ 37. b. ligne. 62. Thot au lieu de Set.
„ 74. a. l. 1. 3 Set. '5 Set. mutilé.
„ 122. a. resté.
„ 124. b. 3 fois resté, dieu vigilant.
„ 124. d. 3 fois resté.
„ 125. a. l. 2. Set mutilé. Resté 4, 2 fois. 5, 2 fois. 6, 2 fois.
„ 125. c. resté.
„ 126. a. „
„ 127. a. „
„ 127. b. „
„ 128. a. „
„ 129. a. „
„ 130. a. b. „
„ 131. a. 2 fois mutilé.
„ 131. b. resté.
„ 131. e. 2 fois „
„ 132. f. resté.
„ 132. a. resté. d. resté. e. resté.
„ 132. f. 2 fois mutilé. l resté m. resté.
„ 132. m. resté réuni avec Horus et Thot.
„ 132. n. resté. r resté.
„ 134. b. resté.
„ 138 g. h. k. l m. n. o. resté

Abtheilung III. 139. a. b. c. d. e. f. resté.
„ 140. a. resté. b. mutilé. c. resté. d. mutilé.
„ 141. a. resté 6 fois. b. f. g. h. i. k. n. mutilé.
„ 150. resté.
„ 152. a mutilé. b. resté. c. d. resté.
„ 168. a. b. Set resté.
„ 200. e. Set mutilé, Noebti resté, la figure de Set totalement effacée.
„ 204. b. Set des Nègres.
„ 206. „
„ 208. Set mutilé.
„ 214. d. Set changé en Horus.
„ 214. e. f. resté.
„ 234. Set combiné avec horus.
„ 246. b. Set porte la couronne de la basse Égypte, Horus celle de la Haute Égypte.

26. Voyez planche IV. fig 6. et fig. 3. Rosellini, monumenti storici, Pl 157 et 159 et Lepsius, Denkmäler III. 204 b et 206 Comparez aussi Lepsius, Abh. der Kön. Acad. zu Berlin 1851.

27. Lepsius, Abh. der Kön. Acad. zu Berlin, p. 210. Voyez planche IV. fig. 4.

III.

1. Jsaie 11 : 6. 59 : 5. 14 : 29. Jérémie 8 : 17.

2. Malala, p. 197. „Δραχοντος Ποταμου τοῦ νυνι λεγομενοῦ Ὀροντου ὁστις Τυφων και Οφιτης καλειται.“ Strabon XVI. 2, Movers, die Phoenizier I, 523.

3. Movers I. p. 503.

4. „ p. 505 et p. 526.

5. Apollodore II : 5, 1. Hésiode, Théogénie vers. 327 ss. Movers I, p. 436.

6. Movers I. p. 524. Hésiode, Théogénie, 306.
7. Plutarque, de Iside et Osiride XL. et LXII.
8. „ „ „ XXXVII.
9. „ „ „ XXXIII.
10. „ „ „ XXXII.
11. „ „ „ XXXIX.
12. „ „ „ II.
13. „ „ „ XIII.
14. „ „ „ XXXI.
15. „ „ „ XLIX.
16. Verset 35.
17. Reuvens, I. p. 39. Chabas, pap. Harris. p. 180.
18. Ligne 26.
19. Brugsch, Monuments de l'Égypte 1e livraison. p. 2.
20. Voyez les représentations des Zodiaques de Dendera d'Esneh et d'Edfu.

IV.

1. Génèse, V : 1.
2. Josèphe, Antiquités liv. I, chap. 2.
3. Fabricius, codex pseudepigraphus Veteris Testamenti, tome I, p. 150.
4. Génèse, IV : 26.
5. Fabricius, cod. pseud V. T. I. p. 143.
6. „ „ „ II. p. 49.
7. Abulfeda, historia anteïslamica ed. Fleischer.
8. Nombres. XXIV : 17.
9. Walch, Ketzerhistorie, I 609.
10. Fabricius, cod. pseud V T. I 157.
11. Champollion. Grammaire Égyptienne, p 495. Lepsius, Abh. d. Kön. Acad. 1851. Voyez planche IV. fig. 5.

TROISIÈME PARTIE.

I.

1. Ovide, Métamorphoses, l. X. 224.
2. Eusèbe, in Laude Constantini c. 13.
3. Curtius Rufus, l. V. 3.
4. Lampridius, Héliogab. c. 7.
5. Génèse c. 19 : 8. Juges c. 19 : 24.
6. Silius Italicus l. IV, 767.
7. Diodore, l. XX, 14.
8. „ XIII, 86.
9. „ XX, 14.
10. „ XX, 65.
11. Micha c. 6 : 7. Juges c. 11 : 31.
12. Movers, Religion der Phoenizier t. I. p. 357.
13. Ézéch. c. 16 : 20. 23 : 37.
14. Klitarchus, Scholia in Platonem.
15. Suidas sub voce Ζαρδώνιος γελως.
16. Photius, lexicon.
17. Movers, Rel. d. Phoen. I. p 301.
18. Eusèbe, in Laude Constantini. c. 13.
19. Silius Italicus, l. IV. 770. Porphyrius, de Abstinentia p. 150.
20. Porphyrius de Abstinentia II. p. 198.
21. „ „ „ p. 197.
22. „ „ „ p 201.

II.

1. Chron. pasch. I. p. 18. Cédrénus, Chron. I. p. 29.
2. Plin. hist. nat. II. 6. Cicero, de nat. deorum II. 20, 46.
3. Porphyr. de Abstin. II. p. 202. Eusèb. praep. Ev IV. 163.
4. Clémens, Recognit IX : 17; X : 9.
5. Clémens Alexandrinus, Stromata VII. 4, 6, 33.

6. Ézéch. c. 16 : 26; c. 23 : 20.

7. Lampridius, vita Commodi, cap. 10.

8. Lucianus, Alectruon c. 3.

9. Clém. Alex. protrept. Arnobius IV.

III.

1. Porphyrius, de Abstinentia I. II. § 55. p. 199. Eusèb. praep. Ev. I. IV. c. 16. p. 155. Théodoretus. Serm. VII. de Sacrificiis p. 589. Plutarque, de Is. et Os. c. 73.

2. Marsham, Can. Chron. p. 317.

3. Fruin, Manethoos, p. 137.

4. Livius, l. II. c. 45.

5. Champollion Figéac, Égypte ancienne p. 42. ss.

6. Diodore l. II. c. 88.

7. Seleucus chez Athenaeus l. IV. c. 22.

8. Leemans, Horapollinis Hiérogl. p. 270 et 254. Voyez planche V. fig. 4.

9. Wilkinson, second series of the manners and customs of the aucient Egyptians tom II. pag. 353. planche V fig. 2 et 3.

10 A human sacrifice to the serpent from the tomb discovered by Mr. Belzoni n°. 1 in Thebes. — Rawlinson travels tom. II. Voyez planche V. fig. I.

11. Description de l'Égypte, vol. 5. planche 85, fig. 10, 13. Peintures recueillies dans le cinquième tombeau des rois à l'èst. Thèbes Ban-el-Molouk. Le tombeau représente plusieurs représentations du même espèce — Voyez planche V, fig. 5, 6 et 7 et planche VI, fig 1.

12. Plutarque, de Iside et Osiride. c. 30, 31, 50.

13. Hérodote II : 47.

14. Champollion, Gramm. Égypt. p. 103.

IV.

A.

1. II Rois XVI : 3. II Chroniques XXVIII : 3. Josèphe, Antiquités IX : 12.
2. Psaume CVI : 35.
3. Jsaie LVII : 5. Jérémie VII : 31; XIX : 5.
4. Ézéch. XVI : 21; XXIII : 33; II Sam. XII : 31.
5. Micha 6 : 7.
6. II Rois 3 : 27.
7. Nombres 25 : 4; II Sam. 21 : 6.
8. Micha 6 : 7. Juges 11 : 31. Ézéch. 16 : 20, 21. Ézéch. 23 : 37. Jér. 19 : 6.
9. Lévitique 20 : 3.
10. Ézéch. 20 : 26.
11. Exod. 13 : 12.
12. Nombres 31 : 23.
13. Exod. 13 : 12. Nombr. 3 : 13.
14. Exod. 12 : 13, 22, 23, 27.

B.

1. Jsaie 66 : 3.
2. „ 65 : 4. 66 : 3. 66 : 17.
3. Plutarque, Sympos. l. 5.
4. Eisenmenger, Entdecktes Judenthum, B. III. S. 149 s.
5. Lightfoot, Opuscula tom. II. p. 382.
6. Buxtorf, Lexicon, p. 2654. Movers, Rel. d. Phoenizier. p. 384, tome I.
7. II Rois 17 : 31.
8. Talmud. Sanhedrin, fol. 63.
9. Exod. 34 : 20.
10. „ 13 : 13.

11. Strabon XV : 2.

12. Pindarus, Pyth. X : 31.

13. Nork, Biblischer Mythologie. II. p. 398.

14. Mr. C. W. Opzoomer, De dieren voor den regter (les animaux devant le Juge).

C.

1. Nombres, c. 19.

2. Plutarque, de Isid. et Osir. c. 31.

D.

1. Lévitique, chap. 16.

2. Marobius, Saturnalia III. 7. Plutarque, de Iside et Osiride, chap. 73.

3. Hérodote. II. 39.

4. Spencer, De legibus Hebr. De Hirco Emissario p. 1039.

5. Fabricius, Cod. pseud. V. T. — Winer lexicon Hebr. et Chaldaicum, sub voce.

6. Rosenmüller, Das Morgenland II. s. 192.

7. Winer, Lexicon, sub voce.

8. Movers, Phoen. tome I. p. 368.

E.

1. II Rois chap. XVIII, 4.

2. Nombres XXI : 4—9.

F.

1. Amos V : 20.

2. Movers, die Rel. der Phoen. t. I. p. 289.

3. Exode XXXI : 13—17.

4. Tacite 5 : 4. Dio Cassius 37 : 17. Tibulle 1 : 3, 17.

QUATRIÈME PARTIE.

I.

1. Simrock, Deutsche Mythologie, p 546, 281.
2. Tacite, Hist. II : 2.
3. Adversus gentes liv. I. chap. 39.
4. Chap. 3.
5. Lucianus, 'Αλεξανδρος ου ψευδομαντις. c. 30.
6. Pline. hist. 37, c. 49—52.
7 Pausanias, in Achaicis XXII.
8. Theophrastus, Περι δεισιδαιμ. Χαρακτηρες VI.
9. De Wette, Archäologie § 192. Morier, 2e Reise in Bertuch's neue Bibl. der Reise-Beschreibung, XXIII, 92.
10. Rhode, Religions-Brauche der Hindus, Th. II. p. 314.
11. Reland, de Religione Muhamedica, p. 120.
12. Pocock, spec. Arab. hist. 1806, p. 100.
13. „ „ „ „ „ p. 120.
14. Bochart II, 707. Geographia Sacra: „Idem lapis vocatur Abdir, Abadir, Abaddir, Priscianus lib. I. Abdir genus lapidis: Lib. 5. Abadir deus est. Dicitur et hoc nomine lapis ille quem Saturnus dicitur devorasse pro Jove quem Graeci Baitylon vocant. Lib. 6. Abdir quoque et Abaddir ὁ βαιτυλος hujus Abaddiris.
15. Photius, Biblioth. Cod. 242. p. 1047 ed. Scott.
16. Todtenbuch, chap. 42 ligne 8 planche X fig. 1.

„	„	17	„	74	„	„	2.
„	„	110	„	11	„	„	3.
„	„	78	„	31	„	„	4.
„	„	78	„	34	„	„	5.
„	„	140	„	6	„	„	6.
„	„	9	„	3	„	„	7.

et fig. 8.

17. Voyez planche X. fig. 9.

18. Planche VI, fig. 2, a et b, planche X, fig. 14.

19. Voyez note 18, 29, 31, 32, 33, 34 et 35.

20. Revue Archéologique 1861 Octobre.

21. „ „ 1861 Mars.

22. Voyez planche X, fig. 9, c et b.

23. Planche X, fig. 10.

24. Colonne I, ligne 9, 10. III. 3. IV. 7, 11. V. 4. VI 11, 13. VII. 1, 3, 5, 7. Au revers V, 9, l'animal couché. Voyez la description raisonnée des monuments Égyptiens etc. par M. Leemans. page 111, et l'édition des monuments

25. Description raisonnée etc par M. Leemans, page 112 et l'édition des monuments

26. C II. 4. H II. la dernière ligne 2 fois I, III. 3, 4, 12, toujours l'animal couché. Au revers F. IV. voyez planche X, fig. 13. G. 3, 5, deux fois 6, 8, deux fois 11. — H. I. 2. II. 3.

27. 346 II. 8, 11, 12 deux fois.

28 347 VIII 8, II 7. 348, XIII Au revers 9. 349, II 9, 12.

29. Voyez planche X, fig. 12.

30. „ „ II, fig. 6.

31. II. 2. On trouve presque toujours dans le papyrus Harris l'animal assis, sans signes phonétiques III. 9. VI, 5, VI, 8. IX, 9. Exepté A 8. Voyez planche X, fig 17 et VIII, 8, planche X, fig. 15.

32. Papyrus Harris, pag. 100 et pag. 177.

33. Voyez page 86, au-dessous.

34. Voyez planche VI, fig. 2. a. b

35. Voyez planche X, fig. 14.

36. Monumental history of Egypt.

37. Lepsius, Abhandlung ueber den ersten Götterkreis etc. 1851.

38. Génèse 28 : 10.

39. „ 35 : 14.

40. Josué 24 : 26.

41. Juges IX : 6.

42. Vita Apollonii V, 3 et 5.

43. Sauchuniathon, p. 18. Movers ll. th. I, p. 344.

44. Hérodote II, 45.

45. Fruin, Manethoos, p. XIII.

46. Antiquités, 1, 2.

47. Chiliad. VIII, hist. 211. Nork, Biblischer Mythologie t. Ip. 260.

48. II Rois 23, 5. II Chron. 34, 4.

49. Gesenius, Monumenta Phoenicea.

50. Hénoch, chap 69.

51. Au sujet du culte des Béthyles ont écrit: Hoelling, diss. de Baetyliis veterum, Gron. 1715. Falconet, sur les Bétyles. Mém. de l'acad. des inscr. VI. 513. Munter, u. d. v. Himmel gefalleuen Steinen, uebers. v. Markussen 1805. Fr. von Dalberg, u. d. Meteor-Cultus der Alten, vorzüglich in Bezug auf Steine, Heidelb. 1811.

II.

1. Hérodote III. 37.

2. Gesenius, Mon. Phoen. pag. 298, planche 39 XIII E—L. Voyez planche VI fig. 3.

3. Servius ad Aen. 6. 68.

4. Pline, hist. nat. 37, 58.

5. L'édition des monuments Égyptiens du musée de Leyde par M. Leemans, explication du planche I. A. XIV fig. 1112. Voyez planche VI fig. 4 et 6.

6. Voyez planche VI fig. 5.

7. Descr. raisonn. de M. Leemans, I. 396, p. 123 et Papyri Graeci edidit C. Leemans, 1843, p 124. Columna 2. a. 15. Pap. Graeci p. 124 Columna 3. a. 14. ss.

8. Édition des Monum. du musée Égyptien de Leyde, par

M. Leemans I. A. p. XIV. fig. 1112 et 1191 Voyez planche 6 fig. 4 et 6.

9. Descr. raisonn. de M. Leemans, pag. 97, 545—548.

10. Voyez planche 6, fig. 7. Sceptre.

11. „ „ „ fig. 8. Étendard

12. „ „ „ fig. 9 et 10.

13. „ „ „ fig. 11.

14 „ „ „ fig. 12.

15. E. de Rougé, étude sur le Rituel funéraire p. 98. Revue Archéologique 1860. t. I.

16. Chabas, Papyrus Harris, p. 112.

17. E. de Rougé. Notice sommaire des Monuments Égyptiens du musée du Louvre, p. 122. M. de Rougé dit encore au sujet du dieu Bes: „Aucune divinité Égyptienne n'est aussi peu connue jusqu'ici que le dieux monstrueux. Son corps est ordinairement modelé comme celui d'un homme très-petit, très-trapu et dont les muscles sont extrêmement développés. Ses yeux semblent être empruntés au taureau, ses oreilles dérivent du même type, ses cheveux tombent en boucles sur son cou comme la crinière d'un lion. Il porte comme Hercule, une peau de lion sur le dos..... Il est armé d'un bouclier et brandit son épée ou tire de l'arc. Sa langue qui pend hors de sa bouche, semble encore lui donner un caractère de bestialité plus féroce. Sa coiffure ordinaire se compose d'un bouquet de plumes d'autruche..... Souvent il joue de la harpe ou frappe des cymbales. On ne connait pas bien les fonctions que lui attribuaient les Égyptiens..... Il est aussi représenté comme égorgeant des captifs et en adoration devant le soleil levant. Son caractère belliqueux et son gout pour la musique rappellent les centaures de la Grèce."

III.

1. Plutarque de Iside et Osiride chap. XIX.

2. Voyez planche VII, fig. 2.

3. Voyez planche VII, fig. 1.

4. „ „ „ fig. 3 et 4.

5. Description raison. etc. par M. Leemans, p. 71. Voyez les figures 5, 6, 7, 8.

6. Descript. raison. etc. par M. Leemans, p. 81. Voyez les fig. 9, 10, 11, 12, 13.

7. Todtenbuch, chap. 149 h.

8. „ „ „ m.

9. „ „ „ n. et d'autres.

10. Abh. der Kön. Acad. zu Berlin 1851 Comparez Horapollon, livr. I, chap. 56.

11. Horapollon, livr. II, chap. 20. „Ἵππος ποταμιος γραφόμενος ὥραν δηλοῖ." comparez M. Leemans édition de Horapollon, p. 317.

12. De Iside et Osiride, chap. 50.

13. L'édition des monuments Égyptiens du musée de Leyde par M. Leemans, I planche 23, fig. 310.

14. Voyez planche VII, fig. 14. M de Rougé dit au sujet de l'hippopotame dans son notice sommaire des monuments Égyptiens du Louvre 1860, p. 107. „Rien n'est moins bien expliqué que cette figure, avec la griffe du lion et la tête de l'hippopotame, elle porte souvent un noeud symbolique qui parait avoir quelque rapport à la grossesse. Elle à souvent aussi une tête de femme ou une tête de lionne. Elle porte les noms de Taoër ou la grande, et de Ap et Schepou, Les mammelles pendantes lui donnent des rapports avec les déesses nourrices; et en effet elle est appelée aussi la bonne nourrice et elle présidait aux chambres où étaient représentées les naissances des jeunes divinités. Elle avait

à Thèbes un temple spécial. Le noeud symbolique, son emblème ordinaire, est quelque fois remplacé par un grand couteau; avec cet attribut, elle figure dans les tableaux astronomiques où ses fonctions ne sont pas mieux déterminées jusqu'à présent."

IV.

1. Ce monument à été publié dans les monuments de M. Prisse pl. XXXVII; dans les manners and customs of the ancient Egyptians by M. Wilkinson, plate 69 et dans Sharpe. Egyptian antiquities of the British museum n°. 191. Voyez planche VIII. fig. 1, 5, 6. 7, 8 et 9. — Les autres monuments du Musée Brittannique qui regardent le dieu Ranpu sont n°. 355: „A limestone tablet painted, on the upper part the goddess Koun (plutôt Kan) standing on a lion, between the gods Chem and Ranpu as on the last tablet (191). Below are two worshippers and a third figure standing. The hieroglyphics, if ever there were any. are no longer to be seen. — N°. 817 Part of a broken tablet of the same subject, with the figures in high-relief. What remains of it shows the same goddess presenting with her right-hand a bunch of flowers to the god Chem. In case 1. 2. upstairs (du musée) is another tablet with the figure of the goddess Ken and the name of Ramses II upon it to fix its date." — M. Sharpe identifie le dieu Ranpu avec le dieu Raiphan du LXX et la déesse Kan ou Ken avec le Kyun. — M Wilkinson donne encore deux représentations du même dieu Ranpu que nous avons copiées, planche VIII, fig. 2 et 3.

2. Notice sommaire etc. du Louvre 1860 p. 126. M. de Rougé, s'exprime ainsi: „La déesse principale est une Vénus Asiatique. Contre l'habitude Égyptienne, elle est figurée entièrement nue;

elle porte, comme ornement, un collier, des bracelets et une ceinture sur les hanches. Sa coiffure et son diadème sont les mêmes que ceux de la déesse Hathor. Elle est vue de face et posée debout, sur un lion passant. Elle tient en main des lotus et des serpents. Son nom ordinaire est Atesch; c'est celui d'une place forte d'Asie qui joue un grand rôle dans les campagnes des rois d'Égypte. Sous un second nom Anta, égalemeut Asiatique, elle prend le caractère d'une déesse guerrière, armèe de la lance et du bouclier. On lui à donné pour compagnons: 1°. un personnage également étranger à l'Égypte, nommé Renpou dont le bandeau est orné d'une tête de gazelle et qui a les attributs d'un dieu belliqueux; 2°. La forme ithyphallique d'Ammon. Ces deux parèdres répondent parfaitement au double caractère de Vénus et de Bellone, avec lesquelles nous apparaît cette divinité. Importée à Thèbes à la suite des grandes expéditions de la XVIIIe et de la XIXe dynastie, Atesch eut dans cette ville son temple et son collége sacerdotal. Les dédicateurs de notre stèle en faisaient partie." Encore un monument regardant le même dieu est décrit dans le catalogue du musée de Turin par M. Occurti p. 71.

3. Voyez planche VIII, fig. 4.
4. „ „ IX, fig. 1.
5. „ „ „ fig. 2.
6. „ „ „ fig. 5.
7. „ „ „ fig. 4.
8. „ „ „ fig. 3. Brugsch, Monuments de l'Égypte, livraison I. l'Astronomie, page 21, planche XI.

V.

1. Voyez planche IX, fig. 6.
2. „ „ „ fig. 7.

VI.

1. Voyez planche X, fig. 17.
2. „ „ „ fig. 18.
3. „ „ „ fig. 16.
4. Rosellini, mon. civili, planche XXIII: 1.
5. Baur, Ninive und Persepolis, p. 27 ss. Voyez planche IX, fig. 8.
6. Josèphe, contra Apionem II. 7. 9.



VIII.

EXPLICATION

DES

PLANCHES.

PLANCHE I.

Fig. I. Fragment n°. 112 du papyrus Royal de Turin, dessin d'après le Könings-Buch de M. Lepsius avec la correction de M. Devéria dans la Revue Archéologique du mois d'Octobre pag. 249, 1861. Nous trouvons sur ce fragment les restes de 4 noms de Rois en caractères hiératiques Nous y avons ajouté la transcription en signes hiéroglyphiques. Le premier nom est totalement illisible. Dans le cartouche du nom qui suit, nous remarquons les signes a. an. n. nub, que nous lisons: An nub ou Ann?.... Le troisième nom donne les signes a. p. et un homme agenouillé. Ce sont les premiers caractères du nom d'Apachnas. Le dernier contient les mêmes signes que le troisième et nous y retrouvons les initiales du nom d'Apépi.

Fig. 2 Un fragment du même papyrus c'est le fragment n°. 150. Il nous présente 4 noms de Rois en écriture hiératique, la transcription en signes hiéroglyphiques y est ajoutée. Dessin d'après M. Lepsius. Les noms sont inconnus, c'est seulement parce que nous rencontrons le signe de Set dans le nom second, que nous supposons que le fragment fait mention du règne des Hyksôs.

Fig. 3. Groupe hiéroglyphique d'après le Zeitsch. des D. M. G. 1855, pag. 211. Les signes supérieurs appartiennent au signe du t. on doit en élider deux; les trois signes au-dessous marquent le nombre de l'année. On trouve le signe hiéroglyphique qui signifie l'année devant le groupe.

Fig. 4. Groupe hiéroglyphique d'après le Zeitsch. mentionné, fig. 3. Il présente les signes phonétiques M. n. a. Mena. nom Égyptien qui signifie *pasteur*. En dessous on rencontre le pilori, signe employé, ainsi que le signe qui suit *l'homme labourant*, pour désigner des peuples en esclavage ou méprisés. Les trois petites lignes plus bas encore, signifient le pluriel

Fig. 5. Dessin d'après la Revue Archéologique du mois février 1861. Il représente le sphynx de Sân.

Fig. 6. Voyez fig 5, le même en profil.

Fig. 7. Inscription en deux colonnes, d'après la Revue Archéologique du mois d'Octobre 1851, page 249. Dans la colonne première nous discernons les signes:

Nuter-nofre-siu-to, ti-se-Ra

Dieu, bon, astre, des deux mondes, fils, de Ra.

Sous le cartouche royal, qui ne contient plus de signes, la figure de Set ou Sutech est effacée. Les signes qui restent sont:

Neb-Tan-meri

(du) Seigneur, de Tan, l'aimé.

Le second régistre présente les mêmes signes mais dans le cartouche royal on peut lire encore les restes des signes Set ou Sutech, t. et i, qui combinés donnent le nom de Sutechti. La légende restaurée, égale sur les deux colonnes serait lu ainsi:

Nuter-nofre-siu-to, ti-se-Ra-Sutechti

Dieu, bon, astre, des deux mondes, fils, de Ra, Sutechti

Sutech-neb-Tan-meri.

de Sutech, le seigneur, de Tan, l'aimé.

Fig. 8. Inscription trouvée sur le Sphynx n°. 23 du Louvre publiée dans la Revue Archéologique 1861, Octobre, p. 249. — Les deux premiers signes désignent la dignité d'un Roi, l'Uraeus combiné au vautour, posé sur les signes qui désignent la puissance ou le gouvernement, signifient: Roi de la haute et de la basse Égypte. Les autres signes sont tout à fait effacés,

excepté le signe du P. dans le cartouche royal, placé au même endroit, que nous le trouvons dans le nom du Roi Apépi.

Fig. 9. Sphynx d'après le dessin dans la Revue Archéologique, voyez l'explication de la fig. 8, trouvé à Bagdad, dont nous parlons dans l'inscription fig. 10.

Fig. 10. Inscription du sphynx de Bagdad représentant les signes:

Nuter-nofre-et le nom Royal-Ra-s-set ou sutech-nub
Dieu, bon, *Ra Set nub.*

Le signe S est probablement employé au lieu du groupe fig. 11 ou du groupe fig. 12.

Fig. 11 Groupe hiéroglyphique donnant les signes s. t. employés pour le nom du dieu Set.

Fig. 12. Les mêmes caractères, ou signes phonétiques, avec le signe déterminatif, la pierre, dont le nom Égyptien est *Set.*

Fig. 13. Dessin d'après la Revue Archéologique 1861 Février. Nom d'un roi sur la base du sphynx de Sân. Le signe de Sutech ou Set est mutilé c'est le nom de Menepthah II:

Mei-Rá-Ma n-hotep-het-Sutech-meri
l'aimé de Sutech.

Fig. 14. Dessin d'après le Zeitsch. fig. 3 Inscription du colosse de Ramses II à Berlin; groupe hiéroglyphique donnant les signes:

Sutech-neb-tan-meri
de Sutech, le seigneur, de Tan, l'aimé

Fig. 15. Groupe hiératique; nous avons ajouté la transcription en signes hiéroglyphiques.

Fig. 16. D'après le dessin de M. Brugsch dans le Zeitsch. mentionné fig. 3. Le premier signe est le phonétique m, le second est le figuratif qui signifie habitation, les deux suivants sont les déterminatifs du signe second. Puis on trouve les phonétiques u. a. r et le signe *tan* suivi des deux jambes, employés après les verbes qui signifient marcher. Le signe

dernier est employé pour indiquer une contrée ou ville. Le groupe entier se lit :

M-ha-uar-tan.

Dans, Haüar, Tan.

Le signe tan est le nom Sémitique de Tanis, identique avec Tsanis, Tsân ou Sân. La traduction Égyptienne de ce mot est, *Uar* qui signifie *départ.* Il est probable que le nom Sémitique de la ville s'est introduit par hasard, dans le nom Égyptien.

Fig. 17. Groupe Hiéroglyphique, le nom de la ville de Tan voyez Champollion, dictionnaire Égyptien, page 116.

PLANCHE II.

Fig. 1. Dessin d'après le monument original du musée de Leyde. Stèle, les figures sculptées, dorées et peintes, à deux registres, 1r régistre: Le disque orné des deux Uraeus (le soleil) et le disque avec le croissant (la lune); un dieu à figure humaine, nommé Set-noebti, le dieu grand est placé au-dessous du soleil, perçant avec une haste un énorme serpent à tête et à bras humains, symbole des ténèbres et nommé Apap ou Apophis. On ne sait pas où la pierre fut trouvée, elle est probablement originaire des tribus Phénico-Asiatiques qui habitèrent jadis le Delta et adoraient le dieu Noebti sous le nom de Sutech.

2e rég. Le défunt Kiana agenouillé devant une quantité d'offrandes et adorant le dieu Ra-Noebti. La légende commence à gauche et on la lit :

R, ta, u-n, Ra-Senk-to-Noebt an...

Acte, d'adorations, à Ra. qui entretient, le monde, Noebt, de la part de

Kiana.

Kiana.

Fig. 2. Dessin d'après le monument original du musée de Leyde. Le 1e régistre : Le défunt, un gardien du palais

de Ra-men-cheper-III, adorant Osiris Fent-hem-pamenti assis sur un trône devant une table à offrandes. La légende donne:

Has iri-nuter-aa, Ari-chet-n-pe,
Osiris, dieu, grand — Gardien, (auprès), du, palais,
Ra-men-cheper-III-Set, Nebt-pe-Set-Amen.
de, Ramencheper III, Set — La maitresse, de la maison, Set amen

2°. régistre: Le défunt offrant à ses parents; au-dessous de la chaise de la femme, un homme agenouillé. La légende se lit:

N-Se-f-anch-ranf-Ari-Set.
De, son fils, qui vivifie. son nom, le gardien, Set.
Atef Mei.
Le père Mei.

La dame se nomme Nofreta. Nous ne pouvons pas déchiffrer la légende au-dessous de la chaise. Voyez la description raisonnée des monuments Égyptiens du musée de Leyde, par M. Leemans, page 271.

Fig. 3. La tête du Dieu Noebti voyez fig. 1.

Fig. 4. Le signe hiéroglyphique qui signifie le ciel, voyez fig. 1 au-dessus de la représentation.

Fig. 5. La tête du serpent fig. 1.

Fig. 6. Le nom de Sutech ou Set (mutilé) du papyrus Sallier I; dessin d'après l'édition du British-museum.

Fig. 7. Groupe de signes hiératiques du papyrus Anastasi II planche 63. c. 4.

La maison d'Amon et la maison de Sutech.

Fig. 8. Groupe de signes hiératiques qui contiennent le nom de Seti-Meneptah. D'après l'édition du papyrus Anastasi VI planche 122, ligne 2.

Fig. 9. Groupe de signes hiératiques empruntés au papyrus Anastasi V planche 114, ligne 2; on y lit d'une expédition vers le pays d'Aneb:

Le rempart ou la fortification, la tour de Seti-Meneptah.

PLANCHE III.

Fig. 1. Représentation de la petite statue de Set conservée dans le musée de Leyde, réduite à la moitié de sa grandeur.

Fig 2. Inscription un peu mutilée au-dessus de la chaise de la statuette, on commence à lire du coté droit:

Suti-se-nut-*Uraeus*-aa-peh

Suti, fils de, Nut, l'immortel, grand, vigilant.

mei-Ra.

aimé, de Ra.

Fig 3. La fin de la ligne fig. 4. Inscription sur la base on la lit:

Naschti hor, le défunt.

Fig. 4. La légende se lit:

Suten-ta, hotep-Seti-se-nut-*Uraeus*.

Royale. offrande, à Set, fils de Nut, l'immortel.

Fig 5 Une autre partie de l'inscription sur la base, on la lit:

Suten-Ta. hotep-Seti-aa-peh-nuter-aa-

Royale offrande, à Set, le grand, vigilant, dieu, grand, —

Suten hert-neb-nrau-

Roi, Céleste, Seigneur, des victoires.

Fig. 6. Noeb. Nom de Set, Denkmäler III, 122 a.

Fig. 7. Denkmäler III 124. b.

T' etn Set-peh.

Dit de, Set, le gardien

Fig. 8. Rosellini monumenti del culto LXXVII Noebti.

Fig. 9. Denkmäler par Lepsius III, 200 e. Noeb, neb Noeb seigneur.

Fig. 10. Noebti, Nom d'ombos.

Fig. 11. „ III 132 a. deux fois.

Fig. 12. Denkmäler III, 132. M. Rosellini, monumenti del culto LXXVII. Noebti, le dieu.

Fig. 13. Voyez page 107 et note 20. La légende se lit:

Tannak-peh, ti-Horti.

Nous te donnons, la double vigilance, des deux Horus.

Fig. 14. Voyez page 107 et note 21. La légende se lit:

Tannak-peh, ti-n, Hor, noeb-Set, noeb.

Nous te donnons, la double vigilance, de Horus noeb et Set noeb. ou de Horus d'or et de Set d'or, ou de Horus et Set resplendissants.

PLANCHE IV.

Fig. 1. Groupe hiéroglyphique d'après le Todtenbuch de M. Lepsius chap: 42. l. 8, on y lit:

M·Set-ki-t'ot·Thoth

Dans la figure de Set, autrement, dit, Thoth.

Fig. 2. Dessin d'après les Denkmäler de M. Lepsius III 234. La figure du Dieu Horus; de son cou sort la tête d'un animal, le Symbole du dieu Set.

Fig. 3. Inscription d'après les Denkmäler de M. Lepsius III. 204. b. 206. Groupe hiéroglyphique qu'il faut lire: Nehsiu ce que signifie, *les Nègres.*

Fig. 4. Dessin d'après la description de l'Égypte A III, planche 64. Horus (ou un autre dieu avec une tête d'épervier) abat un démon Typhonique aux oreilles d' âne

Fig. 5. Inscription d'après M. Lepsius, Abhandlung der Kön. Acad. zu Berlin, ueber den ersten Götterkreis 1851. Le groupe donne les signes Bal, Bar ou Bore avec le signe figuratif du dieu Set. Le 2e groupe se lit, Balu, Baru ou Boru avec le même signe.

Fig. 6. Inscriptions d'après M. Lepsius, Abh. etc., voyez fig. 5. Les signes se lisent, Set-Nehes, ce qui signifie *Set des Nègres*

Fig. 7. Dessin d'après l'édition des monuments Égyptiens du musée de Leyde par M. le Dr. Leemans I B p. XXVII. fig. 913. Un ornement. Scarabée sur laquelle figurent les dieux Set et Ra Le dieu Ra est mutilé.

Fig. 8. Voyez fig 7. I. B. p. XXVII. fig. 921. Ornement Scarabée représentant un roi devant le dieu Set-noebti qui a des ailes; comparez la figure 9*. Tous les deux sont posés sur le signe hiéroglyphique qui signifie la puissanee.

Fig. 9. Voyez la figure 7. I. B p. XXVII fig. 1000, Set noebti avec le signe de fig. 7 et 12 probablement une forme accourcie de la figure du dieu Ra; comme dans les figures 7, 10 et 11.

Fig. 10. Voyez la figure 7. I. B. p. XXVIII fig. 1347, ornement; le dieu Ra en face du dieu Set-noebti. Les signes hiéroglyphiques se lisent: Mei n-amen. Nom de Meneptah l le troisième roi de la XIX• dynastie.

Fig 11 Voyez fig. 7. I. B. p. XXVII fig. 1348 ornement. Les figures sont sculptées et représentent le Dieu Ra en face du dieu Set-noebti. Entre les deux dieux se trouve l'autel à trois degrés, symbole de constance, nommé Tat. Au-dessus un soleil levant confondu avec la tête de Set à cause de mutilation. Au-dessous une giraffe ou un animal quelconque.

Fig. 12. Voyez fig. 7•. I B. p. XXIX fig. 1415 ornement. Scarabée représentant l'animal imaginaire, symbole du dieu Set, en devant se trouve le symbole de Ra, ou la figure accourcie de ce dieu, comparez fig. 9, et au-dessous le signe de puissance. Les autres signes sont illisibles.

Fig. 13. Voyez fig. 7 II CXLIV fig. 652. amulette avec l'inscription de Seti-Men-ptah. Nom de Seti II roi de la XIXe dynastie.

Fig. 14. Voyez fig. 7 II CXLV fig. 1067. Amulette représentant la tête d'un Asiatique, comparez planche I fig. 5.

Fig. 15. Voyez fig 7 II. CXLIV. fig. 571. A droite nous lisons Ra-seser-cheperiu-Mei-amen et à gauche la même légende que sur l'amulette fig. 13. Prénom du roi Seti II de la XXe dynastie.

PLANCHE V.

Fig. 1. Représentation prise par Belzoni d'après le tombeau n°. 1 de Thèbes et copiée par Rawlinson dans ses *Travels* tome II. En deux régistres; le premier régistre représente 3 hommes, les mains liés sur le dos, tenus à des cordes par un prêtre Égyptien. Le second régistre représente les hommes agenouillés, les mains liées sur le dos, sans têtes, devant un grand serpent. Une personne à tête de schakal, un couteau à la main, semble les immoler à ce monstre.

Fig. 2. Dessin d'après M. Wilkinson manners and customs of the ancient Egyptians, second series, t. II. 353. Un sceau qu'on employa pour marquer les animaux à offrande. Un homme agenouillé attaché à un pilori ayant un couteau à la gorge.

Fig. 3. Voyez fig. 2 avec les signes hiéroglyphiques s.m.at. *smat* mot qui signifie frapper, abattre.

Fig 4. Dessin d'après l'édition de Horapollon par Mr. le Dr. Leemans. Sceau en bois du musée du Louvre, probablement employé pour marquer les pains à offrande. En-dessus le signe d'un Schakal avec le fouet sacré, assis sur un temple symbole du dieu Anubis, gardien de l'hadès. Puis trois personnes, les mains liées sur le dos, agenouillées; au-dessous le signe du pluriel.

Fig. 5. Dessin d'après la description de l'Égypte vol. V. A. planche 86. fig. 8. Une Égyptienne et un Égyptien bénissant 4 hommes qui ont les mains liées sur le dos, agenouillés et dont les têtes sont coupées. Représentation trouvée dans le tombeau n°. 5 de Thèbes.

Fig. 6. Voyez fig. 5. Planche 85 fig. 13. Égyptienne qui a coupé la tête à deux personnes qui ont les mains liées sur le dos — Dans le même tombeau de Thèbes.

Fig. 7. Voyez fig. 5. Planche 86 fig. 7. Un Égyptien tenant

un homme décapité dans la main. Dans le même tombeau de Thèbes. L'explication des planches de cet ouvrage ajoute à ceci, qu'il y a encore d'autres représentations de la même catégorie dans ce tombeau.

PLANCHE VI.

Fig 1. Voyez planche V fig. 5. A. vol. II. Planche 85 fig. 10. Quelques femmes s'occupent à lier les mains sur le dos à des hommes qui semblent être prets à l'immolation. La représentation de l'homme agenouillé est encore répétée trois fois, cette planche aussi est empruntée au 5°. tombeau de Thèbes.

Fig. 2. Groupe d'hiéroglyphes d'après M. Lepsius Abhandlung der Kön. Acad. zu Berlin 1851. *a.* Papyrus of the British museum pl. 27, 165 donnant les signes,

S.u t.ch-aa peh, ti

Sutech, grand, gardien.

Le groupe 6. pap. of the british m. pl. 32, se lit:

S.u.t.ch-aa-peh, ti-se-Nut. —

Sutech, grand, gardien. fils de. Nut. —

Fig 3. Deux pièces de monnaie de l'île de Cossura, représentant deux cabires, l'un avec un marteau et un serpent dans la main, l'autre seulement avec un serpent. Dessin d'après Gesenius Monumenta Phoenicea pars III Taf 39. F. et G. page 298.

Fig. 4 Les fig. 4, 6 à 12 sont prises d'après l'édition des monuments du musée de Leyde par M. Le docteur Leemans Fig 4. I. A. 1112. planche XIV page 13. Image de Typhon, où manque le bras droit. Le bras gauche est mobile à l'épaule et semble avoir tenu une lance ou un sceptre. Ces additions lui donnent le caractère d'un dieu guerrier que l'on appelait Onueris.

Fig. 5. Dessin d'après M. Wilkinson, manners and customs of the ancient Egyptians, 2e series pl 42. Image de Typhon-

Mars ou Onueris dans la langue Égyptienne appelé, Djem ou Gom, on trouve ces images dans le musée Brittannique.

Fig. 6. I. A. 1190. a. planche XV, page 13. Typhon, debout sur une colonne surmontée d'une fleur de Lotus. Il écrase sous ses pieds l'oryx; il semble, qu'il a tenu une lance ou un sceptre dans la main.

Fig. 7. II, I, 78, b planche LXXXIV, page 56. Baton surmonté d'une tête de typhon.

Fig. 8. II, I, 71 i, planche LXXXIII. Amulette représentant un étendard avec la tête de Typhon.

Fig. 9. I fig. 933 planche XXVII page 23. Scarabeé avec la tête de Typhon.

Fig. 10. I, planche XXVII scarabée. Le dieu Typhon entre deux cynocéphales.

Fig. 11. II, C. fig. 99 planche XXXVI. Collier avec un amulette au-dessous duquel une image de Typhon.

Fig. 12. II, C. fig. 694 planche 44. Amulette avec une tête de Typhon page 27.

PLANCHE VII.

Fig 1, 3—14. Ces figures sont copiées d'après l'édition des monuments du musée de Leyde par M. le Dr Leemans. Fig I. Dessin d'après I. A. fig. 1208, planche XV Le texte dit; Thaoeri, Thuoeris, concubine de Typhon, représentée par l'hippopotame femelle, dressée sur ses pattes de derrière avec une coiffure de deux cornes de vache, le disque solaire et deux feuilles du palmier. Le dos est couvert d'une queue de crocodile.

Fig. 2. Groupe hiéroglyphique tiré de M. Wilkinson manners and customs etc. II series donnant les signes phonétiques sch. p. u ou o = Schepo. Les signes t et l'oeuf servent à indiquer le sexe féminin.

Fig. 3. I. B. fig. 936 planche XXVII. Scarabée avec la deésse Taoër.

Fig. 4. I. B. fig. 938. La même déesse sur un scarabée.

Fig. 5. Dessin d'après II. C. 162. pl. XL. Bague avec l'image de la déesse Taoër.

Fig. 6. II. C 164. pl. XL.

Fig. 7. „ 165. „

Fig. 8. „ 167. „

Fig 9. „ 155. „

Fig 10. „ 668. pl XLIV. Amulette dans la forme d'un cylindre Babylonien avec 4 hippopotames dressés sur les pattes de derrière.

Fig. 11. II. fig 354. pl. 169. — Un amulette de papyrus avec l'image de l'hippopotame dressé sur les pattes de derrière.

Fig. 12. I. A. fig. 1219 Petite statue de la déesse Taoër.

Fig. 13. I. A. fig. 1223. La même déesse. Fig 12, 13 et 14, ont été probablement employées comme des amulettes.

Fig. 14 I. B. fig. 315. Pourceau symbole d'Isis, selon quelques uns symbole de Typhon.

PLANCHE VIII.

Fig 1. 5, 6, 7, 8, 9. — Dessin pris d'après M. Sharpe, Egyptian antiquities in the British museum, pag 70, n°. 191. En deux régistres 1r régistre représente la déesse Kan voyez le groupe fig. 6, entre le dieu Ranpu voyez fig. 5 et le dieu Khem fig. 7. 2° régistre: la déesse Anta voyez fig 9, devant une table à offrandes. Un homme nommé Ka-ha avec sa soeur Tuï et son fils Naï sont les sacrificateurs.

Fig. 2. Dessin d'après M. Wilkinson manners and customs etc. II series, plate 69. Le dieu Ranpu sous la même forme que la déesse Anta fig. 1. Au-dessus on lit les signes R n. p. u. = Ranpu, derrière le dos se trouve la légende:

Nuter-aa-nebt, lisez, neb-pet.

Dieu, grand. maitre, du ciel.

Fig. 3. Le même dieu, dessin copié aussi d'après Wilkinson, plate 69.

Fig. 4. L'édition des monuments du musée de Leyde etc. par M. le Dr. Leemans I. B. fig. 308. Amulette avec l'image de l'oryx ou de l'antilope emblème de Typhon.

Fig. 5. Légende au-dessus du dieu avec le type Syrien du 1r régistre de fig. 1.

Ranpu-nuter-aa-neb-pet-hik-nuteriu

Ranpu, dieu, grand, seigneur, du ciel, chef, des dieux.

Fig. 6. Légende au-dessus de la déesse du 1r régistre fig. 1.

Ken-nebt-pet.

Ken, dame, du ciel.

Fig. 7. Légende au-dessus du dieu Égyptien du 1r régistre fig. 1.

Khem-oer-ka-

Khem, le très, élevé.

Fig. 8. Légende au-dessus de la déesse du 2d régistre de la fig. 1.

Nutert-nebt-Anta.

La déesse-dame-Anta

Fig. 9. Légende au-dessus de la table à offrandes du 2d régistre de la fig. 1.

R. ta-n, Anta-Nutert.

Acte, d'adoration, à Anta, la déesse.

Fig. 10. Groupe hiéroglyphique d'après les mélanges Égyptologiques de M. Chabas page 47. On la lit. A. p. u. r. i. u. Apuriu.

Le signe a. correspond à l'ain Hébreu voyez pap. mag. Harris p. 173, note 2. Le p. à le beth Hébreu, voyez M. de Rougé divers monuments de Thoutmes III. Rev. Arch. 1861, p. 366. La diphthongue iu est employée pour indiquer

le pluriel, comme la terminaison im chez les Hébreux. Le pilori et le signe dernier servent à désigner des tribus étrangères. L'homme et la femme assis, au-dessous desquels se trouve le signe du pluriel, signifient *les hommes en général.*

PLANCHE IX.

Fig. 1. Les figures 1, 2, 4, 5, 6, 7, sont copiées d'après l'édition des monuments du musée de Leyde par M. le Dr. Leemans. Fig I L'image du dieu Horus, au-dessus du piédestal; sous les pieds de ce dieu, se trouve l'image de l'oryx garotté, emblème de Typhon.

Fig. 2. Papyrus funéraire Planche XIV. Vignette; sur le siége est assise une figure à tête d'oryx symbole de Set ou Typhon, un arc et une flèche dans les mains. Au-devant de cette figure on peut discerner la tête d'un cynocéphale ou hippopotame.

Fig. 3. Dessin d'après les monuments Égyptiens de M. Brugsch, livraison Ire planche XI fig. 1. Les hiéroglyphes au-dessus du dieu à tête d'oryx donnent les signes s. t. avec le déterminatif du dieu Set la pierre.

Fig. 4. Papyrus funéraire planche IV. Vignette. Un animal à tête d'oryx? menacé par un prêtre.

Fig 5. Pap. funér. planche XII. Vignette. Une figure assise à tête d'oryx?

Fig. 6. Papyrus 385. Une figure à tête d'âne tenant une lance dans chaque main Sur la poitrine on lit les caractères Seth.

Fig. 7. Planche CLXX fig. 356. D. Amulette représentant quelques figures de démons Typhoniques, la première une figure à tête d'âne.

Fig. 8. Dessin d'après Joseph Bonomi, Ninive and its palaces, page 262. L'image du dieu suprème des Assyriens appelé Nisroch Homme très musculeux à tête de faucon et

avec des ailes d'aigle. On trouve l'image de ce dieu sur les armures des guerriers Persans.

PLANCHE X.

Fig. 1. Les dessins 1 à 7 sont tirés du rituel funéraire. Fig. 1. Groupe hiéroglyphique donnant les signes S. t. et le déterminatif la pierre. Chap. 42. 8.

Fig. 2. Chap. 17. 74. Le même groupe avec le signe figuratif l'animal couché à tête d'oryx fig. 9. a. emblème du dieu Set.

Fig. 3. Chap. 110. 11. Groupe donnant les signes s. t. i. et le figuratif d'un dieu, Sti ou Seti nom du dieu Set.

Fig. 4 Chap. 78. 31. Groupe représentant les signes Sut avec le déterminatif, la pierre et le figuratif d'un dieu; autre nom du dieu Set.

Fig. 5. Chap. 78. 34. Groupe de signes hiéroglyphiques Suti et le figuratif d'un dieu. Nom de Set.

Fig. 6. Chap. 140. 6. Groupe de signes hiéroglyphiques Sti et le figuratif d'un dieu. Nom de Set.

Fig. 7. Chap. 9. 3. Groupe de signes hiéroglyphiques, s. u. t. i. avec le déterminatif la flamme et le figuratif d'un dieu. Autre nom de Set.

Fig. 8. Groupe de hiéroglyphes d'après M. Lepsius Abh. d. Kön. A. z. Berlin. 1851. 1204. On lit les signes S. t. et le déterminatif, la pierre. Nom de Set sur l'autel de Turin dérivant de la 6e dynastie.

Fig. 9. a. b. c. 3 figures symboliques. a. Animal couché avec la tête de Set b. Animal assis avec la tête de Set. c. Figure assise avec la tête de Set Ces trois images sont employées comme signes figuratifs dans les noms des dieux Set et Sutech.

Fig. 10. Groupe hiéroglyphique tiré de l'inscription d'Ib-

samboul donnant les signes, Sutch, avec le figuratif 9. c. Nom de Sutech.

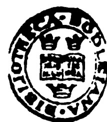
Fig. 11. Groupe hiératique d'après le pap. Harris A. 8. avec transcription en signes hiéroglyphiques. Les signes sont S. t. et le figuratif fig. 9 c. Nom de Set.

Fig 12. Groupe d'après le pap. 360 de Leyde; fig. 10, présente la transcription en signes hiéroglyphiques. Les signes sont, s. u. t. ch et le figuratif du dieu Set 9 c. Nom du dieu Sutech.

Fig. 13. Groupe hiératique avec transcription hiéroglyphique d'après le pap. 345 de Leyde. Les signes se lisent. S. t. u. et le figuratif fig. 9. b Stu ou Sut nom du dieu Set.

Fig. 14. Dessin d'après M. Lepsius Abh. etc voyez fig. 8. Inscription sur le colosse de Ramses à Berlin Groupe hiéroglyphique donnant les signes.

S. u. t. ch-
Sutech,



le figuratif 9. b. nuter — aa — neb. — pet.
„ „ *dieu*, *grand*, *seigneur*, *du ciel.*

Fig. 15. Dessin d'après le papyrus Harris, VIII. 8. avec transcription en hiéroglyphes. Nous lisons.

A. n. k — S. u. t. ch. et le figuratif 9. c.
Je (suis) — Sutech.

Fig. 16. Dessin d'après les Denkmäler de M. Lepsius III. 33. g. L'image de Set-noebti.

Fig. 17. Dessin d'après les Denkmäler de M. Lepsius III. 124 d Tête de Set-noebti

Fig. 18. Dessin d'après les Monumenti storici, pl. 77 2. de M. Rosellini. Tête de Set-noebti.

Fig. 1



Fig. 2



Fig. 6



Fig. 5



Fig. 9



Fig. 11

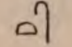


Fig. 12

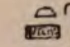


Fig. 7



Fig. 8



Fig. 3

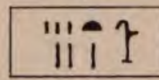


Fig. 4

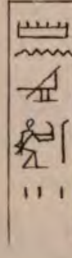


Fig. 10



Fig. 14

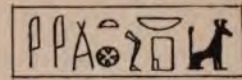


Fig. 15

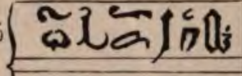


Fig. 16

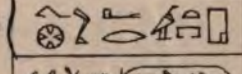


Fig. 13

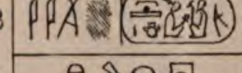
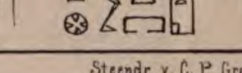


Fig. 17



M. Bos Jz. lith. Steendr. v. C. P. Groebel.



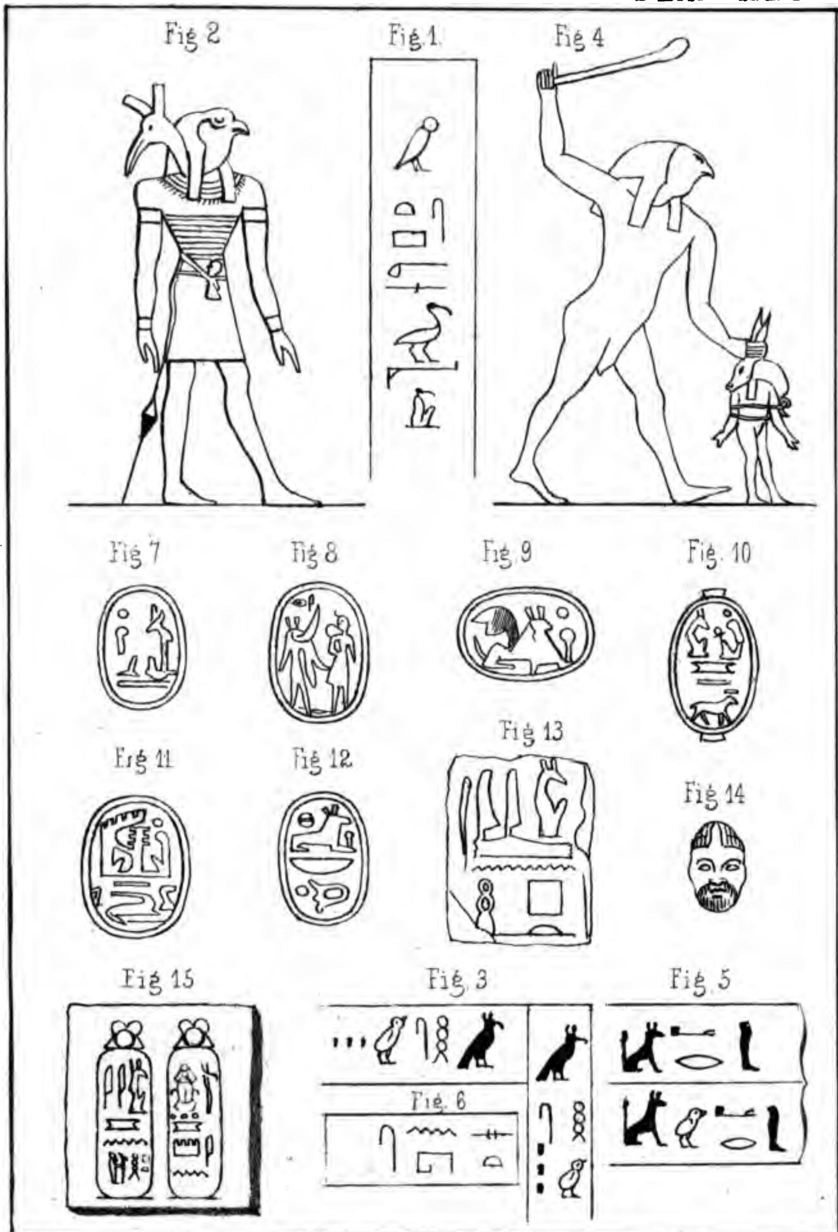


Steendr. v. T. Hooiberg & Zoon te Leiden.



Steendr. v. T. Hooiberg & Zoon Leiden.

PLANCHE IV.

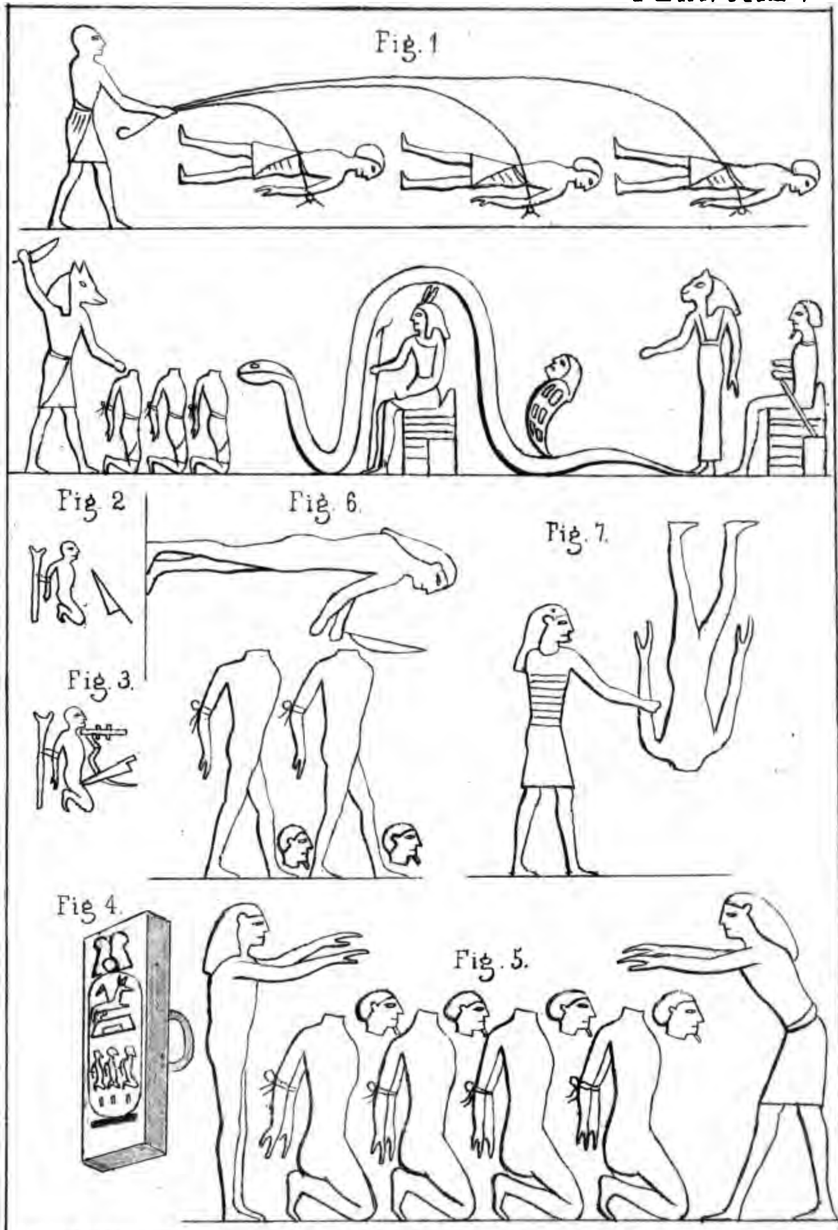


M. Bos Jz. lith.

Steendr. v. C. P. Groebel.



PLANCHE V



M. Bos Jz lith. Steendr. v C. P. Groebel

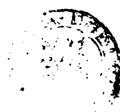
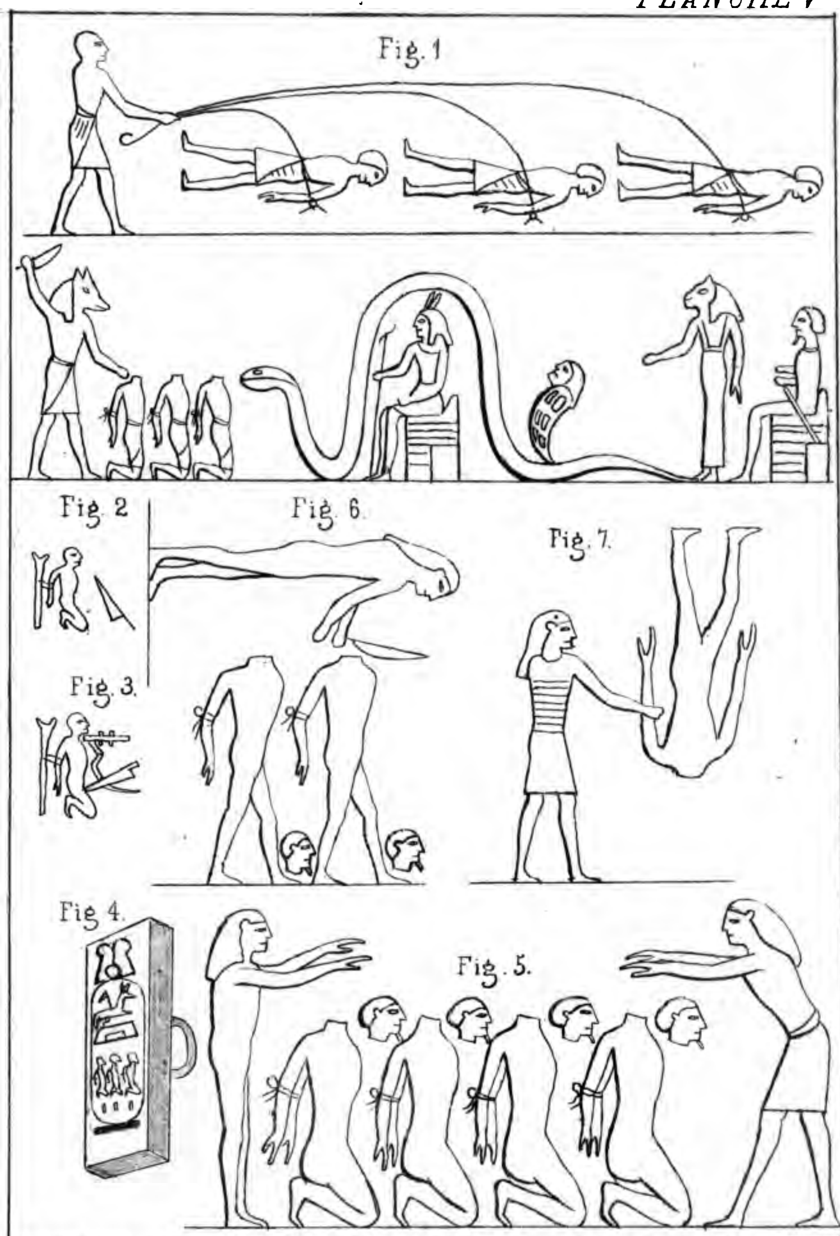


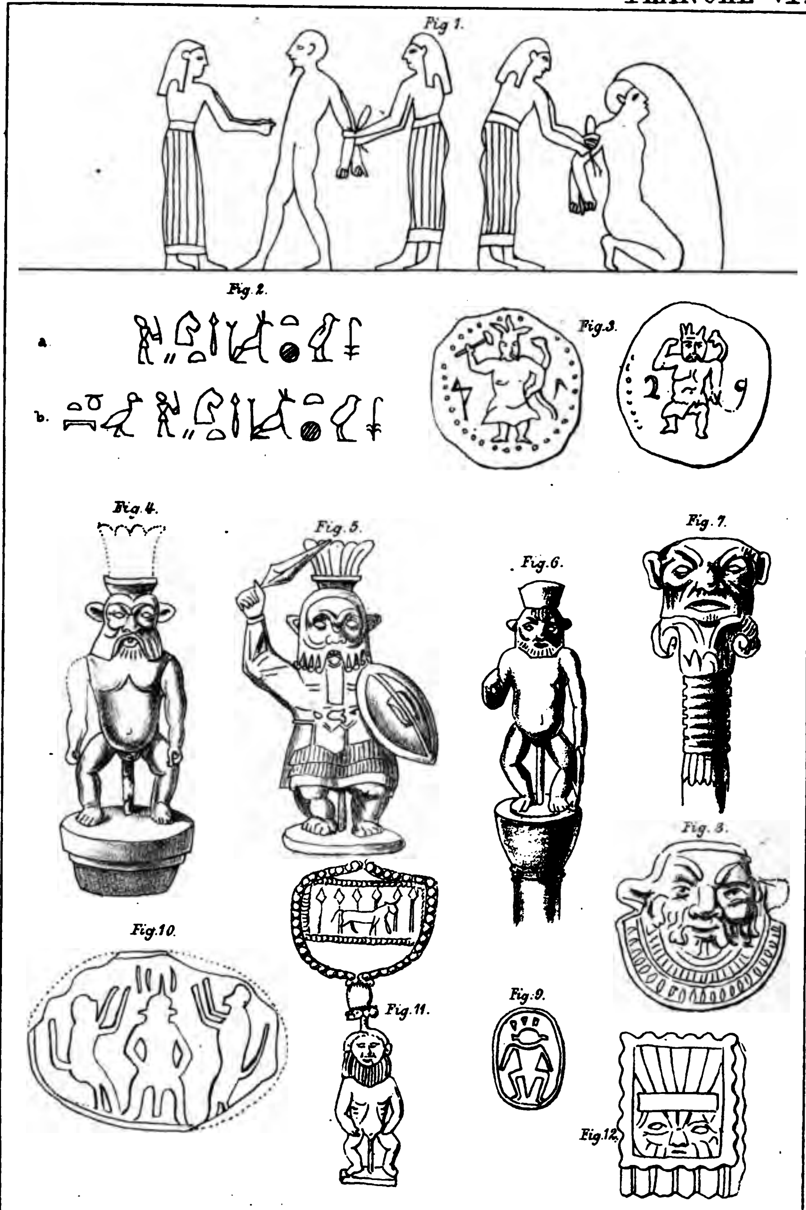
PLANCHE V



M. Bos Jz lith   Steendr. v C. P. Groebel

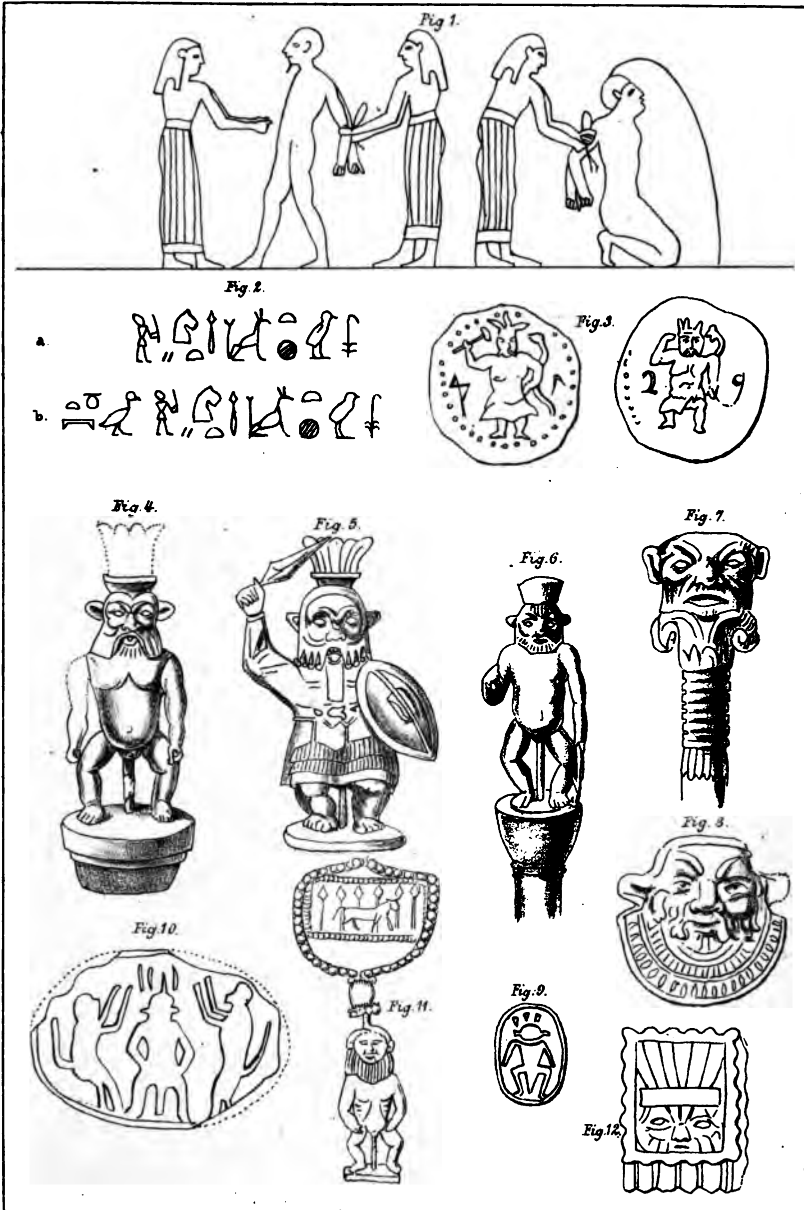


PLANCHE VI.



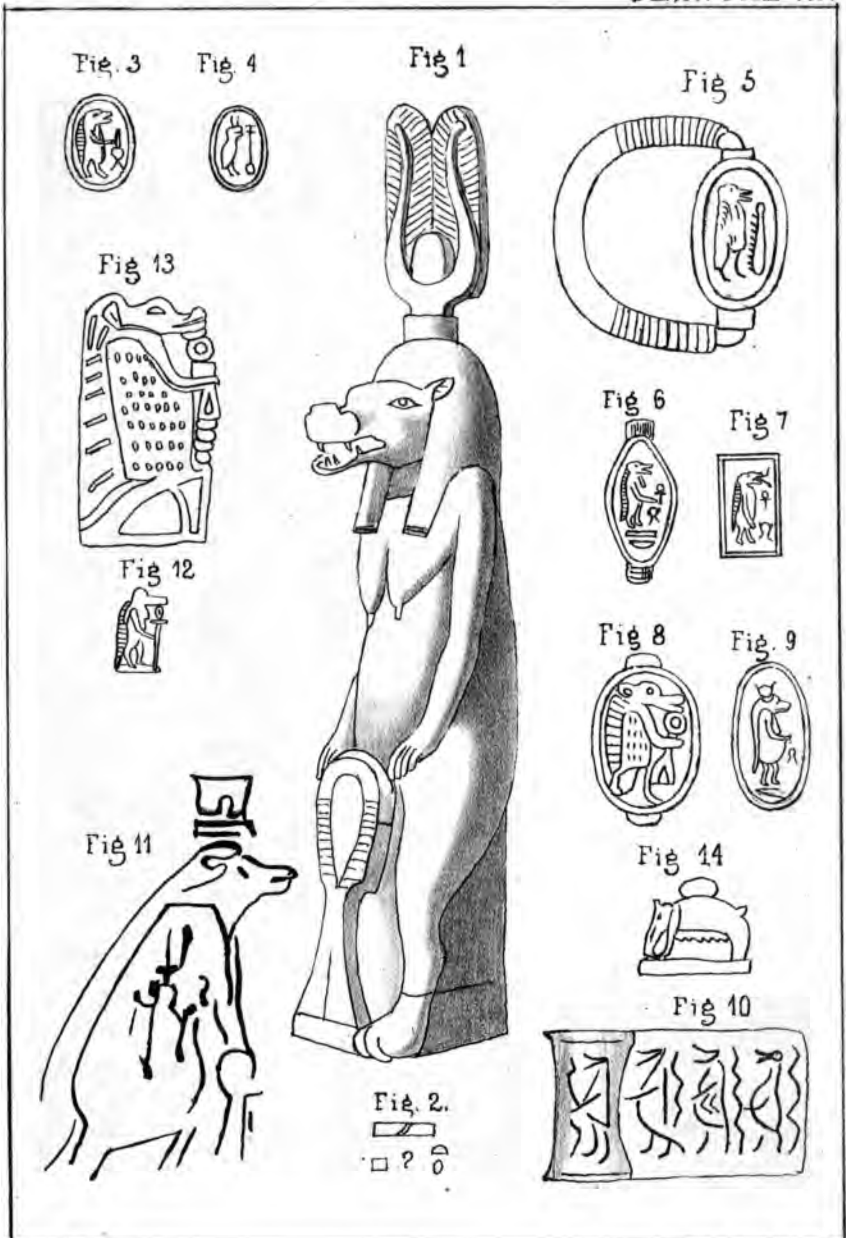
Steendr. v. T. Hooiberg & Zoon.





Steendr. v. T. Hooiberg & Zoon.





M. Bos Jz lith

Steendr. v C. P. Croebei.

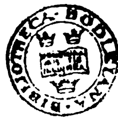


Fig 4.



Fig 5.

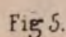


Fig 1.



Fig 6

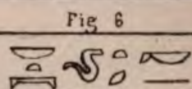


Fig 8

Fig 7

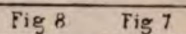


Fig 9

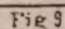
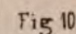


Fig 10



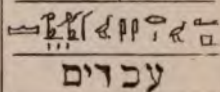
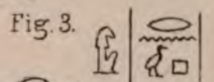


Fig. 2.



Fig. 3.



M. Bos Jz lith.

Steendr. v C. P. Groebel.

Fig. 3.



Fig. 1.



Fig. 4.



Fig. 5.



Fig. 6.

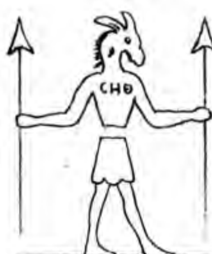


Fig. 7.



Fig. 2.

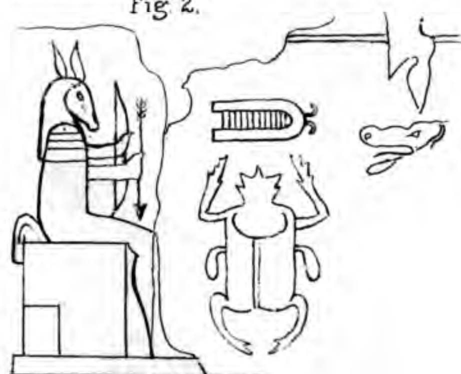


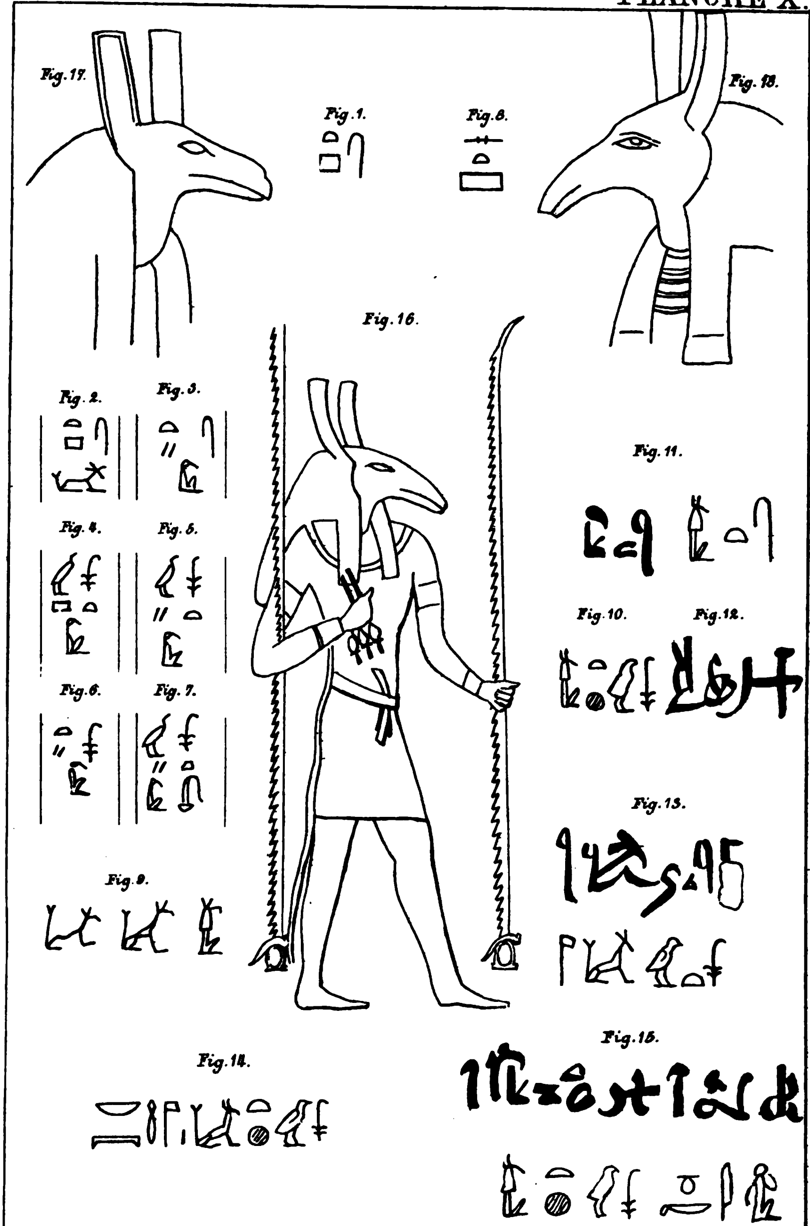
Fig. 8.



M. Bos Jz. lith.

Steendr. v C. P. Groebel.





Steendr. v. T. Hooiberg & Zoon.

